ARCHIVES
DU
FUTUR

ANDRÉ BAILLON

La Dupe
Le Pénitent exaspéré

EDITIONS
LABOR

ML
A
9485

La Dupe
Le Pénitent exaspéré

Dans la même collection :

Lettres françaises de Belgique — Mutations
Éditions Universitaires, Bruxelles, 1980

Le Théâtre chinois
Camille Poupeye

Le Monde de Paul Willems
Textes, entretiens, études rassemblés par Paul Emond, Henri Ronse et Fabrice van de Kerckhove

Maeterlinck — Introduction à une psychologie des songes et autres écrits (1886-1896)
Textes réunis et commentés par Stefan Gross

Écritures de l'imaginaire
Dix études sur neuf écrivains belges

Les Écrivains belges et le socialisme (1880-1913)
Paul Aron

Index des personnages de Georges Simenon
Michel Lemoine

Constant Malva — Correspondance (1931-1969)
Édition établie et annotée par Yves Vasseur

Marie Gevers — Correspondance
Lettres choisies et annotées par Cynthia Skenazi

Le Cru et le faisandé
Sexe, littérature et discours social à la Belle Epoque
Marc Angenot

Charles Van Lerberghe : Lettres à Albert Mockel
Édité et annoté par Rober Debever et Jacques Detemmerman (2 tomes)

Vers une Synthèse esthétique et sociale
Marcel-Louis Baugniet

Grandeur et misères d'un éditeur belge : Henry Kistemaeckers (1851-1934)
Colette Baudet

Théâtre — Modes d'approche
André Helbo, J. Dines Johansen, Patrice Pavis, Anne Ubersfeld

Marges et exils — L'Europe des littératures déplacées

Charles Plisnier — Entre l'Évangile et la Révolution
Études et documents rassemblés par Paul Aron

Marcel Lecomte — Les Voies de la littérature
Chroniques littéraires. Choix et bibliographie établis par Philippe Dewolf

ANDRÉ BAILLON

La Dupe

◆

Le Pénitent exaspéré

Texte établi et commenté
par
Raymond Trousson

Archives du Futur

EDITIONS LABOR

Couverture : Stéphane Loeckx
© Éditions Labor, Bruxelles, 1988.
ISBN 2-8040-0343-4
D/1988/258/29
L 906319
Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique.

Les deux romans d'André Baillon (1875-1932) que nous avons réunis dans le présent volume n'ont pas été publiés du vivant de l'écrivain.

De ***La Dupe****, dont on sait qu'il esquissa une rédaction dès 1896, Baillon tira le sujet du* ***Neveu de Mlle Autorité*** *et de* ***Roseau****, avant de reprendre l'œuvre sur le tard, pour confectionner un troisième récit qu'il mena quasiment à son terme. En 1944, la Renaissance du livre, qui avait le manuscrit en sa possession, publia ce texte. Dans son avant-propos, l'éditeur indiquait que Baillon n'avait pu mettre le manuscrit totalement au point et que la fin de l'œuvre avait dû être reconstituée à partir de divers brouillons. Si ces brouillons des dernières pages de* ***La Dupe*** *(les chapitres XII, XIV et XV) semblent avoir aujourd'hui disparu, le manuscrit principal, qui contient les treize premiers chapitres, est conservé aux Archives et Musée de la littérature (cote ML 2646). On y a, pour la présente édition, comparé systématiquement le texte de la Renaissance du livre et rétabli la leçon initiale, corrigée souvent de façon un peu trop zélée par ce premier éditeur. Les seules corrections qui ont été maintenues n'ont donc trait qu'aux erreurs et lapsus manifestes, tant pour l'orthographe que pour la ponctuation. Nous remercions Philippe Quaghebeur d'avoir bien voulu se charger de ce travail.*

Pour les trois derniers chapitres — le chapitre XII avait également été publié dans la revue **Europe** *en mars 1935 — le texte de la Renaissance du livre a dû être repris tel quel. Nous y avons joint les quelques notes introductives rédigées à l'époque par l'éditeur.*

Quant au **Pénitent exaspéré,** *écrit en 1915, il s'agit du premier roman achevé par André Baillon. Il est resté inédit jusqu'à ce jour, malgré les diverses tentatives d'édition que rappelle, dans sa postface, Raymond Trousson. L'édition critique du roman a été établie par celui-ci sur le manuscrit qui est conservé également aux Archives et Musée de la littérature (cote ML 2153).*

La Dupe

I

La maison où naquit Daniel Haudoin se trouvait à l'angle d'un boulevard près du parc d'Anvers. Les marronniers semaient des feuilles sur le balcon et l'on apercevait entre leurs branches un lac tout vert, avec des cygnes au milieu et des canards en bande sur la berge. Il y avait des barreaux forgés aux fenêtres, des tapis sur l'escalier et dans le salon un grand portrait du père. Daniel ne l'avait pas connu et ce monsieur sévère, à barbe rousse, une main sur un livre, l'autre sous le gilet, intéressait à peine sa curiosité d'enfant.

Il préférait sa mère, bien qu'elle fût triste et qu'elle toussât depuis toujours. Elle l'embrassait longuement, le menait voir des bateaux sur le fleuve et le soir dans la tiédeur de la lampe et du foyer, sous le châle de laine où il se caressait les joues, lui narrait une fable céleste pleine de fleurs et moins douce que sa voix.

Il l'aimait beaucoup, puis on lui dit un matin qu'elle était morte.

Elle s'allongeait dans le lit sur le dos. Elle portait une coiffe qu'il ne lui savait pas et les grains d'un chapelet formaient des bagues à ses mains jointes. Il y posa les lèvres, secoua le buis humide qu'on lui mit entre les doigts et quitta la pièce, en sanglotant, sans bien comprendre sa tristesse.

Des parents vinrent l'étreindre plus fortement que d'habitude : ils disaient « pauvre orphelin » et s'apitoyant de le trouver si jeune, prenaient une mine grave pour monter chez sa mère. Quelques dames pleuraient, les hommes méditaient silencieusement à distance du lit. La glace de la cheminée reflétait entre leurs dos le profil pâle de la morte. Personne ne

se présenta pour emmener l'enfant et après quelques sanglots, ils s'en allaient bien vite, allégés d'un devoir et les souliers craquants.

Tante Louise, la sœur du père, appelée de Termonde, arriva la dernière, à trois heures. On la nommait « Mademoiselle Autorité » tant elle censurait sévèrement toute la famille. Ne l'ayant jamais vue, Daniel l'imaginait une façon d'aïeule mystérieuse, dont on riait parfois, mais qu'il fallait craindre.

Dès le seuil, en enlevant sa vilaine mante noire, elle lui parut plus redoutable encore. Solennelle, en cheveux blancs, elle portait une robe brune, mal faite, où pas un bouton ne riait. De petits trous criblaient son nez mince et l'on voyait se mouvoir les os de la figure, sévère avec son bonnet de dentelles et ses bésicles vertes. Leur dimension surtout épouvanta l'enfant. Elle ne s'attendrit pas comme les autres et voulut entrer seule dans la chambre. Quand elle revint, ses mains tremblaient un peu contre sa poitrine, mais le visage gardait une sérénité méchante et même elle gronda la bonne qui n'avait pas allumé de cierge. Alors seulement elle invita son neveu à s'approcher, lui toucha le front de son baiser pointu et sans causer davantage, le rosaire aux doigts, remua les lèvres jusqu'au soir.

Lorsque la lampe fut allumée et le souper servi, une religieuse se présenta pour la veillée. Elle tira de sa poche une boîte à prise, deux mouchoirs à carreaux, un chapelet énorme, plus un bréviaire à tranche d'or et fermé par un élastique. Elle mit le tout sur la table, entre les plats et les deux femmes chuchotèrent. Leur double piété s'harmonisait. D'un même geste, à cause de leur estomac, elles repoussèrent les viandes qui saignaient trop. Tante Louise raconta son voyage : elle remplaçait son vieux père, l'aïeul de l'enfant, qui ne pouvait venir. Elle parla de congrégation, de son doyen, du pape, et de la dévotion si douce à saint François : membre du tiers ordre, elle avait refusé des mariages. Sa voix était grave, celle de la nonne plus lente et flûtée. Les « oui, mademoiselle » les « oui, ma sœur » alternaient, effrayant Daniel de leur rumeur inaccoutumée : son chagrin les gonflait d'un sens mystérieusement triste et des larmes, une à une, faisaient des ronds dans son assiette.

Le lendemain, des hommes vinrent, avec des marteaux et des caisses, en veste grise de tapissier. Il en avait vu de pareils pendre des stores aux carreaux des fenêtres : grimpés sur une échelle, leur casquette touchait le plafond ; ils tiraient des clous de leur bouche et d'autres fois ouvraient des matelas, dont les flocons dansaient au chant rythmé de leurs bâtons. Mais ceux-ci ne riaient pas ; dirigés par la tante, ils marchaient sur des sandales et la maison, tendue de noir, devint plus sombre que par un jour d'orage.

Craintif et dolent, Daniel erra parmi les pièces. Ses habits traînaient près d'une malle ouverte, les miroirs répétaient sa figure pâle, hérissée de cheveux roux et lorsqu'il descendit à la cuisine, Marie, la servante qui l'avait élevé, geignait les bras nus sur la table et les joues dans son tablier. Ils allèrent ensemble chez la morte : la religieuse et la tante au bord du lit se regardaient ; on avait haussé les oreillers, le menton touchait la poitrine. L'ayant fixée longuement, il lui parut qu'elle respirait.

Une nuit passa. Les oncles et les cousins se représentèrent en groupe sombre : ils mettaient leurs gants en écartant les doigts et massés autour du cercueil trouvaient des poses tristes. La pendule, oubliée derrière une tenture, cloua dix coups dans leur silence. On partit, Daniel suivant le corbillard qui secouait mollement sa croix, des couronnes et ses lanternes allumées aux quatre angles. C'était la fin de l'automne : les arbres du parc mêlaient leurs branches nues dans le brouillard.

A l'église, des enfants firent un ciel avec leurs encensoirs. Daniel baisa la patène avant les autres, puis l'orgue se tut et l'officiant revint de la sacristie paré d'une chape noire que soulevaient les diacres par les coins. Devant le catafalque, ils psalmodièrent alternativement avec indifférence, et ne cessant de chanter convoyèrent le cercueil jusque sous la tribune. Le corbillard attendait dans le vent qui dispersait les lamentations des cloches, et pendant que six hommes descendaient marche à marche la lourde bière, le bicorne enrubanné du croque-mort sur son haut siège dominait la masse des curieux, les têtes nues de la famille et les toits des landaus qui luisaient derrière lui tout le long du trottoir.

Daniel monta dans la première voiture. Deux oncles s'y trouvaient déjà, qui tenaient le chapeau renversé sur leurs jambes. On repassa près de la maison dont les fenêtres étaient ouvertes. Plus loin, il reconnut le geste d'une statue, les lettres dorées d'une enseigne et, par l'échappée des rues menant au port, des mâts et des cordages emmêlés contre le ciel. A mesure qu'on approchait des remparts, les cochers fouettaient leurs bêtes. Après les ponts, elles galopèrent. Blotti dans son coin, il se laissait bercer à la rapidité de cette course dont il devinait à peine le but.

Mais l'appareil lugubre du cimetière l'effraya si fort qu'il grelottait, les yeux taris, n'osant crier dans le silence de la famille. Le cercueil, nu sur le brancard, tirait les bras à ses porteurs. On marchait entre les tombes. Daniel toucha comme les autres le manche de la bêche ; une boule l'étranglait à la gorge ; il trébucha en remontant dans la voiture.

Le front à la vitre, longuement il regarda s'éloigner l'enclos où l'on avait laissé sa mère. Le corbillard stationnait encore devant la grille. Cela disparut bientôt derrière une ferme et la rase campagne s'étala toute grise,

avec des arbres noirs dans la brume.

En face de lui, ses deux oncles causaient en secouant la tête ; ils ne l'avaient pas embrassé et, la mine pensive, rapprochaient les sourcils pour prononcer des mots obscurs qui l'effaraient :

— S'il était moins jeune, disait l'un, je pourrais peut-être accepter la tutelle.

— C'est très ennuyeux pour nous, répondait l'autre,

et leurs yeux durs le fixaient comme s'il était la cause de cet ennui.

Puis ils sourirent en parlant de Tante Louise qu'ils appelaient « Mademoiselle Autorité ».

Tout le monde la salua pourtant, quand elle parut dans le vestibule, sur le seuil du salon. Elle portait encore sa robe brune et les nœuds de son bonnet avaient la couleur de ses bésicles. Elle recevait les compliments sans les rendre, s'inclinant sèchement et passa la première dans la pièce voisine.

Le repas des funérailles s'y trouvait servi pour de nombreux convives. A la place d'honneur et représentant seule la branche des Haudoin, siégeait Tante Louise ; Daniel fut placé à sa droite, les frères et les sœurs de la morte, en apparat de deuil, augmentés de leur famille, se rangèrent tout à l'entour.

On se signa comme elle et, pour la flatter sans doute, on l'entretint dévotement du service funèbre, des prêtres si pieux, sans oublier le défilé très long de l'offrande. Une gêne assourdissait les paroles ; ils semblaient appréhender quelque chose et les regards craintifs allaient du neveu à la tante. Comme elle ne répondait rien, chacun se mit à étaler avec insistance l'énormité de ses travaux ; même les rentiers s'en disaient accablés ; les dames hochaient la tête en témoignage. Mais Tante Louise releva le menton et le regard vert de ses lunettes les fit taire. Daniel l'en craignit davantage.

Au dessert elle déclara simplement que son père, désirant la tutelle, attendait l'orphelin depuis trois jours. Déjà les malles étaient prêtes.

Alors un bien-être les dilata. Ils causèrent plus librement. Chacun voulut connaître la santé du bon vieillard et ils admiraient l'appétit de l'enfant qui, les yeux rouges, atterré de partir, s'étouffait à vider son assiette.

Ils se retirèrent l'un après l'autre en l'embrassant. Marie, la servante, à son tour vint lui faire ses adieux. Des sanglots la secouaient jusqu'au ventre ; elle traînait un coffre de bois et poussa longtemps la figure à la portière du fiacre qui l'emportait.

Daniel aurait voulu la suivre : tout le monde l'avait abandonné. A

l'étage, Tante Louise achevait de fermer les portes. Il sentit un grand coup lui tomber sur la tête, quand elle lui dit de s'habiller. Elle-même avait revêtu sa longue mante que soulevait le coin d'une valise. Elle ne lui permit pas de revoir les chambres et, sur le boulevard, l'entraînant par la main, elle marchait si vite qu'il put à peine se retourner.

II

Il faisait noir quand ils arrivèrent à Termonde. Des fossés entouraient la masse obscure des remparts, le vent secouait les lanternes sur les ponts et les rues tournaient si brusquement qu'elles semblaient des impasses.

Daniel fut surpris de leur tranquillité. La flamme d'un réverbère ou d'une lampe dans l'étalage d'une boutique jetait sur le pavé un reflet triste, de l'eau stagnait dans les rigoles ; trois femmes causant devant une église se retournèrent quand il passa.

Il entendit de loin bourdonner les forges de l'aïeul, des marteaux heurtaient l'enclume, des limes grinçaient et les vitres de la maison contre l'atelier vibraient à ce bruit continu.

Grand-père, dans son fauteuil, nettoyait ses lunettes en clignant des paupières ; il se mit debout laborieusement, et comme il s'avançait un peu courbé pour étreindre l'orphelin, ses pieds traînaient sur les carreaux : il dit « Bonsoir, l'ami » d'une voix forte, en l'embrassant.

L'enfant se frotta sans crainte au bon vieillard.

Un peu voûté, coiffé d'un feutre, il avait l'air très doux et quelque peu narquois ; des favoris blancs se brouillaient sur sa poitrine. Il eut une grimace d'ahurissement comique quand sa fille lui demanda très haut dans l'oreille s'il n'avait rien oublié de son régime.

Cousin Prudent, qui était comptable, sortit un instant de son bureau. Il voulait connaître l'enfant, sa figure glabre se réjouissait d'avance. Bien qu'il ne l'eût jamais vu, il le trouva grandi, superbe, admirable. Il le souleva trois fois jusqu'au plafond, puis ne trouvant plus rien à dire, il

retourna, la mine grave, dicter des chiffres à son commis.

Au moment du souper, on éloigna la table du mur pour placer Daniel entre la tante et le cousin. Grand-père se macula la veste, bravement, en poussant les plats à son pupille. Il insistait : « Prenez, l'ami ; mangez l'ami. » et croyant s'essuyer, étalait davantage les taches avec sa manche.

Daniel observa que l'on ne changeait pas les assiettes pour le fromage ; mais les grimaces du cousin le divertirent. Il disait merci, cérémonieusement, en pinçant un sourire, la tête inclinée ; il dressait son verre comme un calice, se frottait les mains, croisait les bras sur sa poitrine et, croyant peut-être que l'enfant le comprenait, il émit sur son travail, sur les clients, des réflexions pieusement plaisantes, en harmonie avec l'humeur de sa tante.

Elle répondait à peine. Elle ne dit pas un mot de la morte, ni même de son voyage. Quand la table fut desservie, elle se signa lentement, en fixant Daniel qui oubliait de l'imiter. Puis, elle voulut le mener, elle-même, à sa chambre. Dans le corridor, à l'étage, une veilleuse allumée devant un saint, coulait une clarté pâle sur le lit entr'ouvert. Un peu de lune bleuissait la fenêtre ; des odeurs de fruit mûr descendaient du grenier.

Elle lui mouilla le front d'un peu d'eau bénite : « Bonsoir Daniel. » — « Bonsoir Tante », et se retira sans refermer la porte.

Le lendemain Tante Louise eut la migraine. Toute la journée, elle souffrit sur sa chaise, la tête bandée d'un linge et fronçant les sourcils dès que quelqu'un bougeait.

Personne ne parut plus s'occuper de l'orphelin. Il dut se coucher seul et s'habiller sans aide le matin. Il connut toutes les pièces de la maison avec leurs images saintes, leurs crucifix et les meubles usés qui grimaçaient de vieillesse. Un long sabre pendait contre le mur dans la chambre du grand-père ; celle de sa fille demeurait inexorablement close. Il y avait au chevet de l'enfant une vierge de plâtre, ouvrant les bras et dont le regard dolent, le cœur percé de glaives le remplissaient d'une vague terreur. La nuit, il fermait les yeux pour ne pas l'apercevoir de sa couchette.

L'automne finissait. Dès qu'un pinceau de soleil s'effilait entre les nuages, Tante Louise envoyait son neveu jouer au jardin, sous une allée de pommiers dont il ne pouvait s'éloigner. Un mouton broutant l'herbe poussait vers lui sa plainte triste ; des femmes du peuple dans la rue appelaient leurs enfants, et ces cris, lui évoquant sa mère, le faisaient sangloter.

Puis l'image de la morte s'effaça peu à peu sous l'ennui des jours présents.

Il se sentait un chagrin qu'il n'osait avouer à personne. Grand-père dans

son fauteuil susurrait pour lui seul des paroles indistinctes ; en dehors des repas, le cousin conformait son visage à la gravité de ses registres ; Tante Louise occupée de son ménage ou tricotant sur sa chaise n'ouvrait la bouche que pour gronder.

Elle l'aimait cependant ; c'est elle qui avait conseillé à son père de recueillir l'orphelin ; elle lui enseignait ses prières, s'occupait de son linge, réparait ses habits, songeant peut-être, dans sa sèche virginité, que la tendresse maternelle s'arrêtait à ces devoirs.

Quelquefois, afin de le distraire, elle le menait à la messe, dans une église pauvre. Elle avait sa place près du chœur, où des moines en capuce modulaient des prières. Le convers sacristain, en allumant les cierges, ne manquait jamais de saluer la demoiselle.

Raide, remuant très vite les lèvres, elle lisait dans un gros livre, réprimandant des yeux l'enfant dès que le chapelet ne glissait plus entre ses doigts.

A la sortie de l'office, des femmes, en mante comme elle, venaient la consulter sous le portail. Elle parlait de l'autorité avec respect et donnait ses avis comme des ordres.

— Et cet enfant ?

— C'est le fils de feu mon frère, sa mère vient de mourir.

— Pauvre petit !

Et tandis que les conversations continuaient, Daniel, tout gêné, courbait la tête, avec une vague haine contre ces personnes mal vêtues, qu'il ne connaissait pas et qui parlaient de lui en le touchant de leurs doigts sales.

Des mois passèrent.

Plusieurs fois, Tante Louise s'absenta pour se rendre à Anvers. Aussitôt la maison devenait plus joyeuse : cousin Prudent fredonnait dans son bureau, tandis que l'aïeul bourrant plus fréquemment sa pipe, négligeait son régime et s'en allait, avec des clins d'œil malicieux, vider dans la rigole les drogues que sa fille lui avait préparées.

Mais dès qu'elle rentrait, tout retombait dans le silence.

Elle ramenait de chaque voyage quelque objet que Daniel avait connu dans la maison de sa mère : ce furent d'abord ses jouets, une garniture de cheminée, la vieille horloge du corridor.

Un soir, elle déballa le portrait du père qui se trouvait au salon.

— Je n'ai pas voulu que l'on vendît ces souvenirs de famille, déclara-t-elle en époussetant le cadre.

Et prenant une mine grave qui la fit ressembler au Monsieur du tableau :

— Le notaire a tout liquidé. A présent, il faut songer à l'éducation du

petit et l'envoyer au collège... Nous le mettrons chez les pères Jésuites, à Turnhout.

Daniel ne saisit pas le sens de ces paroles ; mais il observa que grand-père baissait la tête et que le cousin, comme s'il eût senti un grand froid, se frictionnait brusquement les mains et les cachait au plus profond de ses manches.

Sous les ordres de Mademoiselle Louise un tailleur confectionna pour Daniel un costume dont la carrure trop large et la coupe malhabile humilièrent l'orphelin. Elle lui choisit également une paire de chaussures massives, fourrées de laine et dont les semelles de bois firent, quand il les essaya, un grand vacarme sur les dalles.

Un matin Daniel l'aperçut qui rangeait tout cela dans un coffre. Pour la seconde fois, il entendit prononcer le mot de collège.

A la tombée du soir, l'aïeul l'ayant embrassé bien fort, elle le conduisit à la gare et l'installa dans un wagon où d'autres enfants se trouvaient déjà sous la surveillance d'un bon père. Le prêtre se recula pour l'asseoir contre sa soutane et, fermant un instant son bréviaire, assura la demoiselle qu'il aurait des soins spéciaux pour son neveu. La portière en claquant interrompit ce discours. Le train s'éloignait déjà quand Daniel, levant les yeux pour implorer sa tante, aperçut devant lui cinq têtes narquoises, dont l'une, bouclée de noir, lui tirait méchamment la langue.

— Vous me copierez deux cents lignes, dit le bon père.

III

C'était une usine pieuse, exploitée par les jésuites qui fabriquaient, dans un moule uniforme, des médecins par douzaines, des avocats par centaines, des religieux à la grosse. Une lourde sévérité laminait tous les tempéraments sous une même discipline ; la plus légère initiative où saillait l'originalité d'un caractère était inexorablement rabotée, et l'on y vivait dans la crainte continue des surveillants, espions des pensées, censeurs des actions, fantômes errant partout à pas feutrés et qui, au détour d'un corridor, surgissaient brusquement pour vous prendre en faute.

Dès les premiers jours, Daniel avait trouvé dans son pupitre une brochure qui réglait d'avance les heures de cours, les minutes de récréation, les congés et les promenades, tous les incidents de l'année, y compris les élans de dévotion pour les grandes solennités.

Après quelques sermons et des pensums, il apprit à se conformer à ces notes, comme les autres, incapable d'un geste sans l'impulsion des professeurs.

Pendant neuf ans, des classes préparatoires jusqu'en rhétorique, il fut joyeux ou triste, à jour fixe, d'après ce règlement. Il se nettoyait de ses péchés une fois par semaine. En mai, il vénéra la Vierge, aima le cœur de Jésus au mois de juin et ne manquait pas de prier pour les morts les soirs brumeux de novembre.

Il se développa, son intelligence devint gourmande. Elève docile, il mordit aux fruits de la science que ses maîtres voulurent bien lui éplucher.

Dans ses auteurs latins, il vit des soldats manier le glaive ou « faisant la tortue » le bouclier levé, au long d'un mur démoli à grands coups de béliers. Il sut la date précise des faits sans connaître leurs causes, les couleurs des hommes, non leur âme, le plan d'une narration écorchée de sa beauté. En seconde, il trouva des sentiments poétiques tout rythmés dans son *Gradus,* et, surpris un jour à rimer des vers français, en dehors du programme, fut menacé d'une lecture ignominieuse, en pleine chaire, devant ses camarades assemblés.

Il avait alors dix-sept ans. Econome et soigneuse, Tante Louise continuait de lui imposer des costumes ridicules, tantôt trop longs et trop larges quand ils étaient neufs, tantôt trop courts et serrant de partout parce qu'ils étaient vieux et qu'il avait grandi.

Ses compagnons s'en moquaient.

Dès son arrivée, à cause de ses cheveux roux, ils l'avaient appelé *l'homme de couleur.* Le nom l'avait suivi de classe en classe ; il en portait la honte comme d'une tare qui, le différenciant des autres, le rejetait bien loin derrière eux.

Taciturne, se tenant à l'écart des jeux, il ignorait les intimités brûlantes où se leurrent, entre collégiens, les premiers émois de la chair. La sienne, naïve, le laissait sans désir ; cependant une inquiétude l'aiguillonnait vers une joie indéfinie que ni ses maîtres, ni ses camarades ne pouvaient lui donner.

Malgré la défense de ses professeurs, il formulait ses élans en de petits poèmes. Il s'exaltait en lisant l'existence magnifique des écrivains ; il eût voulu égaler les Lamartine, les Lacordaire, les Chateaubriand, dont ses auteurs lui décrivaient les triomphes. Au rythme belliqueux des périodes latines, pleines de gloire et de batailles, son rêve chevauchait avec les légionnaires de César. Il ambitionnait d'imiter leur conquête, de franchir les Alpes, sur l'éléphant d'Annibal, de voler jusqu'aux Indes à la suite d'Alexandre, et d'autres fois préférait les victoires pacifiques des missionnaires qui vont prêchant leur Dieu aux peuplades sauvages et meurent percés de flèches sous les palmiers de l'équateur.

Des dévotions soudaines l'attendrissaient devant l'autel. Il souhaitait devenir un grand saint, imaginait des jeûnes farouches, et le soir les surveillants le trouvaient dans son alcôve agenouillé, au pied de son lit, en chemise, à l'exemple des ermites dont les prédicateurs racontaient la vie édifiante.

On le citait en exemple. Puis brusquement une perversité le transformait. Il méprisait la fadeur des prières ; ses attitudes impies à la Chapelle scandalisaient les collégiens et comme les apostats célèbres, il se dressait

en révolte contre Dieu et ses maîtres, désirant leurs reproches avec autant d'orgueil sournois qu'il acceptait jadis modestement leurs louanges.

A cause de ces alternatives ses professeurs ne l'aimaient guère et, repoussé de ses camarades, il restait à rêver dans un coin de la cour, comprimant au fond de soi ses levées de désir vers la tendresse.

Personne ne les satisfaisait. Rarement sa tante lui envoyait une lettre hâtive et courte ; et quand il retournait à Termonde en vacances, il ne sentait pas comme ses camarades, la joie de revoir sa famille.

On ne venait pas l'attendre à la gare : il faisait lentement le chemin qu'il avait suivi, le premier jour. Le vent sifflait sur la petite place, d'où la ville, étouffée entre ses remparts, se découvrait toute, avec ses ponts-levis sur les douves, les arches blanches de ses portes et, dans le ciel, parmi les tuiles rouges, la tour trapue de son église. Le même mendiant entre ses béquilles lui tendait la main à l'arrivée, il passait devant un corps de garde plein de soldats fumant la pipe, puis il enfilait des rues étroites et pauvres où les étalages invariablement montraient dans la poussière les mêmes étoffes pour les costumes, des épices dans les bocaux ou d'éternelles rangées de cierges.

Grand-père dans son fauteuil semblait n'avoir pas bougé de place. Cousin Prudent lançait des cris joyeux. Tante Louise conformait son accueil à la valeur des bulletins et, dirigées par elle, dans la maison pieuse, les vacances continuaient la vie austère du collège.

Chaque matin, après la messe, Daniel, chaperonné par elle, longeait le chemin de halage, sur les digues de l'Escaut. Des remorqueurs faisaient des vagues dans l'eau jaune ; à marée basse, la boue reflétait les nuages entre les roseaux et là-bas dans les prairies coupées de ruisselets, des bœufs tendant le mufle poussaient des meuglements qui se perdaient dans la distance. Une grande douceur s'épandait de la terre, des arbres et des fleurs. C'était comme une brume de parfums et de caresses planant autour de lui : tous les baisers, tous les mots doux qui lui manquaient depuis sa mère, il croyait les retrouver ; il souhaitait se perdre dans les hautes herbes, se blesser le corps à leurs lances aiguës en hurlant de grands cris où s'exhalerait tout l'informulé de son désir.

Mais sa tante en silence balançait sa mante noire et l'on rentrait en ville. Chacun saluait Mademoiselle Louise ; elle répondait d'une grave inclinaison de tête ou s'arrêtait quelquefois pour donner un conseil. On l'écoutait volontiers car elle possédait cette expérience judicieuse, mais étroite, que donnent à l'intelligence les menus incidents d'une petite cité.

A la maison, Daniel ouvrait un livre ou s'en allait errer seul au jardin. Il n'osait avouer ses inquiétudes à personne. L'amitié silencieuse du

grand-père ne les tranquillisait pas plus que l'affection sans indulgence de sa tante. En vieillissant, il semblait s'être désintéressé de la vie ; il était sourd ; il répondait à peine aux questions et, ne se levant plus de son fauteuil, s'abandonnait aux soins de sa fille, avec une étincelle de reconnaissance gouailleuse au fond de ses yeux clairs quand elle le gourmandait pour une déchirure à sa veste ou remplissait de sucreries sa bonbonnière.

A jours fixes, des mendiants venaient demander l'aumône, comme à la porte d'un couvent ; d'autres fois, d'antiques personnes, amies de la tante, entraient un moment dans la pièce. Cousin Prudent se joignait à leur conciliabule. Novice quelques mois dans un couvent de moines, il étalait une politesse ecclésiastique qui plaisait beaucoup à ces dames. Leurs histoires banales ou pieuses affadissaient Daniel comme les prédications de ses maîtres : un tel était mort, tel autre mourant ; le doyen avait prononcé un sermon éloquent ; un missionnaire étranger viendrait bientôt prêcher une retraite.

Par égard pour Mademoiselle Louise, on évitait d'agiter devant elle les graves questions du mariage.

Mais durant un mois, on s'entretint, avec des chuchotement scandalisés, d'un libéral, « un homme sans Dieu » enterré civilement, comme une bête. On avait hué son cercueil ; en souvenir de sa vie monastique, le comptable allumait pour cet impie tous les brasiers de l'enfer.

Souvent Tante Louise s'emportait furieusement contre les dangers de la ville. Daniel, qui ne pouvait s'y promener seul, la revoyait alors si petite qu'une demi-heure suffisait à la parcourir toute, avec ses maisons pareilles, aux toits pointus et aux vitres aveugles. Où donc pouvait-elle cacher les périls ? A force de se le demander, il voulut les connaître, et un matin, croyant sa tante partie, il se risqua seul au dehors.

C'était un lundi, jour de marché. Les rues semblaient en fête, pleines de bestiaux et de campagnards se bousculant sous le soleil. De grand matin, les commerçants avaient nettoyé leur trottoir et déballé en plein air les fonds usés de leur boutique ; les camisoles par grappes rouges, des costumes avec leurs étiquettes, des outils et des sarraus pavoisaient les façades jusqu'à l'étage.

A la grand'place, il y avait trois rangées d'échoppes où la foule davantage se comprimait ; un petit homme à lunettes criait le prix de ses ferrailles, des marchandes en capeline aunaient des étoffes, et, dominant ce tumulte, du haut de ses tréteaux, un joueur de violon avec sa femme débitait une complainte, d'une voix aigre, les yeux levés au ciel.

Daniel s'arrêta pour écouter et, dressé sur la pointe des pieds, il

contemplait tour à tour la bouche large ouverte de la chanteuse et l'archet du ménestrel, qui frappait à grands coups les images d'une pancarte.

On y voyait, dans un premier panneau, un jeune garçon, en habit jaune, enlaçant une demoiselle, au bord d'un fleuve qui ressemblait à l'Escaut ; plus loin, un genou en terre, la main sur le cœur, il lui offrait un bouquet de fleurs écarlates et, en-dessous, dans un décor de cabaret, il levait un coutelas sur sa compagne toute sanglante, tandis que devant la porte se tenaient déjà deux gendarmes en culottes blanches, imposants sous le colback.

Le couplet terminé, l'homme ouvrant une sacoche, s'égosillait pour vendre le texte de sa chanson. La foule s'écoulait doucement et Daniel en profitait pour se faufiler plus près de l'estrade.

Il allait y arriver quand une main se posa tout à coup sur son épaule : Tante Louise !

Elle ne dit rien jusqu'à la maison. Il courba la tête en passant devant le grand-père et le cousin, qui n'osèrent pas lui parler. Elle le fit monter directement à sa chambre, et là, sa réprimande éclata. Jamais elle n'avait rencontré pareille désobéissance. Oser sortir seul et sans permission ! Et pourquoi ? Pour perdre son âme en écoutant des chansons immorales, en regardant des images dégoûtantes, dont la vue suffisait pour empoisonner une jeunesse.

— Vous vous confesserez aujourd'hui même, car si vous veniez à mourir en cet état, vous iriez en enfer, tout droit.

Et en attendant la pénitence que le prêtre ne manquerait pas de lui fixer, elle lui imposa elle-même un long pensum.

Daniel s'interrogea vainement pour mesurer la grandeur de sa faute. Son indocilité, en somme, lui semblait anodine ; quant aux chansons, il n'en avait compris ni le texte, ni les images.

Mais lorsqu'il fut rentré au collège, le Recteur, puis le préfet, puis chacun de ses professeurs, tous informés de son escapade, le sermonnèrent avec tant d'insistance qu'il finit par s'effarer. Il ne douta plus d'un péché dont chacun s'obstinait à le juger coupable ; n'en discernant pas la malice, il la vit partout, et comme il traversait une période de dévotion, il sombra dans le scrupule.

Ce fut l'époque la plus triste de sa vie au collège.

« Tout droit en enfer. » Cette menace de sa tante l'obséda. Le Dieu que ses maîtres lui avaient enseigné était un Dieu farouche, édictant son décalogue au milieu de la foudre. Toute faute entraînait la disgrâce divine, la damnation. Et comment l'éviter, puisqu'il ne pouvait pas toujours reconnaître ses crimes ? Il se sentait enfermé dans les principes de la Loi

et n'osait plus une action, plus une pensée dont la plus simple heurtait peut-être une défense.

A la chapelle, dans son livre de prières, il étudiait la liste des péchés et s'effrayait de les avoir commis tous. N'avait-il pas été distrait pendant la messe et profané l'hostie sainte que le prêtre lui déposait sur la langue ? N'était-il pas excommunié, peut-être même un païen, car qui lui prouvait qu'il eût reçu le baptême ? N'avait-il jamais fait de tort aux veuves et aux orphelins ? N'était-il pas avare, gourmand, luxurieux ? N'avait-il pas touché sur lui-même ou regardé chez les autres quelqu'une de ces parties honteuses que l'on ne peut effleurer ni du doigt ni du rêve sans ternir la chasteté de son âme ?

C'était une hantise continue, qu'il revêtait le matin avec ses habits, qu'il mâchait dans ses aliments et qui, la nuit, appesantissait sur sa poitrine des lourdeurs de cauchemar.

Pour se défendre contre le dehors, il n'allait plus que les mains jointes et les yeux baissés. Mais comment vaincre l'ennemi du dedans ?

Souvent, au milieu d'une leçon, lui apparaissait la pancarte qu'il avait contemplée à Termonde. Il secouait alors la tête vivement, pour bien s'affirmer qu'il n'acceptait pas la tentation, mais ses efforts pour la chasser la précisaient davantage, et il revoyait toujours le fatal tableau avec le jeune homme agenouillé, le bouquet de fleurs et la femme pâmée dans une flaque de sang.

Et à force de la repousser, cette femme, il finissait par la voir, mais autrement qu'elle n'était sur la pancarte ; il la voyait vivante, sans sa robe, mystérieusement nue, comme il n'avait jamais osé regarder une créature humaine. Il frémissait de se complaire en cette image.

Pour le tranquilliser, on l'envoyait à confesse.

A mesure que s'allongeait le récit de ses fautes, il s'en rappelait d'autres qu'il fallait avouer. Il s'embrouillait dans son récit, se reprochant autant de ne pas tout dire que de trop dire, car l'absolution eût été aussi inutile après l'aveu d'un péché qu'il n'aurait pas commis qu'après l'oubli d'un autre dont il était coupable.

— Seule l'intention compte, mon enfant, chuchotait le prêtre.

Mais pouvait-il peser l'intention d'un geste ou d'une pensée si rapides qu'il n'avait que le temps de les percevoir ? Il s'y perdait.

Et quand le prêtre, après l'absolution, lui enjoignait d'aller en paix, il emportait l'effroi d'un sacrilège s'ajoutant à tout le mal qu'il avait fait.

Il maigrit, tomba malade ; il passa plusieurs semaines à l'infirmerie. Comme le lui avait dit sa tante, la vue d'une misérable pancarte avait suffi à empoisonner son enfance, mais ce n'était sans doute pas de cette manière

qu'elle l'avait entendu.

A la longue, il guérit. Ses scrupules s'effacèrent. Il lui resta de cette crise une crainte des choses religieuses et l'éloignement d'un Dieu dont il avait trop senti l'épouvante.

Vers cette époque, Daniel acheva ses humanités.

Avant de les congédier, les bons Pères isolaient dans une retraite les élèves de rhétorique. Pendant une semaine, un prédicateur orageux et farouche évoquait le cauchemar de la Vie et de la Mort. Il décrivait le monde : un désert hurlant de vices où les démons guettent les caravanes des âmes. Les collégiens tremblaient : ils étaient maudits et déjà, sur leur tête, la chaire broyée par les poings éloquents, se fendait et craquait comme leurs os dans les bûchers de l'enfer... Heureusement, au milieu de ces sables, des oasis ouvraient leur refuge de verdure. La porte du couvent y menait et les hommes s'en élançaient droit vers Dieu, aussi blancs que des anges et plus légers que des oiseaux.

Malgré les éclats du prêtre, Daniel n'entendit pas cet appel mystérieux qui murmure dans le silence des cœurs, les pousse vers une carrière précise, irrévocablement, sous peine de damnation. Son âme était sombre et profonde ; ses réflexions y tombèrent, sourdement, sans un écho.

Lorsque le tuteur s'enquit de ses projets, Daniel haussa les épaules : il n'en savait rien.

Tante Louise regretta qu'il n'eût pas la vocation religieuse, et pour aider ses réflexions par la solitude, l'envoya quelques jours chez des parents, dans un village entre les dunes. Il les gravit dès son arrivée. Ce fut comme une baie s'ouvrant tout à coup sur l'inconnu de ses rêves. Devant lui, jusqu'à l'horizon où s'empourprait la boule du soleil, se mouvait l'étendue immense de la mer : toute sa nappe flamboyait d'une lumière rouge, et, vers la côte, les vagues s'en venaient mourir une à une, des fleurs d'écume sur le front.

Daniel fut émerveillé : poète inconscient, il écouta la grande berceuse exécuter pour lui la cadence muette de ses pensées. Il se déclama des vers de Virgile, et leurs paroles, opaques et lourdes sous les explications de ses maîtres, s'illuminèrent soudain d'une clarté intérieure et bondirent, translucides et belles, comme les flots qui roulaient à ses pieds leur coulée d'or.

Il revint à la mer tous les jours, obtint que l'on prolongeât ses vacances et, après trois semaines, revint indécis, n'ayant pas trouvé la carrière dont s'accommodât son tempérament rêveur.

Comme il n'aspirait décidément pas à la prêtrise, sa Tante lui suggéra l'étude des mines. Cinq ans durant, il ferait des chiffres à l'Université de

Louvain. Après quoi, estampillé d'un diplôme, il pourrait diriger l'usine du grand-père.

Malgré son dégoût, Daniel s'inclina par mollesse, se consolant de son obéissance à l'idée de la vie universitaire dont on rêvait dès le collège.

Jusqu'à la fin des vacances, chaque jour, il dut écouter les conseils de sa tante. Elle s'était mise en correspondance avec les religieuses et zélatrices de bonnes œuvres qu'elle connaissait dans la ville universitaire. Renseignée par ces pieuses personnes, elle découvrit une maison honorable où moyennant soixante-quinze francs par mois, il aurait ses deux chambres et ses repas. Il serait plus libre néanmoins ; il n'aurait plus sa tante, ni les bons pères pour le diriger dans le droit chemin, et songeant à l'escapade de son neveu, elle aiguisait d'une pointe de menace ses recommandations.

Enfin le jour du départ arriva.

Le matin, Daniel visita ses oncles et cousins établis dans la ville. Tous, admirant l'à-propos de sa vocation, félicitaient le futur ingénieur, désiraient connaître l'heure précise de son train et le congédiaient muni de quelques cigares pour la route, qui serait longue.

Quand il revint, Tante Louise commença de ranger les malles. Elle le fit avec plus d'émotion, un soin plus solennel que pour le collège. Elle rangea les costumes par-dessus le linge.

— Afin que le poids n'en fausse pas les plis.

— Oui, tante.

Elle marqua d'une étiquette rouge les chaussettes les plus chaudes :

— Vous les mettrez par les grands froids.

— Oui, tante.

— Je glisse dans ce coin, sous les chemises, un paquet de thé. Vous en boirez une tasse en travaillant.

— Oui, tante.

Il répondait la gorge serrée et ne comprenait pas comment sa joie de partir pour Louvain l'attristait à ce point.

Grand-père, de son fauteuil, suivait tous ces préparatifs. Quand le couvercle tomba, il vint minutieusement vérifier l'adresse ; Prudent lui-même négligeait sa besogne dans son bureau et chacun semblait s'inquiéter comme s'il se fût agi d'une longue absence — dangereuse.

A cinq heures, le vieillard, ayant contrôlé sa montre, se leva, retira son grand feutre et fit avec le pouce une petite croix sur le front de son pupille, pour le bénir. Il était si ému qu'il ne trouva pas une parole et, traînant un peu les jambes, suivit avec le comptable, jusqu'à la porte, afin d'apercevoir plus longtemps l'« Ami » qui s'en allait à côté de sa tante.

Il faisait noir déjà. Les commerçants allumaient les lampes dans leurs boutiques, les trottoirs étaient vides.

Comme ils traversaient les ponts, près des remparts, la vieille fille prit Daniel par la main pour le garer d'une voiture. Ce geste lui rappelant sans doute l'enfance de son neveu, elle eut un attendrissement et se mit à lui parler avec une grande douceur qu'il ne lui connaissait pas.

A la gare, elle demanda elle-même le coupon. Outre le montant de l'inscription aux cours, elle compta au jeune homme trente-cinq francs pour ses menus plaisirs. Il n'avait jamais disposé d'une pareille somme. Elle lui recommanda de ne pas la gaspiller follement. Puis elle l'installa dans une voiture vide, s'assura que les fenêtres fermaient bien et jusqu'à ce que le train se fût ébranlé, elle se tint raide sur le quai, tournant vers lui son visage dont l'austérité essayait de sourire.

IV

Les demoiselles Drussaux attendaient leur pensionnaire à la gare de Louvain. Elles furent enchantées de le voir, s'informèrent de Mademoiselle Louise, qu'elles auraient bien voulu connaître, et, l'une très courte, boitant un peu, l'autre élancée avec la mine sérieuse, elles l'étourdissaient des deux oreilles à la fois.

La maison était proche de la grand'place : une enseigne surmontait les deux vitrines garnies d'aunages ; l'odeur des étoffes emplissait l'escalier.

Daniel fut ravi de ses deux chambres. Une glace ornait la cheminée ; il y avait un fauteuil, un pupitre où ranger ses papiers et dans l'alcôve au-dessus du lit un superbe Léon XIII levant l'index sur un fond rouge. Quand il eut tout admiré, l'aînée des demoiselles lui soumit une façon de règlement. Il devait éviter le bruit, les visites, être rentré le soir avant neuf heures et surtout — elle rougissait — ne pas amener de dames. Daniel n'y songeait pas. Mais il demanda un tableau noir pour ses calculs et, l'ayant obtenu, se félicita de ses études qui lui procuraient d'avance de telles joies.

Il ne manqua pas le lendemain d'assister à la messe du Saint-Esprit qui solennisait l'ouverture des cours.

Sur la grand'place devant l'église, les étudiants stationnaient par petits groupes : presque tous tenaient un gourdin sous le bras. Ils se lançaient de loin des « bonjour » sonores qu'ils prononçaient « bonjôr » à la mode de l'époque.

Il passait sous le portail, quand il fut hélé par un grand gaillard à barbe

noire qui avait déjà trois étoiles sur sa casquette. Il eut quelque peine à reconnaître en cet étudiant un de ses camarades, autrefois un collégien timide et doux qui méritait chaque année le premier prix de sagesse.

Quand il sut que Daniel entrait à la faculté des mines, il s'étonna qu'on n'eût pas fait de lui un jésuite.

— Tant mieux, il faudra t'émanciper à présent!

Et pour montrer combien lui-même était émancipé, il fit mine de pincer à la taille une jeune ouvrière agenouillée devant eux.

L'orgue s'étant mis à ronfler, ils se rangèrent près d'une colonne pour voir le défilé du corps professoral.

Il entra, en groupe solennel, précédé des huissiers qui tenaient leur lourde masse à bout d'argent. Le Recteur, qui les suivait, portait à sa soutane les boutons violets des évêques; puis venaient les autorités, des ecclésiastiques la plupart, et le groupe des professeurs, les uns très jeunes, les autres vénérables de vieillesse, tous ayant aux épaules le collet de velours de leur imposante robe doctorale.

A mesure qu'ils passaient, l'étudiant chuchotait leur nom. Il dénigrait leur tête, racontant le vacarme que l'on menait à leurs cours, les farces qu'on leur jouait.

Il éclata de rire quand arriva, en queue du cortège, un petit vieillard tout courbé dans sa toge et se traînant péniblement à la droite d'un collègue qui lui donnait le bras.

Tant d'irrespect écœura Daniel. Ces hommes, il se les imaginait très grands, vivant dans une perpétuelle extase au milieu de leurs livres et de leurs cornues. Il en voulait à son camarade de les ravaler par des plaisanteries.

Dès que l'office fut terminé, il lui tendit la main, prétextant qu'il était l'heure du dîner à sa pension.

L'autre eut un sourire de mépris.

— Moi, je dîne au restaurant, déclara-t-il.

Et fier de son indépendance, il s'achemina vers un café, non sans avoir envoyé du bout de la main un «Au revoir» protecteur à Daniel.

Pendant tout le repas, le nouvel étudiant demeura maussade. La moquerie de son compagnon l'avait humilié; il appréciait moins les douceurs de la vie universitaire parce qu'il n'aurait pas la liberté d'en jouir.

Il s'efforça pourtant de sourire par politesse quand les demoiselles Drussaux débouchèrent le vin pour célébrer sa bienvenue. Mais dès qu'il eut vidé son verre, il roula sa serviette et se retira dans sa chambre.

On venait d'y monter ses malles. Bousculées par le voyage, elles ne présentaient plus la belle ordonnance que sa tante leur avait donnée. Les

chaussures traînaient entre les chemises ; les costumes étaient fripés ; en voulant sauver un chapeau, il fit pleuvoir sur ce désordre toutes les feuilles de son thé.

Daniel en fut attendri, comme s'il eût aperçu la pauvre femme levant des yeux désappointés devant sa besogne inutile.

Cette idée acheva de l'attrister. Il se rappela les adieux si pénibles de la veille, les avis de sa tante, ces obscurs périls que sa pudeur l'avait empêchée de préciser.

Il ne vida pas davantage ses coffres ce jour-là, et le soir, quand Mademoiselle Drussaux lui monta sa lampe, elle fut bien surprise de voir que son locataire avait pleuré.

Les cours débutèrent.

Il s'y complut les premiers temps, grâce au génie d'un professeur, maniaque et maigre, qui ondoyait de poésie l'aridité de l'analyse. Sous le verbe inspiré, les lignes jaillissaient des formules en courbes fulgurantes et pénétraient l'infini divin ; le chœur des nombres chantait l'éternelle harmonie : un simple signe au tableau noir suggérait l'immensité de l'étoile dans la profondeur de la nuit.

L'enthousiasme de son professeur stimulait Daniel. Il aurait voulu l'applaudir, et comme il regardait avec dédain les autres élèves qui bavardaient, ricanaient, ne comprenant rien à cette manière d'enseigner les mathématiques !

Le mépris qu'il en conçut pour eux le consola de ne point partager les plaisirs de leur existence.

De sa fenêtre, il les entendait qui braillaient dans la rue.

Avec ses trente-cinq francs, il s'était acheté chez un brocanteur une pipe turque, dont la carafe rouge et les tuyaux souples enlacés de fil d'argent l'avaient longtemps aguiché. Etendu dans son fauteuil, il se plaisait à regarder la fumée s'épandre de la corolle d'écume ; l'eau gargouillait doucement à chaque aspiration. Il retouchait les vers qu'il avait composés au collège ; il en rimait d'autres.

Les heures s'écoulaient ainsi sans qu'il songeât à regarder ses notes, et le lendemain, les demoiselles Drussaux ne doutaient pas de son activité en constatant qu'il avait consumé toute l'huile de sa lampe. Elles l'adoraient pour sa tranquillité. Chaque mois elles envoyaient un rapport élogieux à Termonde et le désir de flatter un si bon locataire se résolvait en gestes cérémonieux et grimaçants qui l'égayaient. A force de les observer, il distingua partout l'inharmonie des choses, sous une forme risible qui lui en dérobait la méchanceté. La gaucherie d'une parole, le

strabisme d'une action requéraient sa joie et, dans sa chambre d'étudiant, devant sa glace, il outrait par ses railleries son nez trop gros, ses yeux trop verts, son menton trop pointu qui masquaient de ridicule sa face enlaidie encore par sa tignasse de cheveux roux.

Mais s'il en riait parfois, il s'en attrista bientôt, lorsque l'agacèrent les premières convoitises d'amour. Il jalousa l'allure impertinente des vieux universitaires, en casquettes sales, menant à leur bras des maîtresses ; d'autres, le soir, envahissaient par bandes les cafés-concerts. Il les épiait de loin. Les notes d'un piano crevaient en bulles dans la rue ; au fond, sur une estrade dominant les tables pleines, il entrevoyait le bas noir d'une chanteuse ou quelque coin d'épaule bordée d'étoffe rouge. Les étudiants touchaient des femmes. Il brûlait de les imiter, mais la porte retombait tout à coup et il n'osait la pousser dans la crainte d'un sarcasme.

Il souffrit de son visage comme d'un compagnon agaçant et fidèle : il le sentait remuer quand il parlait et déformer en grimaces ses plus beaux gestes. Il n'en risqua plus, ne sortit que pour les cours et, dans les rues, suivait solitairement les trottoirs, la face tournée contre les murs.

Au début de l'hiver, des professeurs ouvrirent leur salon. Du moment que ses maîtres l'y conviaient, Tante Louise lui ordonna de s'y rendre.

Des jeunes filles formaient des groupes clairs sous les lustres ; elles souriaient avec malice en agitant leur éventail ; d'autres valsaient. En escarpins, les cheveux pommadés, les messieurs étalaient leur moustache ; leur mine satisfaite, leur élégance lui semblaient augmenter sa propre laideur. Ce fut une catastrophe. Accoutumé aux visages vieux, il ignora l'art des phrases sucrées qui s'étirent en filaments autour d'un cœur pour le confire ; il n'avait pas d'habit, ne savait pas danser et, après trois heures de supplice, il s'enfuit, les mâchoires serrées, les poings brandis comme pour en écraser sa bêtise.

Cependant le dimanche il s'aventurait sous les arbres du parc, où tournaient les familles aux éclats d'une fanfare militaire. Les demoiselles précédaient les parents avec des airs de puritaines et des mines superbes d'infantes. Les roses de leurs chapeaux se renfrognaient autant que les visages des mères ; la faille de leur robe pesait comme du plomb et, quand on les regardait, elles baissaient vers leur poitrine leurs mentons virginaux. Avant la fin du concert, il se dérobait, épinglant à chacune d'elles une ironie muette, qui le vengeait de leur probable dédain.

V

Ainsi Daniel ayant réussi un premier examen, atteignit sa majorité sans rencontrer un sourire de femme. Grand-père lui remit ses comptes de tutelle. Il ne les examina pas, abandonnant avec joie à sa tante le soin de gérer sa fortune comme par le passé. Elle continuerait à s'occuper de ses vêtements, lui verserait les sommes nécessaires à ses études, placerait en capital le surplus des arrérages.

Cependant une des demoiselles Drussaux étant morte, elle lui permit de se choisir une table d'hôte et de louer seul un nouveau logement.

Il s'amusa plusieurs jours à cette recherche.

Des propriétaires empressés et polis lui faisaient admirer des pièces meublées pareillement d'un bureau ministre et de l'inévitable étagère à livres. Aucune maison n'était plus paisible que la leur. Ils énuméraient les locataires précédents, tous étudiants modèles qui avaient « bloqué » entre ces murs de superbes examens.

Daniel retrouvait quelque chose de leur débraillé dans les plis des tentures, sur les fleurs des tapis souillés d'encre, dans le creux des divans où ils s'étaient vautrés.

Il promettait de revenir.

Enfin, près de la gare, une vieille dame l'introduisit dans une salle garnie de meubles anciens dont l'aspect sévère et à la fois somptueux l'enchanta. De larges panneaux peints alternaient aux murailles avec des hallebardes et des cuirasses ; deux bahuts sculptés à colonnes torses montraient derrière leurs vitres, des faïences, des étains, un assemblage délicat de

bibelots et de couleurs. Il n'y avait pas de bureau-ministre, mais une vaste table de chêne, au milieu de la pièce, sous les ailes étendues d'une cigogne empaillée tenant dans son bec une lampe. Dans un coin, un fauteuil se carrait, profond et grave comme une stalle.

Daniel s'y installa.

Le prix du loyer dépassait de beaucoup les prévisions de sa tante ; mais il songea qu'il travaillerait mieux au milieu de ces belles choses et il signa le bail.

Ce fut la seule preuve qu'il se donna de son émancipation.

Il s'était résigné à la monotonie de son existence. Bordée par la surveillance de ses parents, elle semblait tracée comme une route entre deux talus. Il ne les franchirait pas et après une course de quelques années s'ouvrirait la clairière d'une « situation honorable », illuminée peut-être par le soleil pâle d'un mariage sans amour.

Sous le positivisme lourd des chiffres, ses rêves de beauté s'aplatirent en manies innocentes et ridicules ; il ne fit plus de vers, mais recueillit fidèlement les cendres de son tabac dans une potiche, sans autre but que de la remplir. Il s'acheta une collection minéralogique : il époussetait ses cailloux et chaque mois en renouvelait les étiquettes.

Très maigre, il s'allongeait en d'immuables costumes sombres et portait sur la caricature de son visage un lavis de tristesse et de réelle douceur. Ses amis le voyaient volontiers : il leur prêtait ses livres, son intelligence et quelquefois sa monnaie.

Au restaurant, il avait fait la connaissance de son voisin de table, un étudiant russe, nommé Keff, taciturne et morose, dont la main roulait nerveusement sur la nappe les miettes de son pain. On le disait nihiliste. Sans qu'ils se fussent presque parlé, une sympathie les rapprochait. Ils restaient des heures côte à côte, en silence, l'étranger confectionnant ses boulettes, Daniel le regardant faire. Quelquefois l'un d'eux émettait une idée.

— Parfaitement, répondait l'autre et leurs opinions s'adaptaient si bien qu'ils n'avaient pas besoin d'autres phrases pour en extérioriser l'accord.

Après le souper, ils se rendaient ensemble au « Café des Brasseurs », près de la Grand'Place. Daniel se taisait au milieu de ses camarades, et le pli d'un rire équivoque remuait quelquefois le duvet de ses lèvres.

Avant dix heures, il se levait, serrait des mains, Keff l'imitait et tous deux lentement remontaient la rue de la Station. Les brasseries illuminaient leurs terrasses parmi les maisons endormies. Des bandes d'étudiants passaient, la gueule et le gourdin sonores. Ils évitaient leur vacarme.

Devant le théâtre, dont la colonnade faisait un renfoncement d'ombre,

le Russe s'arrêtait. Il vérifiait d'un coup d'œil si le couple d'amoureux qu'ils voyaient chaque soir, s'enlaçait à son poste. Quand il l'avait découvert, Keff souriait, Daniel aussi, puis ils se séparaient, sans « Bonsoir » inutile, le premier tournant tantôt à gauche, tantôt à droite vers un logis mystérieux, le second continuant devant lui jusqu'à la gare, qui levait au bout de la voie la lune pâle de son cadran.

Un soir d'avril, la discussion d'un problème le retint au « Brasseur » plus tard que d'habitude. Depuis longtemps Keff était parti quand lui-même se leva. L'air était tiède ; beaucoup d'étoiles brillaient par-dessus les toitures dans le ciel. Il flânait à son aise, dessinant avec sa canne, dans le vide, les lignes embrouillées d'une épure. A hauteur du théâtre, une ouvrière sortit d'un magasin de modes, et, le carton sur la hanche, se mit à marcher prestement devant lui. Machinalement, pour la devancer, il précipita le pas ; elle doubla le sien et, ce battement de talons l'agaçant plus fort, il s'obstina à la dépasser, les yeux sur cette ombre qui glissait devant lui. Il avait certainement l'air de poursuivre une femme, mais il n'y songeait pas. Son désir de la vaincre l'entraîna de la sorte tout le long de la rue de la station et il préparait la dernière enjambée victorieuse quand tout à coup l'ouvrière s'arrêta si brusquement qu'il faillit se jeter sur sa boîte.

Il vit dans un éclair deux lèvres qui semblaient mécontentes, deux yeux noirs qui le brûlèrent.

— Oh ! pardon, Mademoiselle.

Et les épaules fléchies, il obliqua vers le milieu sombre de la rue. Elle cria « Bonsoir » à deux reprises. Il crut qu'elle se moquait et, sans répondre, continua sa route.

Mais quand il fut seul dans sa chambre il regretta sa lâcheté. Ses désirs épars jusqu'alors au vague des rencontres venaient de s'accrocher à la possibilité d'une tendresse précise ; il eût suffi d'imiter ses compagnons tendant les bras aux femmes qui passent : elle eût accepté le sien ; elle l'avait appelé, elle l'aimerait peut-être et, pour encourager cet espoir, il l'imaginait humble comme lui, tourmentée de quelque disgrâce qui la rendît indulgente à la sienne.

Le lendemain, il ne dit rien de son aventure à ses camarades. Keff lui-même ne la connut pas et le soir, dès sept heures, ce fut Daniel qui le quitta pour se poster aux abords du magasin où il avait rencontré l'ouvrière.

Il crut défaillir en la voyant. Elle était toute frêle, la figure ronde, avec des boucles sur le front, l'air d'une enfant. Elle l'avait reconnu et souriait.

Alors, il ne craignit plus de l'accoster : une boîte qu'elle portait se

balançait entre eux au bout de sa courroie. Il voulut s'en charger et il murmurait des paroles vagues, en détournant la tête quand ils passaient sous les lumières.

Il admira beaucoup qu'elle eût déjà vingt ans. Elle s'appelait Rosine. Elle travaillait, vivait seule, n'ayant plus de parents.

— Moi aussi, je suis orphelin, répondit Daniel. Cette égalité dans le malheur lui donnait du courage.

Ils allaient lentement, moins vite que la veille, remarqua Rosine.

Cette allusion lui parut un reproche :

— Oh ! Je vous jure, Mademoiselle, que je ne me serais pas permis de vous suivre.

Elle fit : Ah ! et cessa quelque temps de parler.

Enfin elle reprit :

— Moi, il y a longtemps que je vous ai remarqué.

Daniel ne douta pas de la sincérité de cette parole :

— Vous avez dû me trouver bien laid, Mademoiselle. Je suis si seul et si triste. Et pourtant je sens dans mon cœur beaucoup de tendresse. Je voudrais tant aimer, sentir autour de moi une étreinte de femme.

— Oh ! moi je vous embrasserais bien, dit-elle.

Il ne sut que répondre.

Ils cheminèrent en silence jusqu'au petit parc devant la gare. Près de la grille, ils s'arrêtèrent quelques instants, debout l'un contre l'autre. Il interrogea ces prunelles noires qui ne s'étaient pas moquées et dont le regard l'enveloppait encore d'une caresse. Elle haussa la tête, ses lèvres gonflées d'une moue câline. Il se pencha sur elle, mais n'osa prendre ce premier baiser que lui tendait une bouche de femme.

Elle partit. Il écouta le trottinement de ses talons s'éloigner dans la nuit. Quand il ne la vit plus :

— A demain ? interrogea-t-il.

— A demain, promit la réponse.

Il leva les yeux : toutes les étoiles du ciel s'allumèrent dans son cœur.

VI

Ils se revirent. Pour être seuls, ils suivaient le boulevard qui domine la voie ferrée.

A leur gauche, des wagons en manœuvre s'entrechoquaient dans le bas-fond ; à droite les réverbères éclairaient un coin de façade ou la perspective d'une rue vide.

Ils s'arrêtaient devant un banc, sous un tilleul. Elle s'enveloppait d'un châle, il lui prenait une main et la joue sur l'épaule, comme jadis près de sa mère, savourait cette douceur où ses autres désirs disparaissaient.

Il lui racontait son enfance, la sévérité de sa tante, sa vie amère au collège, ses exaltations subites, ses rêves.

— J'attendais quelque chose de grand et de très haut que j'ignorais. Personne, ni mes professeurs, ni mes camarades, ne pouvait me le donner. Sans doute, était-ce vous déjà que j'espérais.

Il répétait son nom : Rosine, dont les syllabes suaves passaient entre ses lèvres comme une caresse. Il se plaisait à les sertir dans de petits poèmes où elle apparaissait belle comme une princesse, plus puissante qu'une fée.

Quand elle les avait bien écoutés, Rosine l'embrassait très fort. Puis elle émettait des questions plus précises sur sa famille et sur sa vie. Elle s'étonnait qu'étant orphelin et majeur, il ne disposât pas de sa fortune.

Daniel, qui n'y songeait guère, ne savait comment se justifier. Il l'aimait davantage et avec reconnaissance de la sollicitude qu'elle lui montrait. Il s'attendrissait quand elle lui parlait chiffres, gravement comme sa tante ; mais c'était une tante sans lunettes, qui ne le grondait pas et dont les joues,

quand il y posait la lèvre, doucement embaumaient.

A dix heures, ils descendaient lentement vers la gare : il s'était enhardi ; il lui mettait le bras à la taille et la serrait plus étroitement quand d'autres étudiants passaient. Une fois même, ils rencontrèrent un maigre jeune homme dont le chapeau, comme il voulait les saluer, roula par terre.

— C'est Keff, mon ami, dit Daniel. Un Russe, ajouta-t-il pour augmenter l'importance de son camarade.

Il le voyait moins fréquemment et voulait ainsi réparer sa négligence. Quand ils se retrouvèrent le lendemain :

— Amoureux ? lui demanda le Russe en pétrissant ses boulettes.

— Oui, souffla Daniel qui pour la première fois regretta que son confident fût si taciturne.

Les autres le félicitèrent d'avoir une « maîtresse », le trouvaient moins triste, mieux portant et, le croyant initié, le gênaient par des questions grivoises sur les phases de son amour.

Ignorant de la femme il ne savait que répondre. Ses réticences forcées doublèrent sa gloriole.

Cependant il voulut s'instruire et consulta des livres. Leurs explications lui promettaient d'incontestables délices, mais si voilées que, ne les devinant pas, elles attisèrent sa curiosité plus que ses désirs.

Tous les jours, désormais, il fit à Rosine une prière tempérée.

— Pas encore, disait-elle.

Cette réponse impliquait un « Plus tard » ; il n'insistait pas, ému sur lui-même d'être si discret.

Mais un dimanche qu'il pleuvait, elle ne refusa pas de visiter sa chambre et quand elle eut admiré la cigogne, ses meubles, ses cailloux, comme il répétait sa demande, elle s'abandonna tout à coup, les mains sur les yeux, pudiquement, comme une vierge.

Ce fut si imprévu qu'il faillit un moment regretter l'aventure. Heureusement Rosine sut guider son inexpérience, et rougissant un peu, malgré l'indulgence de la lampe soufflée, il apprit enfin, à tâtons, ce que c'est que d'avoir une maîtresse.

Daniel n'éprouva pas la joie qu'il avait espérée de son triomphe. Il en trouvait le geste vilain et quelque peu ridicule. Quand Rosine vint l'embrasser et qu'il la vit en chemise, les cheveux brouillés, il lui parut qu'il l'aimait moins. Lui-même, avec son visage congestionné se reflétant dans la glace, était fort laid.

Leur rencontre des jours suivants n'effaça pas cette impression.

Il guettait son amie à sa fenêtre. Une chanson l'annonçait de la rue. Pour s'étreindre elle devait s'étirer sur la pointe des pieds, en relevant la

tête, il penchait la sienne et leurs genoux se touchaient.

Il l'installait dans son grand fauteuil et s'allongeait sur le tapis tout près d'elle. Il lui parlait comme là-bas, sous les tilleuls du boulevard, savourant l'allégresse de se blottir contre sa poitrine tiède. Il la dévêtait lentement. Elle montrait une peau couleur d'ambre, si fine que ses mains n'avaient jamais rien frôlé d'aussi doux; avec ravissement il contemplait à nu la forme des seins qui l'avait tant de fois intrigué dans le corsage des femmes; il initiait ses doigts à la cambrure exquise de la hanche, à la rondeur plus puissante du ventre, au charme de ses petits pieds frémissants comme des oiseaux sous ces caresses. Mais si fier de la révélation du corps féminin, il ne comprenait pas qu'elle dût aboutir à ce brutal attouchement d'organes dont il n'avait appris à parler qu'avec honte et dans la crainte du péché.

Heureusement la période des examens arrivait. Daniel, ayant passé le sien, dut retourner en vacances à Termonde, et les rêveries de la séparation vinrent dorer de leur idéal la matérialité de ces quotidiennes étreintes.

Jusqu'au dernier coup de sifflet, Rosine resta, en larmes, près du train qui allait lui ravir son amant.

— Je t'aimerai toujours, je te le jure, souffla-t-elle.

Et ce fut le souvenir de ce serment, l'image de cette face éplorée qu'il emporta tout au long de son triste voyage.

Il eut pourtant un remords en tournant la poignée de la porte familiale. Grand-père était malade, au lit. Cousin Prudent le lui annonça dès le seuil, affirmant qu'il trouverait également sa tante là-haut. Le vieillard dormait, la bouche ouverte, quand il entra, et sa face pâle de mort, les yeux inquiets de sa fille le touchèrent comme des reproches. A peine osa-t-il leur effleurer le front, froissé en même temps de ce que l'on ne songeât pas à le féliciter de son examen qui lui avait coûté beaucoup d'efforts cependant.

Les jours suivants, l'aïeul ayant regagné sa place, il fallut lui mentir, dérober sa correspondance, inventer des histoires édifiantes sur ses maîtres, sa vie, les beaux exemples du recteur, un bien saint homme, au dire de la tante.

Il affectionnait moins celle-ci, à cause de l'hypocrisie que sa surveillance lui imposait.

Régulièrement elle l'emmenait pour une promenade ou quelque visite. Elle désirait de même qu'il l'accompagnât chaque matin à la messe. Si elle ne le grondait plus quand le chapelet s'arrêtait entre ses doigts, elle épiait encore sa dévotion, et il devait se contraindre, dissimuler l'ennui des agenouillements dont il avait perdu la coutume.

Termonde aussi l'excédait. Les vieilles figures de ses habitants lui faisaient chérir davantage le charme de Rosine, plus frais par ce contraste, et regardant passer les bourgeois trop gras, les bigotes trop maigres, au long des maisons mornes, il haïssait leur vie plate, sans tendresse et sans rêve.

Peu à peu son amie et Louvain se confondaient dans une même nostalgie. Il oubliait combien il avait souffert dans cette ville avant d'y connaître sa maîtresse. Devant les rides de sa tante ou les lézardes des demeures il regrettait à la fois ses beaux bahuts, le sourire de Rosine, les boulevards où ils avaient passé, le banc sous le tilleul qui semait ses fleurs dans leurs chevelures.

D'ailleurs les étreintes, dont il était privé, lui semblaient à présent moins grossières. Il les évoquait ardemment.

Les lettres de Rosine arrivaient, poste restante, tristes ou sucrées de gentillesses qui en excusaient bien vite le retard. Il les baisait, en humait le parfum, regardait avec émotion son écriture. Ses fautes d'orthographe — touchantes — lui tiraient des sanglots. Elle le suppliait de revenir ; elle rêvait de lui, décomptait les jours, très malheureuse toute seule dans sa mansarde. En songeant à ses propres peines, il se la figurait penchée sur son ouvrage, tandis qu'une lampe éclairait une larme au bord de ses cils noirs.

Un jour, elle lui envoya son portrait, une photographie de foire, découpée d'un groupe, car une main étrangère s'appuyait encore sur un bout de jambe dans un coin.

Une autre fois, ayant acheté un petit géranium :

« Je l'ai mis sur le rebord de la lucarne, écrivait-elle. Les fleurs sont rouges comme tes lèvres et je les baise en pensant à toi. »

Il voulut posséder une plante identique. Il la soignait comme elle, voyant avec tendresse la tige frêle pousser des feuilles, si bien que le cousin, l'ayant surpris, le plaisanta pour son amour subit des pots de fleurs.

Souvent, la nuit, il s'éveillait en sursaut ; il frémissait d'avoir prononcé son nom. Heureusement chacun dormait dans la maison, il entendait le souffle régulier du grand-père. Un rayon de lune, illuminant les vitres, l'attirait à la fenêtre ; des feuilles luisaient dans la masse plus obscure des arbres balancés par la brise. Sans doute, à cette heure, sa maîtresse rêvait-elle comme lui à la face pâle de l'astre ; elle voyait le même firmament, les mêmes constellations dessiner des signes mystérieux et leurs pensées se rencontraient avec leurs regards au rendez-vous céleste des étoiles.

Il se rejetait sur sa couche, mordant ses draps pour ne pas sangloter.

Une nuit, il s'agita si fort que sa tante s'éveilla, vint s'enquérir à sa porte, et — comme il ne bougeait plus — craignant un cauchemar, lui jeta sur son lit quelques gouttes d'eau bénite.

Cependant malgré ces soins, les belles promenades qu'elle lui infligeait, l'exercice qu'il avait licence de prendre dans les allées du jardin, le futur ingénieur dépérissait.

— Cet enfant, pensait-elle, s'est surmené. Il faudrait que je lui cherche de nouvelles distractions.

Elle consulta le doyen de sa paroisse, les deux vicaires, trois antiques demoiselles et ce fut renseignée de la sorte qu'elle put annoncer un soir à son neveu qu'il était inscrit parmi les membres du « Club Léon XIII ».

C'était un cercle de canotage. Quelques jeunes Termondois, ayant élu un président, acheté cinq barques et loué un local sur la digue de l'Escaut venaient de le fonder, sous la pieuse invocation de Notre Saint-Père.

Dès l'aube, ils s'en allaient par la ville, en maillot de tricot, arborant des allures d'athlètes et jusqu'au soir profanaient la paix majestueuse du fleuve par leurs coups de rames maladroits et leurs frénétiques : « une... deux... une... deux... » de futurs concurrents de régates.

Daniel refusa de partager les prouesses de ces Messieurs. Mais dès qu'ils voguaient au loin, il sautait dans une yole, la dirigeait d'un coup de perche au milieu du courant et l'abandonnait à la dérive jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât d'elle-même dans une courbe, entre les roseaux. Il savourait alors la joie d'être seul, de penser à sa maîtresse, sans contrainte, dans le miroitement de l'onde, avec le ciel bleu au-dessus de sa tête ; une exaltation lui gonflait la poitrine à l'idée de l'amour qu'il avait su conquérir et se remémorant ses promenades si ennuyeuses naguère aux côtés de sa tante, le long de ces mêmes berges, il lui prenait une fièvre de bravade, il criait de toutes ses forces : « Rosine » pour entendre les arbres, les rives et l'eau lui renvoyer le nom de son amie.

Quand il rentrait au club, il en trouvait les membres en pleine agitation. La rame ne leur suffisant plus, ils avaient créé une section d'escrime, une section dramatique, et ils élaboraient le programme d'une « séance intime » où chacun ferait valoir ses talents. Ils invitèrent Daniel.

Tante Louise lui conseilla vivement de se rendre à cette fête. A présent qu'il en avait l'âge, elle ne s'opposait pas à ce qu'en vue d'une union, il ébauchât, avec quelque jeune héritière, une idylle bienséante qui lui donnât, pour le restant de ses études, un cœur paisible et un esprit tranquille.

Daniel détesta d'avance toutes les demoiselles qu'il pourrait rencontrer

à cette soirée.

Il s'y rendit par obéissance avec le vague scrupule de tromper déjà son amie. Dès son entrée dans la salle, il constata qu'aucune de ces demoiselles ne ressemblait à sa maîtresse. Rangées à côté de leurs mères, elles avaient des figures maussades, se tenant très raides pour ne pas froisser leurs robes dont la pompe d'ailleurs effaroucha l'étudiant.

Il se cacha derrière une colonne et ce qu'il vit du spectacle commença de l'exaspérer. Sur la scène, un jeune homme narrait comment il avait failli trépasser de la rage, mordu par sa belle-mère. Il mimait l'épouvante, son bras gauche agité ramait, ramait toujours, tandis que l'autre, inutile, pendait.

On applaudit ce fin diseur, on le rappela. Il revint, ploya l'échine, remercia, des deux mains cette fois, sans doute pour montrer que l'autre servait aussi.

Ce fut du moins de cette façon que Daniel interpréta son geste. Quand l'acteur eut définitivement disparu, il se fit un grand brouhaha dans la salle, presque toute l'assistance se levant et gravissant les degrés de l'estrade pour exécuter un chœur, dont le titre en grosses lettres sur le programme annonçait l'importance.

Les trois quarts des sièges étaient vides. Ce monde se groupa en demi-cercle, les habits noirs des messieurs à gauche, les toilettes blanches des dames à droite, les costumes variés des enfants au milieu, tous attentifs à la baguette du chef dans lequel l'étudiant reconnut le boucher qui désossait chaque jour les rôtis de sa tante.

Sous le bâton dressé, il y eut un silence, puis les voix ensemble s'exhalèrent en un long beuglement.

Il s'agissait d'un chœur rustique.

Soigneusement pommadés, n'ayant rien de campagnard, les messieurs ouvraient des bouches énormes et leurs basses ordonnaient :

Fauchons le froment,
Que fait ondoyer le vent,
Qui passe dans les champs,

tandis que le soprano des fillettes, l'alto des dames s'attendrissaient en parlant des granges « qui bientôt seraient pleines des trésors, des doux trésors de nos champs. »

— Fauchons le froment,

reprenaient plus impérativement les hommes ; puis un élan plus vigoureux du boucher enleva l'unisson triomphal :

— Allons courage, moissonneurs !

qui s'éteignit en une apothéose d'applaudissements.

On écouta ensuite une pianiste saccader « Une Valse Bleue » sentimentale.

Daniel n'attendit pas le point d'orgue. L'ennui, une irritation qu'il ne s'expliquait pas, le tordaient sur sa chaise. Il pensait à Rosine, trouvait ce public stupide, son enthousiasme par trop facile. Il rageait en même temps contre ces jeunes filles qui lorgnaient un parti et dont sa tante peut-être lui en destinait une.

Cette pensée le révolta. Il se dressa tout à coup, quitta la place, galopa jusqu'à la maison et dans sa chambre s'affala devant son lit en sanglotant : « Sont-ils bêtes... ma Rosine... sont-ils bêtes ! »

Sa douleur était à la fois si profonde et si vague, qu'il n'eût pu dire s'il souffrait de sa haine pour ces gens ou de son amour pour l'absente.

La séparation devenait intolérable. Dès la fin de septembre, il allégua ses études, et qu'il serait utile d'écourter ses vacances. Tante Louise ayant approuvé ce projet, il put s'embarquer quinze jours plus tôt que ne l'attendait Rosine. Il ne l'avait pas avertie. Pourvu que la surprise ne la rendît pas malade !

Il crut défaillir en retrouvant la place de la Station. Rien n'y était changé : les fenêtres de ses deux chambres brillaient encore dans le soleil ; les mêmes cochers le hélèrent du haut de leur siège et il reconnaissait avec attendrissement les éternels petits trams verts roulant à vide derrière leurs chevaux maigres.

Sa propriétaire leva des bras surpris en le voyant : toute une famille de cousins occupait les deux pièces ; on avait décroché le tableau noir, dispersé la collection minéralogique ; une machine à coudre ronflait à l'endroit de la table.

Daniel était si heureux qu'il s'aperçut à peine du désastre. Ce soir, dans quelques heures, il surprendrait sa maîtresse, elle pousserait un grand cri et, fermant les yeux, il imaginait son visage que l'émotion ferait pâlir.

Avant de sortir, il commanda pour la nuit un grand feu, du vin, des douceurs.

Les rues lui semblaient embellies, plus larges. On avait repavé les trottoirs ; certaines façades étaient repeintes : il s'étonnait que la ville, continuant d'exister, n'eût pas souffert comme lui de son absence.

Il passa plusieurs fois devant la vitrine de Mademoiselle Florence, modiste, où travaillait son amie. Des voix de femmes venaient de l'atelier : elle seule ne riait pas sans doute, triste entre ses compagnes et tirant l'aiguille. Une pudeur le retint de crier.

Au café des Brasseurs, où il s'installa, des linges blancs couvraient les

glaces. Des ouvriers, en blouses claires, dérangeaient les buveurs avec leurs échelles. De la terrasse, il apercevait l'enfilade de la rue Neuve et tout au bout, au sommet d'une maison blanche, la mansarde où logeait l'ouvrière.

Il reconnut sur le rebord de la lucarne le petit géranium qu'elle lui avait décrit et dont le vent balançait les grappes rouges.

Autour de lui quelques étudiants, retenus par leurs études, bâillaient en s'étirant, les mains chargées de livres. Daniel ne comprenait rien de leur ennui ; il regardait avec amour jusqu'aux pavés et de temps à autre levait les yeux vers la fenêtre, que le soir commençait d'assombrir.

Dès sept heures, il alla se poster devant la boutique de Mademoiselle Florence. Un bec de gaz, au fond du corridor, éclairait l'escalier par où sa maîtresse allait descendre.

Bientôt les ouvrières sortirent, une seule d'abord, beaucoup plus grande que Rosine, une seconde à cheveux blonds, puis un groupe de six demoiselles qui le déçut également, enfin un trottin qui, dégringolant les marches, éteignit au passage la lumière et claqua rudement la porte sur elle. Son amie n'était pas là !

Alors une grande inquiétude l'étreignit : il imaginait des drames ; on l'avait congédiée de l'atelier, elle était malade, morte peut-être !

Il courut jusqu'à sa maison, mais il n'osa pas entrer — elle ne le lui avait pas permis — et resta sur le trottoir.

Huit heures sonnèrent, à neuf, elle n'était pas encore arrivée. Les minutes lui semblaient interminables quand il pensait à son impatience, et trop rapides à l'idée que chacune emportait un peu de la douce nuit qu'il avait rêvée. Malgré son inquiétude, il flânait lentement, l'air dégagé et sifflotait quand du monde passait, pour qu'on ne vît pas qu'il attendait une femme. Comme il levait les yeux, il lui parut que l'éclair d'une allumette illuminait le store de la mansarde. Il se trompait sans doute, car cela ne se reproduisit plus et c'est à peine s'il apercevait encore la petite fleur du géranium absorbée par le noir.

De gros nuages filaient sur les étoiles. Des gouttes tombèrent ; quelques promeneurs se dispersèrent au galop sous les raies de la pluie. Il n'y eut plus que la détresse de ses pas, dans le clapotis des gouttières, sur les dalles luisantes.

Il compta dix heures. Trempé il grelottait. Jamais Rosine ne rentrait si tard ; tous les ateliers étaient fermés maintenant. Il se reprochait de ne l'avoir pas avertie quand il perçut de loin le trottinement de deux talons qui se pressent. Il devina que c'était elle et la reconnut aussitôt bien qu'elle courût très vite, son châle sur la tête.

Elle l'entrouvrit à peine pour lui tendre deux doigts alors qu'il eût voulu la prendre tout entière sur sa poitrine.

— Tiens, que fais-tu là ?

Il y avait de la colère dans sa voix.

Elle se tenait emmitouflée, avec les mille petites perles de la pluie autour d'elle. Une mèche humide lui collait sur le front. Elle avait tranformé sa coiffure. Elle lui paraissait complètement changée d'ailleurs, le visage moins rond, le regard plus dur et ne retrouvant plus celle qu'il avait tant pleurée, il la considérait timidement, comme si c'était une autre.

Il n'osa pas lui dire qu'il l'attendait chez lui, elle-même ne parla pas d'y venir. Elle fut longtemps à chercher sa clef.

Quand elle eut entrouvert sa porte, elle se radoucit, lui releva son collet contre le froid.

— A demain, murmura-t-elle, tu es gelé. Rentre gentiment chez toi.

Elle offrit ses lèvres.

Docilement Daniel retourna vers sa chambre. Le poêle achevait de cracher des cendres tièdes. Il y avait une bouteille sur la table, entre deux verres. Il les remplit à moitié, vida le reste par la fenêtre.

— A ta santé, Rosine.

— A la tienne, chéri.

Il flûtait la voix, se donnait la réplique et, tout en se déshabillant, soutint à lui seul une conversation mêlée de petits cris et de rires.

Ainsi la propriétaire ne douta pas qu'il se trouvait en bonne fortune.

VII

Méthodiquement Daniel rangeait dans son tiroir le linge de ses malles.

— Tu devrais, dit Rosine, porter des cravates un peu plus élégantes.

Moqueuse, elle agitait au bout de son ruban, un plastron vert à fleurettes jaunes dont la tante avait soigneusement chiffonné la soie. Il la voyait encore absorbée dans sa grave besogne, mais bien qu'il vénérât beaucoup ce chef-d'œuvre, il promit de le remplacer.

La joie d'affirmer son indépendance compensait le remords de sa trahison.

Les cours avaient repris. Coïncidant avec les visites de sa maîtresse, il ne les suivait guère. Elle arrivait au hasard de son travail, tantôt pour une minute, tantôt riche d'une heure entière à lui donner. En l'attendant, il rêvait, le menton dans la main, les coudes sur la table. Il avait entrepris un roman allégorique où l'Amour triomphait de la Science, celle-ci portant les lunettes de sa tante, celui-là les belles boucles de Rosine. Devant lui, au tableau noir, le dessin d'un triangle s'effaçait un peu plus chaque jour. Qu'importaient les études et les chiffres : sa vie s'était élargie ; longtemps elle avait dormi comme la cendre entassée dans ses potiches et que sa maîtresse, un matin, avait dispersée par la fenêtre, en gaze bleue dans le soleil.

Cependant la jeune femme continuait de cacher sa propre existence. Il n'osait l'interroger franchement ; il s'intéressait de loin à la forme de sa chambre, à ses petits meubles qu'il eût voulu connaître, à la fleur rouge épanouie sur le rebord de sa lucarne.

Elle faisait mine de ne pas le comprendre, parlait d'autres choses ou

bien alléguait la pauvreté de sa mansarde.

A la longue cependant il obtint d'y venir quelquefois, à des heures qu'elle fixa d'avance.

Il arrivait encombré de victuailles ou de cadeaux ; il soldait les notes ou le loyer ; en un mois il paya trois paires de chaussures. Un jour, il lui donna le plus beau caillou de sa collection : elle apprécia moins ce don.

Durant ces visites, elle semblait mal à l'aise, plus attentive au va-et-vient du palier qu'à ses propres paroles. Un craquement la faisait sursauter, puis elle se figeait, l'index devant la bouche ou la main apaisante, pour qu'il se tût.

Un jour on monta si brusquement qu'elle n'eut pas le temps de lever le doigt. Daniel qui était à ses genoux la vit tout à coup pâlir. Il suivit son regard vers la porte et devint blême. Quelqu'un soufflait sur le palier, quelqu'un qui s'entêtait parce que sans doute il les avait entendus. Une poussée bomba les planches, le bois craqua, on essaya une clef dans la serrure. Il fixa Rosine, qui lui fit signe de ne pas bouger et il écoutait battre leur cœur par-dessus le tic-tac d'une horloge, qui vivait sur la cheminée entre deux vases de porcelaine. Il y eut un juron, des pas s'éloignèrent et Rosine se leva pour se pencher à la fenêtre où elle resta longtemps.

— Qu'y a-t-il ? demanda Daniel.

— Je ne sais pas.

D'autres fois, il rencontra dans l'escalier un artilleur dont le manteau bleu, les éperons sonores, la figure méchante l'impressionnaient. Des cendres de cigarettes traînaient toujours sur le parquet à la même place. Son amie ne fumait pas cependant.

Il s'effrayait à la fin de ces mystères, quand spontanément elle les expliqua.

Elle regrettait un premier mensonge. Sa mère vivait encore. Elle l'avait quittée pour suivre un fiancé, appelé sous les armes, le soldat qu'il avait entrevu. Il se nommait Théodore. Elle ne l'aimait plus depuis Daniel, mais il la poursuivait jusque dans sa chambre, retournait ses tiroirs et, à défaut d'amour, lui réclamait des vivres ou de l'argent, les poings sur la table, brutalement comme à l'auberge.

— Une femme ne peut se défendre, toi-même tu es trop faible, mon petit.

— Je lui parlerai, affirma Daniel.

— Oh ! non, je ne veux pas, ne t'y risque pas.

Elle pleurait si fort qu'il fut convaincu.

Dès lors, pour éviter ces rencontres, il régla plus minutieusement ses visites. Il s'informait si « Théodore était venu », partait plus tôt lorsque

Rosine l'attendait. D'ailleurs si les amoureux oubliaient l'heure, la propriétaire, une personne obligeante, qui n'aimait pas les bagarres, montait à l'étage les réveiller discrètement.

Au début du printemps, Rosine fut congédiée de son atelier. Ils purent se voir des journées entières. Ils battirent les campagnes. Elles étaient toutes vertes, avec des paquets de neige achevant de se fondre au rebord des fossés. Le soir quand ils rentraient en ville, les arbres trempaient leurs branches dans une brume couleur du ciel.

Ils se laissaient amollir par cette douceur. Rosine ne cherchait pas un nouvel emploi, Daniel ne s'en inquiétait guère. Bien qu'elle ne lui demandât aucun secours, il se crut obligé de la nourrir.

Sa pension étant insuffisante, il vendit ses livres, ses boîtes à compas — ce qui le dispensa de faire des épures. Un peu plus tard, il supprima les frais inutiles du déjeuner et, ne voulant pas aller aux cours le ventre vide, les abandonna complètement.

Un jour, il dit à Keff qu'il avait choisi un restaurant moins coûteux.

— On vous exploite, gronda le Russe, qui d'ailleurs le suivit dans la nouvelle gargote.

Plus explicite, un autre camarade lui démontra, clair comme un théorème, « qu'une femme acceptant de l'argent d'un homme, ne pouvait l'aimer ».

— Pour elle, tu rates tes études, brises ton avenir et te ruines.

Il cita l'exemple légendaire de l'étudiant mis à sec par une chanteuse et lâché par elle.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, répétait Daniel.

Sa maîtresse l'aimait, elle, et ne mentait pas lorsque, lui nouant les bras autour du cou, elle lui jurait une immuable tendresse. Ce n'était d'ailleurs pas une chanteuse.

— Mais enfin, reprit l'autre, sais-tu ce qu'elle fait quand tu n'es pas là ? La surveilles-tu ? Est-elle fidèle ?

Daniel ne répondit pas, car il pensait à Théodore.

Quand il fut seul dans sa chambre, devant sa bibliothèque vide, il mit le front entre les mains et réfléchit.

L'idée d'une rupture le fit pâlir. Son amie résumait en elle les raisons de son existence. Elle avait une manière si maternelle de le câliner, de lui prendre la tête, de la choyer sur ses épaules. Aucune femme ne pourrait, ne voudrait le blottir en de pareilles caresses. Il lui disait « ma mère » ou « ma bien-aimée », ces deux appellations se confondant en une même douceur. Quelle autre nommerait-il ainsi ? Quel visage plus pur évoquer en ses vers ?

Il songeait à leur banc sur le boulevard, à ses baisers dans sa petite chambre ; il évoquait des voluptés plus précises, le mystère féminin qu'elle lui avait dévoilé avec sa chair, le merveilleux banquet de son corps qui était sien et dont il ne pourrait s'éloigner sans en mourir.

Et puis que penseraient ses camarades, s'il ne pouvait plus leur annoncer le soir : « Je vais rejoindre ma femme » ? Ils connaissaient tous sa liaison ; on l'admirait. Il ne concevait plus sa vie privée de cette auréole.

D'ailleurs, l'autre se trompait sans doute, enviait son bonheur. N'était-il pas juste qu'il entretînt sa maîtresse, puisqu'il l'empêchait de travailler ? Il s'expliquerait avec elle, lui dirait ses inquiétudes, les soupçons de son ami. Il lui demanderait de dévoiler sincèrement le fond de sa pensée et pourquoi mentirait-elle, s'il la suppliait d'être franche ?

Dès les premiers mots, elle s'emporta comme si lui-même l'eût accusée.

— Ah ! tu veux croire tes amis, tu penses que je t'exploite ? T'ai-je jamais demandé quelque chose, et que m'as-tu donné ? Ces bagues, ce bracelet, ce caillou ?

Elle les enlevait l'un après l'autre d'un tiroir et les jetait brutalement à ses pieds.

— Voyons, voyons Rosine...

Elle ne se laissait pas calmer.

Elle se passerait désormais de son amour, puisqu'il lui était une charge et qu'il ne croyait plus au sien.

— Dès demain, je retournerai à mon atelier, dussé-je me crever la vue !

Cette résolution l'émut si fort qu'elle s'affala sur une chaise, la figure entre les mains ; elle sanglotait, ses cheveux se dénouèrent.

Pleurant lui-même, Daniel s'était agenouillé : une à une, il baisait ses boucles, comme des reliques de martyre : un instant il l'avait aperçue aveugle, avec des paupières rouges ou les lunettes de sa tante.

— Voyons, ma petite Rosine...

Il la plaignait ; ces larmes, à cause de lui, la rendaient plus touchante ; il en était fier, l'en aimait davantage. Il mit les bras autour d'elle et leur étreinte dans les pleurs acheva de l'enivrer.

— Je te pardonne, murmura-t-elle, mais ne sois plus si méchant avec moi.

Il le promit et commença de s'endetter.

Sa bibliothèque se vida complètement. Il exposa dans une salle de vente sa collection minéralogique, ses vieux habits, même une potiche que sa propriétaire semblait avoir oubliée au fond d'un bahut. A chaque nettoyage, il rusait pour qu'on ne découvrît pas son larcin.

Il connut les usuriers. Moyennant vingt francs payés d'avance, ces Messieurs lui versaient l'espoir de sommes fabuleuses ; ils ne tenaient pas tous leurs promesses, les autres lui donnaient à signer des billets où l'argent prêté ne figurait qu'à titre accessoire. Chaque échéance d'ailleurs les gonflait considérablement.

Un équipage qui filait au trot somptueux des chevaux, lui suggérait sur sa valeur des calculs envieux ; il jaugeait de même les fortunes scintillant derrière la glace des bijoutiers. Il se les attribuait en rêve, voyait déjà les yeux étonnés de sa maîtresse quand il viderait devant elle ses poches gonflées d'or.

Revenu de ces imaginations, il comprenait mieux la révolte des pauvres : une confraternité liait leur misère à la sienne. Il devint nihiliste comme Keff, plus révolutionnaire que les démagogues. Il fréquentait les cercles ouvriers, lisait leurs feuilles, composa à leur intention des chroniques sentimentales sur le capitalisme — qui ne furent pas insérées. Il ne s'en obstina pas moins. Au nouvel an, il adressa des vœux enthousiastes aux grandes sommités, et bien qu'il eût espéré des réponses moins laconiques, garda les précieux bristols qu'on lui avait retournés.

Mal nourri, il maigrissait. Rosine eut compassion de sa détresse. Elle l'interrogea plusieurs fois sur le contenu de sa cassette.

— Tu es insensé, disait-elle, de rester dans la gêne alors que tu as de l'argent, que tu pourrais en disposer. Tu es en âge de le faire. Ne te laisse donc plus gouverner comme un enfant, réclame tes comptes.

Elle l'excitait quelquefois contre sa tante dont la tutelle avait attristé sa jeunesse.

Daniel craignait de froisser sa famille en formulant ses exigences. Mais il tâchait de les insinuer, laissait comprendre dans ses lettres qu'il était un sauvage ; que les soins, les délicatesses l'irritaient ; qu'il voulait vivre seul, à sa manière. Soit qu'elle ne voulût pas comprendre ses intentions, soit que leur phraséologie tumultueuse l'eût effrayée, Tante Louise répliqua par une épitre sévère. Elle lui enjoignait de ne songer qu'à ses études, lui recommandait le calme, la prière et terminait par ces conseils : « Ne soyez pas trop poète : tous ces rêves font perdre du temps, ne mènent à rien et se chiffrent finalement par un zéro. »

Pécuniairement ces conseils se chiffraient de même.

Alors, pour se procurer de l'argent, il se crut très fort en inventant les ruses classiques : il avait brisé une tablette de marbre chez un coiffeur. On envoya quarante francs à ce complice qui garda pour lui les trois quarts de la somme. Puis ce fut une glace défoncée avec sa canne en mettant un paletot :

«— Modérez vos gestes, répondit la tante ; nous ne croyons d'ailleurs pas cette histoire. »

Enfin, comme sa propriétaire lui réclamait deux mois et sa potiche, que Rosine allait être expulsée, que son hôtelier le harcelait avec ses notes, il prétexta de nouveaux frais d'études et qu'il fallait augmenter sa pension.

La réponse tarda quinze jours. Elle ne contenait pas d'argent. En deux phrases sèches, on lui ordonnait de rentrer immédiatement à Termonde.

On le reçut froidement quand il entra.

On était à table pour le souper. Tante Louise avait sa figure des jours de migraine, l'aïeul ne leva pas la tête, Prudent semblait très absorbé. On ne répondit pas à son « Bonjour ». La servante elle-même, qui vint apporter un couvert, le bouscula, le visage renfrogné.

Il prit sa place habituelle et crut devoir s'enquérir si tout le monde allait bien.

— Non, répliqua la tante.

— Personne n'est malade cependant ?

Elle haussa les épaules.

La gorge serrée, il se mit à découper sa viande. Il regrettait déjà sa lettre. Ses besoins d'argent lui semblaient exagérés. Il imaginait des concessions, attendait un mot, prêt à dire « oui » au premier ordre.

L'usine seule bourdonnait dans le silence de la famille, les petits cadres sur le mur tremblotaient au mouvement des mécaniques. Il remarqua que son grand-père avait un chapeau neuf et ne sut pas pourquoi ce détail l'émut.

Le vieillard mangeait à peine. Tout à coup il repoussa son assiette et retourna dans son fauteuil. Il n'alluma pas sa pipe. Il se tassa les mains jointes et leur tic remuait plus fréquemment ses deux pouces.

La table desservie, il se leva sur un signe de sa fille. Il vint bénir le front qu'elle lui tendait, puis celui du comptable. Il passa devant Daniel sans paraître le voir. Il avait hésité cependant. Ses pantoufles traînèrent quelques instants dans le vestibule, raclèrent l'escalier, glissèrent plus lourdement dans sa chambre, à l'étage.

Comme Tante Louise montait le rejoindre :

— Mais enfin, demanda le jeune homme à Prudent, qu'y a-t-il ?

Le cousin agita deux mains qui annonçaient un malheur. Il les renfonça dans sa manche quand la tante reparut. Sévère et grave, elle tenait sous le bras une petite farde bourrée de paperasses qu'elle étala devant elle sur la table. L'étudiant reconnut ses lettres ainsi que les traites qu'il avait signées.

Elle lui présenta le paquet, l'interrogeant de ses lunettes.

— Mais oui, expliqua-t-il, vous le savez bien, j'ai eu besoin d'argent ; mes études...

— Vous aimez la folle dépense, interrompit le comptable. En moins d'un an, outre vos pensions mensuelles, vous avez gaspillé trois mille deux cent cinquante-deux francs... de quoi nourrir quatre familles pauvres pendant douze mois.

Daniel eût peut-être compris cet argument si la somme entière lui eût passé par les mains. Il n'osa pas répondre que les usuriers en avaient prélevé leur part.

Toujours silencieuse, Tante Louise lui mit sous les yeux une autre lettre qu'il ne connaissait pas. Elle portait le sceau de l'Université.

— Lisez, lisez à haute voix, commanda-t-elle.

Devinant tout de suite ce dont il s'agissait, il commença :

« Après longues délibérations, le conseil académique a décidé le renvoi de M. Daniel Haudoin, votre pupille... »

Il se sentit pâlir et la feuille tremblait.

— Continuez, dit la tante.

« ... Les griefs relevés contre lui sont graves et nombreux : 1°) Depuis plusieurs mois, M. Daniel Haudoin n'a pas reparu aux cours. »

— Faute d'un peu d'argent pour mes déjeuners, songea-t-il.

« ... 2°) M. Daniel Haudoin dépense toute son assiduité à suivre les réunions socialistes interdites par les règlements universitaires et à lire des journaux également prohibés... »

La réprobation de Prudent souligna ce passage.

— Ce n'est pas tout, commanda la tante.

« ... 3°) M. Daniel Haudoin entretient des relations coupables avec une femme de mauvaise vie. »

Deux gros traits noirs insistaient sur cette expression.

Violemment Daniel rejeta la lettre. Des larmes lui vinrent aux yeux. Dès les premières phrases, énervé déjà par la réception de sa famille, honteux de cette lecture, il s'était indigné de la surveillance qu'il constatait contre lui. Mais l'insulte « femme de mauvaise vie » lancée à Rosine, après les accusations de ses amis et ses propres doutes, achevait de le démonter.

— Ce n'est pas vrai, déclara-t-il. Que j'aie manqué des cours, je ne le conteste pas ; que je me sois mêlé à des réunions démocratiques, j'en avais le droit. Je suis en âge de penser par moi-même. Mais je ne puis admettre que le conseil universitaire insulte une femme qu'il ne connaît pas. C'est une infamie, une infamie...

Il répétait le mot avec d'autant plus de force qu'il avait besoin de se convaincre lui-même.

Jamais il n'avait osé prendre ce ton devant sa tante. Elle s'était levée toute droite, tandis que Prudent rentrait les épaules, épouvanté de ce scandale.

— Cette femme est mauvaise, trancha-t-elle.

— Vous aussi vous l'accusez sans m'entendre, sans l'avoir vue ?

— Elle est mauvaise, disserta la vieille fille, puisque l'autorité en a décidé de la sorte ; mauvaise puisqu'elle vous a fait oublier le respect et la reconnaissance que vous devez à ceux qui vous ont élevé.

— La reconnaissance ! cria Daniel.

Une force inconnue l'obligeait à parler. Il était fou. Il s'enivrait de sa propre colère.

— La reconnaissance ? Mais toute ma vie, vous m'avez laissé misérable. J'ai souffert dans cette maison. Personne jamais n'y a répondu à mes tendresses. J'ai souffert au collège où vous vous êtes débarrassés de moi, à l'Université où vous m'avez imposé des études qui ne m'intéressaient pas. De la reconnaissance ? Parce qu'à vingt-deux ans, je me suis laissé mener par vous comme un gosse ?...

C'était une phrase de Rosine. Toutes les rancunes qu'elle lui avait suggérées lui sautaient à la bouche et il les répétait avec les mots mêmes de sa maîtresse.

Quand il se tut, il vit que Prudent s'était esquivé et que Tante Louise, très pâle, se bouchait les oreilles.

— En quelques instants, déclara-t-elle, vous avez démoli l'œuvre d'affection que nous avions édifiée pour vous.

Sa voix, qui tremblait, se raffermit :

— Puisque notre tutelle vous est odieuse, elle cesse dès à présent. Je ne veux pas être l'humble servante qui vous servira malgré vous. Vous êtes libre. Plaise à Dieu que l'expérience où vous vous engagez ne vous coûte pas trop cher !

Elle sortit.

Seul, Daniel s'affala sur une chaise. Qu'avait-il fait ? Toute son audace était tombée avec sa colère. Il entendait à l'étage aller et venir le pas inquiet de l'aïeul. Il avait méconnu le dévouement de ce brave homme. Un instant, il pensa se jeter à ses genoux, lui demander pardon. Il lui dirait que Rosine n'était pas une femme de mauvaise vie, qu'il n'avait fait que la défendre. Grand-père l'écouterait, lui : il comprendrait cet amour, il l'excuserait, il le justifierait et peut-être accueillerait-il dans la famille, son amie.

Il souriait déjà à la possibilité de ce bonheur. Il se leva. Il s'aperçut alors que sa tante se tenait devant lui, pinçant une bouche inflexible.

— Je voudrais implora-t-il...

— Rien.

Elle lui tendit quelque chose qu'il accepta, il reconnut le coffret où elle enfermait sa fortune.

— Tous les titres sont en règle, expliqua-t-elle. Examinez-les, puis vous partirez.

Redevenu l'enfant docile, Daniel se dressa. Elle ne fit pas un geste. Il hésita dans le corridor, elle le guida. Il franchit la porte. Il entendit qu'on poussait le verrou derrière lui.

VIII

Il marcha d'une traite jusqu'à la gare, attendit le train, s'enferma dans un compartiment. Il était seul, sa cassette près de lui sur les coussins. Le contrôleur eut un regard soupçonneux pour cet étrange colis.

Les roues tournaient déjà. Par-dessus leurs cahots il entendait la voix de sa tante le gronder. Il la détestait, si dure pour lui, si injuste pour Rosine. Mais l'idée du grand-père dont il devinait le chagrin l'attristait encore davantage.

Dès qu'il fut dans sa chambre, il se mit à sa table, médita pour le vieillard une longue lettre humide de repentir.

Une larme tomba au milieu de l'en-tête : « Mon cher Grand-Papa » et la douceur de cette appellation l'émut si fort que, hurlant son chagrin, il n'écrivit pas plus loin.

Le lendemain, il examina le contenu de son coffret. D'une petite bourse de coutil, il fit glisser cinq louis d'or, trois pièces de cinq francs et de la menue monnaie, pour soixante-trois centimes. Le reste n'était que des papiers dont on ne lui avait même pas expliqué l'usage.

Pour se guider, il feuilleta le registre où se trouvait mentionné en lettres rondes : « Recettes et Dépenses ». En indications précises, il rappelait les petits événements de sa vie depuis la mort de sa mère. Chacune se déterminait par un chiffre et il retrouvait au jour le jour, les frais de ses études, le prix de ses vêtements, un matelas vendu, jusqu'au thé pour son travail et les boules de camphre qu'on semait dans ses malles. Cette minutie le toucha, bien qu'il eût préféré plus d'affection et moins d'arithmétique.

Ayant fait le total de ses revenus annuels, il trouva quinze mille francs. Ce chiffre lui parut considérable. Il s'en fût peut-être réjoui, s'il n'eût découvert, entre les feuillets où sa tante l'avait glissée, la lettre du Recteur. Rageusement il rejeta le papier, ne voulant pas le relire, mais il n'en voyait pas moins les mots «femme de mauvaise vie» avec leur double trait d'encre au milieu de la page.

Il se demanda comment il annoncerait la nouvelle à Rosine sans l'attrister, ni la froisser. Il la savait susceptible, se rappelant sa colère un jour qu'il lui avait confié ses soupçons.

Il était encore indécis, quand il arriva chez elle. Le voyant si pâle, elle eut un grand cri et se jeta dans ses bras. Elle soupçonna tout de suite qu'il y avait quelque chose.

— Voilà, expliqua-t-il. On m'a chassé de l'Université. On m'accuse de ne pas suivre les cours et aussi d'être socialiste.

Il n'eut garde de rappeler le troisième grief, si offensant pour elle. Pourtant celui-là surtout l'inquiétait.

— Ce n'est pas tout, continua-t-il. J'ai voulu me justifier, je me suis fâché, j'ai discuté avec tante, qui s'est emportée à son tour : elle m'a chassé.

— Sans ton argent ? demanda Rosine.

Il crut qu'elle s'apitoyait et, pour la rassurer, lui rendit compte de ses calculs.

— N'importe, je suis bien malheureux !

— Il ne faut pas.

Elle l'attira contre sa poitrine et, les bras à son cou, doucement le consolait.

— Ne te désole pas. Tu sais bien qu'on ne t'aimait pas là-bas. Je te l'ai dit. On te l'a prouvé hier, tandis que moi...

Il l'approuvait de la tête, essayant de sourire. Cependant ses lèvres demeuraient tristes.

— Je vois, dit-elle, que tu me caches encore quelque chose. Aie confiance, dégonfle ton cœur.

— Ne m'en veuille pas, expliqua-t-il enfin. Le Recteur parlait également de toi dans sa lettre : sait-tu le nom qu'il te donnait ?

Il hésita et comme elle le pressait :

— «Femme de mauvaise vie», souffla-t-il, et ne lui laissant pas le temps de s'emporter : D'ailleurs je t'ai défendue, c'est même pour cela que je me suis brouillé avec tante : elle n'a rien voulu entendre.

Rosine ne se fâcha pas ; elle partit d'un long éclat de rire, mais elle aussi était bien désolée car elle s'arrêta tout à coup et tomba sur une chaise, le visage dans les mains.

Il était déjà à ses genoux :

— N'est-ce pas, Rosine, murmura-t-il, que tu n'es pas une femme de mauvaise vie ? Tu sais que je suis seul à présent, que je n'ai plus que toi. Tu ne voudrais pas mentir.

— Voyons, regarde-moi.

Il lui suffit de lever les yeux ; elle était debout devant lui, menue et simple dans sa robe d'ouvrière ; ses cheveux lui tombaient en boucles naïves sur le front et elle le fixait de ses grandes prunelles où des larmes mettaient une clarté candide :

— Non, tu n'es pas une femme de mauvaise vie. Tu n'es même pas une femme, à peine une enfant, innocente et frêle, que je dois défendre.

Il l'étreignit toute dans un grand baiser comme pour l'envelopper de sa protection.

Puis il se retira car c'était l'heure où Théodore pouvait venir.

Daniel n'acheva pas sa lettre au grand-père : on l'avait chassé après tout.

Puis il fit des projets.

Il importait d'abord de nettoyer la réputation de sa maîtresse ; il fallait que le monde entier, et spécialement sa tante, comprissent qu'elle n'était pas une femme de mauvaise vie. Il le démontrerait dans une brochure — un livre peut-être, car il signalerait en même temps l'espionnage dont il était la victime et que ses camarades ne pouvaient tolérer pour eux-mêmes.

Quand on lui exposa ce plan, Keff s'arrêta un instant de rouler ses boulettes :

— Parfaitement, et après, que feras-tu ?

Les vues de Daniel ne s'étendaient pas au delà. Cependant la ville universitaire lui étant devenue odieuse, il rêva de passer avec Rosine quelques mois de villégiature à la mer. Libérés de Théodore, ils goûteraient une vie suave, toujours ensemble, dans ce décor des dunes et des flots, où pour la première fois il avait librement aspiré la beauté.

Rosine ne s'y refusa pas, choisit Ostende et stipula que son amant l'y précéderait de quelques jours.

Avant de partir, il eut avec Keff une dernière soirée de conversation silencieuse. Ils s'étreignirent en se séparant ; ils se verraient d'ailleurs là-bas dès que le Russe prendrait ses vacances.

Daniel ne désira pas revoir ses autres camarades et passa sans le remarquer devant le local des socialistes, dont les revendications, en somme, lui semblaient excessives.

Après une semaine d'impatience, il reçut le télégramme annonçant que Rosine arrivait.

De grand matin, il courut interroger la mer. Il regretta de la trouver immobile comme un vaste miroir dans le cadre doré des sables. Pour une première rencontre Rosine l'eût admirée davantage, dans sa magnificence, houleuse avec un brick en perdition sous les éclairs.

Puis il se rendit à la gare, une heure d'avance.

Comme il s'agitait le long du train, il s'entendit appeler :

— Eh Daniel ! Daniel !

Clair vêtue, une dame lui faisait des signes à la portière : c'était Rosine, mais si belle qu'il avait failli ne pas la reconnaître. Elle portait une robe de dentelles, des chaussures blanches avec des bas assortis, ainsi qu'il l'entrevit quand elle posa la jambe sur le marchepied. Ses doigts en l'étreignant s'empêtrèrent dans un long voile de gaze qui pendait derrière elle.

De la voiture elle tira un sac de voyage, deux valises, des boîtes à chapeaux et comme il en venait encore, le jeune homme héla un commissionnaire pour porter ces bagages.

Elle s'étonna qu'on ne les remît pas à quelqu'un de ces larbins galonnés qui hurlaient la réclame de leur hôtel à la sortie de la gare.

— J'ai pensé, avoua Daniel, que nous serions mieux dans une chambre bien à nous.

Elle ne répondit pas.

Mais quand ils eurent traversé les ponts par-dessus les bassins, elle cessa de bouder :

— Sent-tu déjà la mer, demandait le jeune homme, la humant pour elle.

Son grand souffle venait jusqu'à eux, à la fois tiède et frais, doux à respirer. La rue filait droit vers elle, qu'on devinait au bout, sous cet espace rempli de ciel, où il n'y avait plus de maisons tout à coup.

Rosine s'étonnait qu'on eût mis tant de drapeaux, comme pour un jour de fête. Leurs flammes ondulaient de toutes couleurs et la foule circulait en-dessous, dominée par les impériales des omnibus qui filaient encombrées de malles. Elle admirait les *misses* en vêtement de toile, les anglais longs et glabres qui flânaient en fumant leur pipe.

Elle s'arrêta longtemps à regarder les tables fleuries d'un restaurant.

— Allons d'abord à la digue, disait Daniel, et pour qu'elle ne se désillusionnât pas il l'avertit que la mer était calme.

Retirée jusqu'au bout des brise-lames, elle étalait sa nappe, verte et plate, dans une blancheur d'écume. L'heure du bain était passée ; les cabines formaient un petit village, vers où les derniers baigneurs se réfugiaient avec leurs jambes nues qui couraient.

Accoudée à la balustrade, Rosine retenait son voile que le vent taquinait

et, la main arrondie au-dessus des yeux, semblait chercher quelque chose, puis se tournant vers le commissionnaire toujours chargé de ses paquets :

— Où sont donc les bateaux ? demanda-t-elle.

Daniel eût souhaité une plus large admiration.

Il fut un peu déçu ; mais elle avait posé sa question avec une si gentille naïveté qu'il lui pardonna, se promettant de l'initier plus tard aux beautés de la mer.

— Et maintenant allons voir nos chambres.

Leurs deux chambres l'enchantèrent. Daniel avait mis des fleurs dans tous les vases ; il y avait des nacres contre les murs, sur la cheminée deux grandes coquilles roses et dans un coin, sous une caisse de verre, un petit navire avec ses cordages qui frissonnaient au moindre choc. Le jeune homme s'était réservé une grande pièce pour ses futurs travaux. C'est là qu'on remisa les coffres.

Une femme, en bonnet blanc, vint dresser la table pour le repas ; en voyant les crevettes, Rosine battit des mains.

Dès les premiers jours, il voulut apprendre à son amie le culte poétique des vagues. Elles râlaient doucement sous leurs pieds, lorsque levés dès l'aube, ils hélaient le passeur à l'autre bord du chenal. La barque se détachait avec un grand bruit de chaîne. Des gens, sur la jetée, se penchaient pour les voir. Debout à l'arrière, maniant une seule rame, l'homme en vareuse tendait ses muscles et sa face ridée leur souriait à travers la fumée de sa pipe.

Pieds nus, ils marchaient dans le sable tiède. De loin, les vagues accouraient, si grosses quelquefois, si hautes, qu'ils ne voyaient plus l'horizon ; elles se gonflaient encore et tout à coup, retombant dans un lourd fracas, n'étaient plus sur la plage qu'une caresse d'écume et de mousse.

Les bras à la taille, ils gravissaient les ondulations fauves des dunes. La mer tout entière bruissait alors en-dessous d'eux ; des nuées s'en levaient et leur passage devant le soleil jetait sous les flots de larges ombres qui glissaient.

Il montrait, à sa droite, les champs plats de la Flandre. Une tour pointue montait vers le ciel bleu ; entre les prairies couleur de l'eau, filait la ligne claire d'un canal.

— Regarde ces arbres, disait Daniel. Ils ont des têtes ébouriffées et le souffle du large a penché leurs grands corps. On dirait des géants qui s'enfuient.

Rosine regardait à peine. Le bond d'un lapin la faisait rire : elle s'amusait des chardons qui accrochaient sa robe, ramassait des coquillages

et bientôt d'une caresse changeait en baisers les paroles trop graves de son amant.

Presque chaque jour, vers midi, elle l'entraînait au milieu de la foule qui assiège les cabines. Elles cahotaient vers la mer, d'autres en sortaient et les chevaux lançaient l'écume jusqu'au front des conducteurs. Les baigneurs se tenant par la main marchaient contre les vagues, d'autres se laissaient flotter sur le dos les bras en croix ou nageaient si loin que l'on ne distinguait plus que leurs têtes qui s'ébrouaient.

Cependant prudemment, sur la rive, les mamans en maillot présentaient aux ondes les derrières de leurs petits enfants.

Quelquefois on amenait une cabine de luxe, que Rosine reconnaissait à sa bande bleue. Elle se lançait à la tête des curieux qui refluaient aussitôt de ce côté, et elle ne s'en allait pas avant d'avoir vu quelque élégante, précieusement serrée dans la soie, s'avancer à pas menus sur le sable.

Chaque fois Rosine était tentée. Daniel la suivait avec dégoût dans ces voitures surchauffées qui exhalaient une odeur saumâtre.

La jeune femme tout de suite se jetait à l'eau, se mêlait à la sarabande des baigneurs. Plus frileux, son amant tâtait d'un pied craintif la température de l'onde. Dès la première douche, il frissonnait et regagnait, en crachant, sa cabine.

Sa maîtresse tardait à le rejoindre. Nue sous le maillot exhibant sans crainte ses hanches rondes et ses seins menus, elle lui faisait de loin de petits signaux avant de plonger en avant et de disparaître sous un remous.

Quelquefois un monsieur, la renversant sur le ventre, lui apprenait à nager. Daniel avait alors un serrement de cœur, tandis qu'elle s'abandonnait toute, ramant des mains, poussant des jambes, se risquant si loin que le sauveteur qui veillait à la côte devait les rappeler avec sa trompe.

Il était sombre ces jours-là et prit en horreur ces amusements. Mais une fois, ayant découvert une hutte vide adossée contre les dunes, ils s'y déshabillèrent complètement, et comme il n'y avait pas d'autres promeneurs, ils s'aventurèrent à deux dans les flots. Les vagues le frappaient et il ne frissonnait pas ; une exaltation le soulevait à se sentir libre et nu ; plus rien n'existait en dehors de Rosine et de la mer qui les unissait dans son baiser fluide, et croyant vivre à la naissance du monde, avec des cris et des bonds, il célébra sa joie, devant la grande solitude.

Quand ils sortirent de l'eau, un crépuscule jaune traînait à l'occident ; la mer roulait des flots de topaze. Un instant, sur le sable blond, dans les reflets métalliques du couchant, Rosine s'érigea ruisselante et nue, dorée de lumière.

Daniel se prosterna :

— Tu es ma déesse, murmura-t-il, ma déesse toute en or, toute en or.

Et courbé devant elle, les bras autour de ses genoux, il l'adora comme une idole.

IX

Bientôt Rosine se lassa des promenades dans les dunes. Ils y renoncèrent. Mais l'estacade les attirait avec sa foule cosmopolite, ses pêcheries près du sémaphore et l'animation de son bodéga qui ressemblait à la cabine d'un bateau. Ils humaient, dans des chalumeaux, des mixtures en écoutant les nègres chanter leurs gigues ; les guitares ronflaient, les mandolines précipitaient leurs petites notes grêles ; ou bien, s'accoudant à la balustrade, ils s'imaginaient en plein océan avec la houle des vagues sous leurs pieds, le vol des mouettes au-dessus de leurs têtes.

A la soirée, ils flânaient le long de la digue. C'était l'heure somptueuse des dîners en grande toilette. De la rue, ils apercevaient les salles pleines des restaurants. Sous les fleurs multicolores des abat-jour, les lampes électriques allumaient les cristaux sur les tables ; en châtoiement de gaze ou de soie, les dames avaient les épaules nues et Rosine les enviait ; des perles s'irisaient dans leur coiffure, des brillants à leur cou jetaient des étincelles et l'on voyait leurs doigts piquer précieusement au bout de leurs fourchettes des choses délicates et savoureuses. En face d'elles, souriaient des messieurs dont les gilets, largement échancrés, étalaient les diamants de leurs chemises.

Cependant sur la digue, les bourgeois, ayant tourné leur chaise, contemplaient ces élégances, le dos à la plage où le bel horizon achevait de s'éteindre ; au loin, le feu rouge d'un bateau clignotait doucement comme une étoile ; de vagues lueurs traînaient encore sur la houle puis lentement s'effaçaient ; le ciel devenait tout noir, on n'apercevait plus la

mer, mais sa grande voix chantait toujours. Nettoyée de ses baigneurs, elle semblait à Daniel se recueillir, reprendre possession d'elle-même, respirer, harmonieuse et souveraine, dans la revanche de la nuit.

Puis les amants rentraient dans leur chambre. Sous la lampe, le repas du soir les attendait. L'hôtesse ne variait guère ses menus. Ils devaient se servir eux-mêmes. Rosine bien souvent était maussade, elle repoussait tous les plats, ou bien elle allumait une cigarette et s'étirait sur le lit, en bâillant, sans rien dire. Daniel s'inquiéta. Enfin elle avoua son caprice et qu'elle aurait voulu, comme les autres, ne fût-ce qu'une fois, dîner en grand luxe, au restaurant.

— Nous irons dès demain, promit-il.

Ils choisirent le palace le plus rutilant de la plage. Un bel hindou brun, en satin blanc, un turban rouge autour de la tête, les salua quand ils passèrent, tandis qu'un garçon se précipitait à leur rencontre et les guidait entre les tables, où les dîneurs étaient déjà installés. Rosine avait acheté un corsage de soie verte qui lui découvrait très bas la poitrine et le dos ; à défaut de smoking, Daniel portait une redingote et ces vêtements qui l'avaient enchanté dans leur chambre, lui semblaient à présent médiocres et le gênaient.

Deux places se trouvaient libres près d'une fenêtre d'où l'on dominait la digue. Quand un chasseur eut disposé une banquette pour les pieds de Madame, un autre emporté le chapeau de Monsieur, le majordome, lent et solennel, leur présenta la carte et, le crayon sur un calepin, attendit.

Ainsi qu'elle l'avait vu faire aux jolies dineuses, Rosine retira ses gants posément, se mira dans une glace, rajusta du bout des doigts sa chevelure laborieusement édifiée chez le coiffeur, cependant que Daniel étudiait la liste des mets, intimidé par la présence de l'homme qui restait là debout sans rien dire.

Pour s'en débarrasser, il choisit au hasard un potage.

— Nous avons, fit remarquer l'autre, des huîtres délicieuses, et Daniel en ayant commandé, il ne s'en alla pas encore.

Délicatement, de l'index, il montra la liste des hors-d'œuvre.

— Ah ! oui, les hors-d'œuvre, murmura Rosine.

Elle hésita longtemps et tout à coup se décida pour un « Caviar Samouloff » dont le nom bizarre lui avait plu.

— Ensuite, nous prendrons naturellement un poisson, suggéra l'homme au calepin.

Finalement Daniel choisit une « sole dieppoise ».

— Et après, comme viande ?

L'énumération en était plus longue encore. Ils s'y perdirent.

— Laissez-moi faire, dit le garçon paternel. Je vais vous combiner quelque chose de délicieux, un petit repas léger et substantiel.

— C'est parfait, répondit Daniel avec reconnaissance.

Ces hésitations l'avaient excédé et comme un sommelier arrivait avec une autre carte, pour les vins celle-là, il coupa court : du champagne, en désignant du doigt la marque la plus coûteuse.

Le dîner fut exquis, bien que les œufs du caviar les eussent d'abord écœurés ; du poisson, Rosine apprécia surtout les petites moules qu'elle repêchait dans la sauce ; il y eut encore une langouste qu'on leur montra tout entière avec sa carapace, sur un grand plat d'argent.

Les serveurs évoluaient sans bruit, sur les tapis épais. Ils présentaient les mets, les découpaient prestement et vous en glissaient les morceaux sur l'assiette, avec mille précautions qui les faisaient paraître plus délicieux.

A la table voisine, une dame paradait entre deux messieurs. Rosine s'efforçait d'imiter ses attitudes, levait le petit doigt en buvant, disait « mon cher » à Daniel et poussait des petits gloussements lorsque l'autre riait.

Cependant quand on leur servit le bol avec sa tranche de citron, elle hésita et n'y risqua les doigts que lorsque Daniel en eut fait le geste.

Elle était toute rose, animée par le fumet des aliments et la griserie du champagne. Autour d'eux, les conversations bourdonnaient dans le bruissement des vaisselles et de l'argenterie : elle s'arrêtait un instant de manger, écoutant ce murmure du luxe, tandis qu'à la digue obscurcie courait le flot envieux des promeneurs où, hier encore, elle passait confondue.

Après le dessert, comme on apportait le filtre et les liqueurs, elle se permit une cigarette. Ils fumaient en silence, se souriant par-dessus la table, satisfaits d'eux-mêmes, contents de la vie qui les enveloppait de ses douceurs.

Du bout des doigts, elle lui envoya des baisers :

— Je t'adore, mon chéri, je t'adore.

La voyant si heureuse, il se reprocha de ne pas lui avoir donné plus tôt ce bonheur. Il se jura de le renouveler.

La salle était presque vide quand ils se décidèrent à partir.

— Eh bien, êtes-vous contents ? demanda le majordome en présentant l'addition.

Daniel n'en regarda que le total. Il tira des billets, ne reprit ni la pièce d'or, ni la monnaie qu'on lui rendait sur un plateau.

Ils utilisèrent les jours suivants à corriger les défauts de leur toilette.

Daniel se commanda un smoking, sa maîtresse des soies pour quatre robes : un bijoutier assortit des joyaux à la nuance de chacune d'elles et quand ils eurent passé encore chez le chausseur, le chapelier, les lingères, les modistes, Rosine décida qu'ils disposaient enfin d'une garde-robe suffisante.

Pour régler tous ses fournisseurs, Daniel fut obligé de liquider quelques nouveaux fonds. Un homme d'affaires l'avait initié au mécanisme de sa fortune. A part un placement sur hypothèque, irréalisable pour le moment et des lots de villes, vendus déjà pour les premiers besoins, elle consistait en une copieuse inscription au Grand Livre de la Dette Publique. Financier fantaisiste, il en avait retiré quelques titres de mille francs. Chacun d'eux ne représentant en somme qu'une rente de trente francs, il ne s'inquiétait guère de ces opérations qui n'ébréchaient que légèrement le revenu, dont le total annuel, suivant le système de son conseiller, devait suffire à ses dépenses.

Mais ces retraits de fonds exigeaient chaque fois des démarches fastidieuses. Il fallait signer des paperasses, quitter pour quelques heures Rosine, se transporter à Termonde chez l'agent du Trésor où l'inscription était faite. Il craignait de comparaître devant ce personnage, à figure austère, qui pourrait à la longue, semblait-il, lui demander compte de la gestion de sa fortune. D'ailleurs, à chacun de ces voyages, il s'attristait en passant non loin de la maison familiale dont on lui avait, un soir, verrouillé la porte.

Donc, résolu de supprimer en une fois ces ennuis, il se rendit chez l'agent et lui demanda le remboursement complet de ses titres ; et croyant voir un blâme sur la face de ce fonctionnaire, il expliqua qu'il réservait à son capital un placement plus fructueux.

Il revint triomphant avec une grosse liasse qu'il déposa dans une malle. L'argent n'avait à ses yeux de valeur que pour autant qu'il n'en disposait pas ; dès lors il ne fit plus de calculs et dépensa plus largement.

Ils retournèrent au palace et finalement y dinèrent chaque jour ; confidentiellement le garçon leur désignait les mets les plus savoureux de la carte et d'autorité, comme boisson, commandait le champagne. Ils louèrent au mois une voiture de remise. Daniel suivait les concerts du Kursaal, Rosine, plus folâtre, préférait l'opérette ou les exercices pimpants des music-halls. Leur silhouette devint légendaire : on la voyait partout, au pesage de l'hippodrome, dans les rocking-chairs des bars, à toutes les réunions mondaines. Comme les élégantes, la jeune femme eut une cabine de luxe, tandis que Daniel, délaissant le feutre mou, ne sortait plus qu'en haut-de-forme qu'il s'enfonçait sur le crâne très en arrière, à la façon des snobs.

Cependant le jeune homme bâillait quelquefois derrière ses gants blancs. Il regrettait ses enthousiasmes au collège, ses rêves à Louvain.

Pas plus que ses études, sa paresse luxueuse ne réalisait les aspirations qui l'inquiétaient depuis l'enfance. Des forces mal définies sourdaient en lui ; il déplorait de les perdre dans le vide. Hurlantes comme des vagues, elles auraient dû se gonfler en son âme et elles y stagnaient pareilles à ces flaques d'eau que la mer en se retirant abandonne sur le sable.

L'amour de Rosine ne l'assouvissait pas davantage. Quand il ouvrait les bras, il ne savait jamais d'avance si elle consentirait à s'y jeter : des jours entiers elle se raidissait, froide et têtue, contre ses baisers : elle était souffrante, se disait lasse. Et même lorsqu'elle s'abandonnait et qu'il la regardait s'alanguir nue sur le lit, il n'éprouvait pas cette allégresse totale que l'échange de soi devrait donner aux amants. En pleine ivresse, il s'oubliait à rêver de membres plus enlaceurs, d'autres chairs plus profondes, d'autres voluptés plus âpres sur des lèvres moins banales.

Au spectacle, de son fauteuil, il convoitait les épaules offertes d'une chanteuse, les doigts intelligents d'une pianiste sur le clavier, les seins bruns des gitanes roulant les hanches dans leurs oripeaux désordonnés. L'une après l'autre, sa luxure empoignait ces femmes, les violait et tout à coup, les délaissant, enviait le musicien dont on applaudissait l'œuvre, l'écrivain glorieux dont la foule murmure le nom.

A la plage, le soir, ses nostalgies brisaient l'horizon limitant sous un cristal immuable le paysage de la mer. Que ne connaissait-il des cieux plus larges, des lames plus hautes, des soleils plus rutilants ! Il imaginait des pays féeriques, avec des fleurs monstrueuses et des parfums qui tuent.

D'autres fois, il souhaitait des plaisirs plus doux, admirait les suaves mélancolies de la campagne, la paix virgilienne d'une chaumière, la surprise d'une voix qui chante dans un jardin, toutes les jouissances qui ne s'achètent pas avec de l'or.

Et ses inquiétudes, s'essaimant partout, ne s'accrochant à rien, laissaient son âme vide comme une ruche sans abeilles.

Au hasard d'un titre, il feuilletait des livres, ses lectures ne l'intéressaient pas ; il s'efforça d'écrire les confidences de ses rêves mais, si vagues, il ne parvenait pas à les fixer dans une formule.

D'ailleurs Rosine était là qui s'étirait avec des yeux d'ennui. N'osant lui avouer sa détresse, il rejetait ses paperasses, oubliait ses velléités et rentrait à son bras dans la vie.

X

Octobre dispersa les baigneurs, les villas barricadèrent leurs fenêtres. Presque tous les jours, un brouillard gris cachait la mer dont les lames battaient plus rudement la digue.

Daniel ne se décidait pas à partir : fatigué de sa chambre, il avait transporté ses bagages dans un hôtel près du Phare. Le propriétaire s'enorgueillissait du titre de baron : gravé sur les couverts, en broderie sur les serviettes, son blason s'étalait jusque sous les sauces au fond de tous les plats. Il offrit aux amants deux vastes pièces avec terrasse d'où l'on apercevait l'estacade, le port et le mouvement des chaloupes que les remorqueurs halaient vers la mer.

— En hiver, mes hôtes font partie de la famille, déclara-t-il, le premier soir, en les conviant à se joindre au groupe élégant des voyageurs qui faisaient le cercle, autour du poêle, en compagnie de sa femme et de ses deux demoiselles.

Avant de s'y risquer, Daniel étudia soigneusement pour lui-même et débrouilla pour Rosine les prescriptions du code mondain.

On s'installait dans des fauteuils d'osier, dans la rotonde de verre, à laquelle des palmiers verdoyants donnaient un aspect confortable de jardin d'hiver ; un piano attendait les amateurs, on valsait quelquefois. Chaque jour, Daniel connaissait des hôtes nouveaux, débarqués d'Angleterre, dont les aventures lui ouvraient sur le monde des perspectives inconnues. Il y avait aussi le clan des habitués, obstinés comme lui à ne pas quitter la mer. Parmi ces derniers, il distingua un groupe de Russes,

dont le plus âgé, un vieillard à favoris blancs, lui rappelait son grand-père. Parlant peu, au milieu de ses amis qui l'entouraient de déférence, il portait sur le visage la fatigue d'une vie agitée. Familier du Tsar, on savait qu'une disgrâce l'exilait de ses immenses propriétés en Russie. Il se nommait le comte Novosiltseff, mais on disait plus familièrement : Amiral. Ses grands airs impressionnaient Daniel.

Aussi fut-il enchanté lorsqu'un soir le comte, saluant Rosine, daigna lui dire :

— Vous portez, Madame, une robe exquise. Permettez que je vous complimente de votre bon goût qu'il m'est doublement agréable de rencontrer chez une femme charmante.

— Oh ! monsieur le comte, minauda Rosine, moins rougissante que son amant, tandis que le jeune homme s'inclinait.

Et l'Amiral ayant présenté ses trois compagnons : le comte Stevens-Steinheil, camérier de S. M. l'Empereur de Russie, qui leur tendit une main chargée de bagues, le colonel Mejinski, dont la nuque légèrement s'inclina, et Vladimir, le secrétaire, qui fit un salut respectueux de subalterne, on rapprocha les fauteuils et l'on causa.

Avec bienveillance, le comte s'informa s'ils étaient mariés depuis longtemps, — Daniel n'osa pas avouer qu'ils ne l'étaient pas du tout — s'ils avaient des enfants, s'ils comptaient séjourner encore longtemps à la mer. Puis, après une légère allusion à ses propres malheurs, il déplora la tristesse de l'automne, la rareté des plaisirs qu'offre en cette saison une ville balnéaire.

— A part l'agréable société que l'on rencontre ici, rectifia-t-il galamment en se tournant vers les dames.

Heureusement les surprises du jeu permettaient d'agrémenter de quelque imprévu cette existence monotone. La roulette, dont le cylindre bouleverse des fortunes, était une machine merveilleuse. A son avis, la découverte en honorait Pascal autant que ses ouvrages.

A ce propos, ces messieurs exprimèrent leur surprise de n'avoir jamais aperçu les amants dans un cercle.

Daniel dut reconnaître en rougissant qu'il ne faisait partie d'aucun club et qu'il ignorait encore les joies de la roulette.

— Elles sont fortes, dit Novosiltseff. Vous qui êtes un peu poète, m'avez-vous dit, vous devriez les connaître, sans parler de la volupté de vaincre le hasard par ses calculs.

Car, ajouta-t-il en se levant, il n'y a que les imbéciles qui perdent.

Sur cette déclaration, l'Amiral fit un signe à son secrétaire qui lui apporta sa pelisse.

Il baisa la main de Rosine avant de s'en aller.

Daniel se félicita de sa rencontre. Avec quelle bienveillance exquise, ce grand seigneur, ayant évolué dans les éblouissements des cours impériales, avait condescendu à s'enquérir de son existence roturière ! Il regrettait le mensonge auquel sa liaison l'avait contraint. En même temps, il compatissait à la douleur de cet homme, si noble, qu'il avait trompé et qui supportait avec une si douce résignation les souffrances de l'exil. Il se jura de devenir son ami.

Puis il se répéta leur conversation sur les chances de la roulette. Bien qu'il se refusât d'y songer, il s'inquiétait quelquefois de la rapidité de ses dépenses. Déjà la deuxième liasse de ses titres se trouvait profondément entamée. Pourquoi ne tenterait-il pas, comme le conseillait l'Amiral, de vaincre le Hasard par la Science et de se créer ainsi des ressources nouvelles ?

Le lendemain, il pria le Russe de le présenter dans un cercle de jeu.

Le comte reprit son air hautain.

— Soit, dit enfin le comte qui avait paru se recueillir. Bien que je vous connaisse à peine, je consens à être votre parrain. Mais, dites-moi, sous quel nom faut-il que je vous inscrive ?

Daniel fut sur le point de confesser que Rosine n'était pas sa femme, mais cet aveu, après un premier mensonge, ternirait la sympathie du gentilhomme et bravement il dicta :

— Monsieur et Madame Daniel Haudoin, de Termonde, en villégiature à Ostende.

— C'est parfait, dit l'Amiral. La direction prendra sur vous les renseignements nécessaires, puis les membres voteront. Le contrôle est très sévère : si votre réputation n'est pas irréprochable — ce que je ne suppose pas — je vous conseille de retirer votre demande pour éviter la honte d'un échec.

Pendant une demi-semaine, cette parole inquiéta Daniel. Il alla plusieurs fois contempler avec Rosine le local du Club. C'était, non loin de la digue, une imposante villa blanche, avec des loggias à ses trois étages, d'hermétiques tentures rouges devant toutes ses fenêtres ; sur le seuil un imposant larbin veillait en mollets de soie blanche ; il ne les voyait pas aujourd'hui, dans quelques jours il les saluerait sans doute. Il savait sa signature affichée au tableau du ballottage, sans doute dans une de ces salles baignées de lumières ; ne cessant de sourire, de hauts personnages gagnaient ou perdaient des fortunes, puis ils se levaient du jeu et déchiffraient d'un monocle ironique les humbles syllabes de son nom.

Régulièrement, aux heures des repas, les quatre Russes venaient lui raconter les visites qu'ils avaient dû faire pour lui gagner des suffrages. Afin de mieux les écouter, Daniel les régalait copieusement à sa table : ils lui expliquaient les mystères du jeu et bientôt il connut la Rouge et la Noire, comprit ce que signifiaient les intermittences, les séries, les martingales, tout le vocabulaire bizarre de la roulette.

Après les cigares, quand ils avaient rejeté leur serviette, ils se levaient en toute hâte pour continuer, disaient-ils, leurs démarches.

Enfin, le quatrième jour, ils arrivèrent triomphants. Le vote avait eu lieu. « Admis ! » cria le comte dès la porte.

— Sans la moindre opposition, précisa Novosiltseff, auquel Daniel voua toute sa reconnaissance pour cette brillante réussite.

Ils voulurent le soir même se rendre à leur club. Le portier les guida vers le bureau du directeur, un Monsieur traînant un peu la jambe droite à cause de la goutte, qui leur souhaita la bienvenue et, moyennant deux louis, leur remit les cartes d'entrée.

Puis ils gravirent l'escalier vers la salle de jeu. Sur le palier, ils s'arrêtèrent un instant, impressionnés par les « Faites vos jeux » du croupier qui s'élevaient derrière la porte.

Installés autour des longues tables ovales, une centaine de joueurs poussaient leurs mises, comptaient leurs jetons, inscrivaient des chiffres sur des cartes. Ce travail les absorbait si fort que pas un ne leva la tête quand les deux nouveaux membres entrèrent. Daniel s'étonna de l'allure médiocre de ces hommes dont il avait tant redouté l'enquête ; aucun d'eux ne portait l'habit, certaines manches luisaient au coude et une même anxiété crispait leur front tandis que la bille roulait dans le cylindre de la roulette. Quelques dames cependant étalaient des robes scintillantes et des bijoux massifs : elle parurent contrariées en apercevant Rosine.

Le comte vint à eux et leur montra la caisse où ils monnayeraient leurs billets, puis les mena vers deux chaises qu'il avait réservées pour eux.

Le carré de la Rouge se trouvait devant Daniel : il y risqua un louis qui fut presqu'aussitôt ratissé. Il doubla son enjeu : la Noire sortit encore.

— C'est une série, lui conseilla l'Amiral, suivez la chance.

Il suivit la chance, glissa quatre-vingts francs sur la Noire. C'était sérieux.

La bille roula, ralentit, se fixa dans une case du cylindre qui continuait à tourner.

— 27. Rouge. Impair. Passe, annonça le croupier en attirant à lui tous les jetons qui ne gagnaient pas.

— Cela ne m'amuse pas, avoua Daniel.

Plus heureuse, Rosine souriait. Ignorant le mécanisme, elle éparpillait ses mises capricieusement, au hasard du jeu ou bien chargeait les numéros qui représentaient son âge, celui de son amant... Chaque tour lui rapportait quelque chose. Toute rose, elle s'était levée pour mieux placer ses jetons et elle s'enfiévrait à voir les pièces que l'employé lui glissait par piles du bout de son râteau ou lançait en grêle sonore de l'autre bout de la table. Quelques joueurs l'entouraient, tâchant de partager sa veine.

Daniel, qui n'avait pas quitté sa place, regardait de loin en conversant avec le comte. Celui-ci, à chaque coup, haussait les épaules :

— La roulette n'est pas faite pour les dames, déclara-t-il. Vous-même, jeune homme, vous avez bien fait de ne pas continuer, votre jeu manquait d'expérience. On peut vaincre le Hasard, certes, mais il faut de la Science. Tenez, moi...

Il tira d'un portefeuille des cartons crayonnés de chiffres :

— Ce sont des numéros pris durant de nombreuses séances à Monte-Carlo. Je vous le dis en confidence : j'ai étudié un système prévoyant tous les caprices du hasard. Grâce à lui et avec un léger capital de dix mille francs, j'ai la certitude de faire chaque jour des bénéfices énormes. N'est-il pas vrai, Messieurs ?

Ses trois amis s'étaient rapprochés. Ils acquiescèrent. Eux-mêmes allaient dans quelques jours entamer le système. Mais leur argent tardait à venir, les banques russes étaient si lentes ! En attendant, ils s'offrirent à faire fructifier, sans le moindre profit pour eux, les fonds que Daniel voudrait mettre à leur disposition.

Bien que ses malheureuses tentatives eussent quelque peu ébranlé sa confiance dans la roulette, le jeune homme n'osa pas se dérober à des avances faites généreusement par des amis si obligeants depuis plusieurs jours. Il promit pour le lendemain les fonds nécessaires.

A la fin de la séance, Rosine avait gagné deux cents francs. Rayonnante, en sortant du cercle, elle se pendit au bras de son amant.

— Je vais devenir riche, maintenant, gazouilla-t-elle, aussi riche que toi. Et même si tu devenais pauvre, mon chéri, cela n'aurait plus d'importance : c'est moi, à mon tour, qui te nourrirais.

Il ne répondit pas, une petite angoisse venait de lui serrer le cœur.

Elle voulut encore, en passant devant la vitrine d'un bijoutier, s'offrir une bague qu'elle convoitait depuis longtemps. Mais le contenu de sa bourse ne suffisant pas, Daniel dut ouvrir la sienne pour suppléer quelques louis.

Elle l'embrassa dans la boutique même.

— Avec ce que je gagnerai demain, assura-t-elle, j'achèterai un beau cadeau pour toi. Tiens cette montre... et du doigt elle désigna le bijou. Taillé à facettes comme un cristal, c'était, en effet, au milieu de l'étalage, un superbe chronomètre.

XI

Le lendemain Daniel prépara les dix mille francs qu'il avait promis, opération qui épuisa la deuxième liasse de ses titres. Avant d'entamer son système, Novosiltseff en fit une dernière démonstration. Le jeu, assez compliqué, exigeant trois partenaires, il fut convenu que son inventeur et le colonel Mejinski seconderaient le jeune homme et le soir même, entouré de ses deux aides, ayant devant lui son capital monnayé en jetons, il ouvrit l'attaque.

A tour de rôle, méthodiquement, ils avançaient leurs mises, opposant — comme l'avaient dit ses initiateurs — l'impassibilité de la Science à l'automatisme aveugle de la Roulette. Leur tactique intriguait les autres joueurs, et comme ils gagnaient, on faisait cercle derrière eux. Dès les premiers essais, la combinaison donna des résultats imprévus. Chaque tour amenait des bénéfices considérables, et Daniel émerveillé fit si bien que, malgré leur répugnance, ses deux amis consentirent à en prélever leur part.

Mais bientôt il se fatigua de ces séances régulières, qui, l'astreignant, matin et soir, pendant des heures, devant la même table, pour répéter les mêmes gestes, réglementaient par trop sa vie. A présent qu'il devait les restreindre, il regrettait ses rêveries au bord de la mer, ses paresses dans sa chambre tiède et il inventait mille futilités dont la réalisation lui paraissait d'autant plus urgente que cette contrainte la retardait.

Il eut ainsi plusieurs distractions qui faillirent compromettre le succès du système, tant qu'un soir il osa franchement avouer ses ennuis à

Novosiltseff.

— Que ne le disiez-vous ! lui répondit l'autre obligeamment. A présent que vous connaissez la valeur de ma combinaison, rien n'empêche que vous vous fassiez suppléer ici par l'un de nous.

Et comme le comte Stevens s'approchait, ils eurent entre eux une longue conversation, dans leur langue, d'où il résulta que le gentilhomme acceptait de tenir la partie de Daniel.

Jamais celui-ci ne savoura d'une âme aussi joyeuse sa liberté reconquise. Il lui fallait cependant le soir écouter ses partenaires lui rendre compte de leurs opérations. Elles ne furent bientôt plus si heureuses. Durant quelques jours, après des successions de numéros dont l'Amiral fit suivre à Daniel du bout des doigts le caprice sur ses cartons, les gains ne compensèrent plus les pertes. Celles-ci augmentèrent même aux séances suivantes : les Russes désolés n'y comprenaient plus rien.

— Peut-être faudrait-il renforcer la somme, insinua l'un d'eux.

— Bah ! nous nous rattraperons demain, répondait Daniel.

Mais les coups néfastes se répétaient, les dix mille francs se fondaient et un soir une série fantastique de « Rouges », telle qu'on n'en avait jamais vu dans l'histoire de la roulette, en absorba ce qui restait.

Le comte en annonçant la nouvelle bégayait de stupeur, et n'eût été l'honorabilité du cercle dont lui-même s'était porté garant, il eût suspecté le directeur et ses croupiers d'avoir combiné leur ruine. Il en était si triste que Daniel, intérieurement réjoui de cette perte qui le soulageait en une fois d'un tracas journalier, fut forcé de le consoler.

Dès lors, n'y étant plus contraint, il retourna plus volontiers au cercle. Pendant que Rosine, avec des chances inégales, tentait le jeu, il rejoignait Novosiltseff dans la salle de lecture.

Depuis l'écroulement de son système, le comte était devenu plus morose et restait affalé sur un divan, le dos courbé, avec ses favoris blancs brouillés sur sa poitrine. Une sympathie ardente se développait entre les deux hommes. Daniel s'asseyait à ses côtés, heureux de converser avec ce vieillard aux allures si nobles qui, dans le chagrin, lui rappelait davantage son grand-père. Les deux images se superposaient et en voyant la première voûtée dans sa tristesse, il songeait à l'autre, pleurant peut-être à cause de lui dans la maison paisible de Termonde. Cette confusion augmentait son amitié, il eût voulu en même temps soulager ces deux peines. Et lorsque, pour la première fois, Novosiltseff l'appela « Mon jeune ami » de la même intonation dont l'aïeul lui disait « Bonjour l'ami », il en fut ému comme si le grand-père lui eût pardonné.

En plusieurs fois l'Amiral lui raconta les épisodes de sa vie : la colère

du Tzar lorsque le gentilhomme, se dressant devant lui, avait refusé d'exécuter un ordre inique ; la fuite éplorée de la comtesse, sa femme, pour l'Amérique, où elle l'attendait, les misères de l'exil, la vie recluse de ses deux enfants en pension dans un village des Ardennes. Il montrait leur photographie, groupant deux longues demoiselles, en robes claires, les mains unies, les yeux lointains.

A ces récits, Daniel sentait sourdre en lui des fontaines de bonté. Il eût voulu de toutes les ressources de sa jeunesse et de sa fortune rallier cette famille que le malheur avait dispersée. Il s'imaginait le héros obscur et dévoué d'un long déroulement d'aventures : au péril de sa vie, il traversait des mers, à coups d'or, dans des palais, il déjouait des complots, démasquait des coupables ; tous les fils d'une intrigue gigantesque se rejoignaient dans sa main, jusqu'à l'aboutissement radieux où, se révélant le justicier de ces drames, il dirait :

— Comte, voici votre femme. — Madame, embrassez vos enfants et votre époux.

Cette idée l'exaltait. Quel noble but il pourrait donner à son existence, quelle mission idéale à sa force qu'il rougissait quelquefois de gaspiller en plaisirs vides ! Ainsi peut-être parviendrait-il à satisfaire l'insatiabilité de son âme que ni son existence luxueuse, ni ses rêveries incertaines, ni même les réalités plus précises d'une étreinte de Rosine ne pouvaient assouvir.

En attendant, comme il n'osait offrir une aide plus efficace, il s'évertuait par ses paroles, par mille prévenances discrètes, à ouater d'un peu de douceur les blessures de l'exilé.

Souvent celui-ci, sortant de sa tristesse, racontait ses espoirs. Des princes, de grands seigneurs s'entremettaient pour lui à la Cour de Russie. Levant un à un ses doigts tremblants, il énumérait ses forêts, ses mines et faisait sonner le nom de ses terres comme des sacs remplis d'or.

— Quand tous mes biens seront revenus, disait-il, je saurai reconnaître mes amis, ceux qui ne m'auront pas délaissé dans le malheur.

Cette promesse rassurait Daniel sur son propre avenir, mais il se reprochait bien vite cette pensée égoïste comme une faute contre l'amitié.

La séance de jeu terminée, Rosine venait les rejoindre tout animée par sa chance et riante dans sa jeunesse. Le comte, déposant alors sa gravité, condescendait un instant à respirer le parfum de sa joie. Il s'enquérait de ses bénéfices et sachant qu'elle les destinait à l'achat d'un chronomètre pour Daniel, il s'informait de sa cagnotte. Tantôt elle avait perdu, tantôt ses gains avaient payé un caprice plus urgent :

— Petite prometteuse, grondait Novosiltseff en la menaçant d'un doigt

indulgent et le brave homme se faisait un jeu, à la sortie du cercle, d'aller voir avec eux si le chronomètre était toujours là.

Un soir, ils ne trouvèrent pas le comte au cercle.

— Il est malade chez lui ; allez le voir, lui dit le colonel Mejinski.

Par délicatesse Daniel n'amena pas Rosine. Pâle, les traits tirés, le vieillard dormait dans une couchette de fer. Il ouvrit à peine les yeux, mais dès qu'il reconnut le jeune homme, il se redressa sur les coudes et lui tendit une main qui tremblait.

— Excusez-moi d'être venu, murmura Daniel, intimidé par la détresse auguste de la chambre.

Quelques livres mêlés à des cartons de jeu, traînaient sur une chaise ; contre le mur la pelisse du comte pendait à un clou ; sur une table, près d'une tasse vide, un télégramme était ouvert.

— Vous pouvez le lire, dit l'Amiral ; vous saurez alors ce qui me fait souffrir.

Daté de New-York, le papier annonçait : « Femme mourante, arrivez. »

— Mais, dit Daniel, il faut rejoindre votre femme, il faut partir, partir tout de suite.

— Hélas ! répliqua le malade. Je devrais rechercher mes deux filles, les amener avec moi. Et, ajouta-t-il presque honteusement, je puis bien l'avouer à un ami comme vous, je suis en ce moment sans ressources.

Des deux mains, il se couvrit le visage en sanglotant.

Jusqu'à ce jour, Daniel avait craint de froisser la délicatesse du comte en lui offrant une aide pécuniaire, mais devant cette détresse qui pleurait, il eut de l'audace.

— Voyons, dit-il, si vous le voulez, je puis vous être de quelque secours. Disposez de moi ; tout ce que je possède est à vous. Demain, ce soir même, vous pourrez partir.

Et l'Amiral ne se fâcha pas. Levant les bras, puis joignant les mains :

— Soyez béni, ainsi que Dieu qui vous a mis sur mon chemin. Grâce à vous, avant de mourir, une femme reverra peut-être ses deux enfants et son époux. J'accepte, mon ami. Si j'en ai la force, je partirai dès demain.

Quand il fut seul, Daniel supputa ce qu'il faudrait pour défrayer une traversée de l'Atlantique.

Vaguement le comte lui avait parlé de cinq mille francs, mais pouvait-il laisser partir avec une somme aussi minime un vieillard malade et ses deux filles ? Et il décida de la doubler.

Lorsqu'il revint le lendemain, Novosiltseff était debout en costume de voyage ; dans un coin s'entassaient ses malles prêtes, marquées d'une couronne.

En lui glissant l'argent :

— J'ai pour votre facilité, avertit Daniel, fait changer la somme en banknotes américaines.

Cette précaution parut contrarier le comte.

— Et surtout ne parlez de ceci à personne, lui recommanda le voyageur comme le train se mettait déjà en marche.

Daniel le jura et il resta muet devant tout le monde, même devant Rosine.

Une semaine plus tard, au cercle, il entendit ce bout de conversation :

— Et le comte Novosiltseff ?

— L'Amiral ? On vient de m'envoyer de ses nouvelles. Il est à Monte-Carlo et a failli faire sauter la banque.

Daniel voulut douter encore, mais le nom du comte, répété plusieurs fois avec des détails précis, acheva de le convaincre. Il crut qu'il allait tomber. D'un signe de la tête, il appela Rosine qui, le voyant livide, prit une voiture pour le ramener à l'hôtel. Il se laissa coucher au lit et pendant trois jours s'y obstina, ne voulant rien voir, rien entendre, la face tournée vers la muraille, dans un immense dégoût.

Il se sentait triste à la fois comme de la mort d'un rêve et de la perte d'un ami : c'était une douleur inéprouvée, d'une lourdeur d'angoisse et plus brûlante qu'une blessure. D'un seul jet, ainsi qu'une lumière tombant dans un abîme, les phrases des joueurs avaient éclairé la profondeur de la méchanceté humaine. Il s'obstinait à en interroger le gouffre, découvrant à chaque regard une laideur nouvelle. Il comprenait maintenant les réticences de ses maîtres et les imprécations de sa tante contre le monde. Le monde, c'était ça : des menteurs, des voleurs à l'affût d'une illusion pour l'étrangler et s'en repaître.

Jusqu'à présent son ironie s'était amusée des grimaces humaines : il en avait ri ; il les craindrait désormais. Sous quel visage reconnaître le mal, puisqu'il était venu sous le masque de la souffrance avec des yeux qui pleurent et des mains qui supplient ?

Lui, le gentilhomme, le proscrit qu'il avait admiré à l'égal d'un martyr, n'était — il avait entendu le mot — qu'une canaille. Et cette insulte qui l'épouvantait, il la mâchait comme un crachat, pour la lancer sur le souvenir de ce que le comte avait été pour lui. Il se l'imaginait dans les attitudes où il l'avait le plus vénéré, et il répétait : C'est une canaille ! une canaille !, tant que, sa douleur explosant avec son dégoût, il fondît en larmes.

Se penchant sur lui, Rosine venait l'interroger. Sans répondre, il se tournait vers elle et, la fixant longuement, tâchait de pénétrer le mystère

de ses yeux. Elle au moins ne le trompait pas, mais aussitôt il se rappelait les visites de Théodore dans sa mansarde, les reproches de sa tante, les insinuations de ses amis et il se sentait rouler dans une telle détresse que, pour ne pas en toucher le fond, il se raccrochait à ses propres espérances :

— Oh ! non, pas cela, c'est impossible, ce serait trop laid.

D'ailleurs n'était-elle pas toujours auprès de lui, l'entourant de la caresse de sa voix et de ses soins, accommodant sa jeunesse à l'austérité de son rôle d'infirmière ?

Et le troisième matin, comme elle glissait précautionneuse, sur la pointe des pieds, il eut un élan, ouvrit les deux bras et longuement l'étreignit sur sa poitrine comme pour l'absorber toute.

Ce fut ainsi que, grâce à sa maîtresse, il surmonta cette crise. Il en sortit un peu plus pâle, les yeux durcis, avec des réponses plus sèches quand les hommes lui parlaient.

Vers cette époque, Rosine sentit subitement renaître en elle une grande tendresse pour sa mère. Elle ne l'avait plus vue depuis sa fuite avec Théodore. Elle en concevait des remords ; la pauvre femme vivotait seule d'un petit commerce à Liège, elle devait être bien caduque à présent et sa fille ne voulait plus se dérober davantage à son devoir de se réconcilier avec elle.

— Si nous allions ensemble, proposa Daniel.

— Oh ! non, ce n'est pas possible.

Il fallait au moins préparer la brave femme à cette nouvelle liaison et c'eût été dangereux de se montrer ensemble dans une ville où, dès les premiers pas, ils rencontreraient des connaissances que Rosine y avait nombreuses. D'ailleurs elle ne resterait pas longtemps là-bàs, une semaine au plus et chaque jour lui enverrait une longue lettre.

En sorte qu'un matin, elle s'installa dans l'omnibus de l'hôtel, après que le portier eut hissé sur l'impériale une valise, trois malles et deux cartons qu'elle avait bourrés pour le voyage. C'était beaucoup de colis pour une courte absence. Cependant Daniel n'en dit rien ne voulant pas, par une remarque, troubler les effusions des adieux.

A la gare, lui voyant les yeux humides, elle jura qu'elle penserait à lui tout le temps, puis absente déjà, s'occupa fiévreusement de ses bagages. Il était tombé de la neige pendant la nuit, une neige épaisse qui blanchissait la voie, couvrait les wagons, accrochait de lourds glaçons à leurs toitures. Soigneusement, pour qu'elle n'eût pas froid, il choisit pour sa maîtresse un coupé de première classe, vérifia le chauffage, mit une couverture autour de ses jambes, un paquet de journaux sur ses genoux. Il l'embras-

sait encore, lorsque la locomotive siffla. Il n'eut que le temps de sauter sur le quai et il frissonna en regardant fuir l'express qui, pendant trois heures, allait emporter sa maîtresse à travers tout ce blanc, dans tout ce froid.

Quand il se trouva seul dans sa chambre, il mit une rose dans un cristal et la posa dévotieusement devant un portrait de Rosine. Depuis leur arrivée à Ostende, c'était leur première séparation un peu longue. Et à l'isolement qui l'accablait, à l'ennui qui l'engourdissait dans une vague tristesse, il comprenait mieux combien Rosine était nécessaire à sa vie. Il touchait avec attendrissement ses robes, humait les parfums qu'elle y avait laissés. La neige s'était remise à tomber. Le front à sa fenêtre, il restait des heures à contempler le tourbillonnement des flocons se posant sur la plage jusqu'à la mer dont l'écume se confondait avec leur blancheur. Le soir, il se refusait à rejoindre le cercle des voyageurs, ne voulant pas se distraire alors que Rosine était peut-être dans la peine. Le lit sans elle lui semblait bien froid et il grelottait, les yeux ouverts, s'imaginant son retour au foyer, la surprise de sa mère, ses réprimandes sans doute qui s'apaisaient bientôt sous les gentillesses de sa fille.

Ses lettres ne le renseignaient guère, moins longues qu'elle ne l'avait promis, plus courtes qu'il ne l'eût souhaité. Quand il avait déchiffré son griffonnage un peu laborieux jusqu'à la signature « Ta petite femme pour la vie », elle ne lui avait rien dit sinon qu'elle l'aimait et ne l'oubliait pas.

Enfin un petit mot annonça l'heure de son retour et aussitôt il sentit renaître son courage.

Ce jour-là, quand il eut rafraîchi la fleur devant le portrait, commandé pour le soir un dîner qu'ils savoureraient à deux dans leur chambre, il eut le courage de sortir et même, voulant offrir un cadeau à Rosine, il se rendit chez leur bijoutier, près du Cercle.

En examinant l'étalage, il constata que *son* chronomètre n'y était plus.

L'homme sortit quelques joyaux ; de nombreuses visites des amants l'avaient rendu familier et tout en faisant scintiller le brillant d'une bague :

— Ceci, dit-il, avec un sourire, récompenserait magnifiquement votre dame de la surprise qu'elle vous a faite il y a quelques jours.

— La surprise ? interrogea Daniel.

— Mais oui, le beau chronomètre en or qu'elle a acheté chez moi pour vous l'offrir, il y a une huitaine...

Daniel sortit. Quelque chose venait de se déchirer dans sa poitrine. Ce chronomètre, elle l'avait acheté, emporté à Liège pour le donner, pas à sa mère certes, mais à un amant, à Théodore sans doute, qui l'attendait là-bas.

C'était fini. Plus rien n'existait plus. Rosine aussi le dupait, sa Rosine, sa belle Rosine, qu'un soir, dans les cantiques de la mer, il avait aimée toute en or. Comme les autres ! Elle était comme les autres, comme les escrocs russes, comme les joueurs dont les mains avides le dégoûtaient, comme les larbins qui escomptaient son obole, comme leur patron au sourire faux, comme les putains sur les trottoirs : elle aussi avait piétiné son rêve, elle en avait ri, elle s'en était gorgée.

Il traversa des rues, se trouva devant son hôtel. Rêvait-il, vivait-il encore ? Il ne répondit pas à la servilité du salut du concierge plié devant lui, monta dans sa chambre, s'enferma. La rose épanouie devant le portrait de Rosine, d'un geste brusque, il l'arracha, l'étrangla entre ses doigts. Il décrocha une robe jaune qu'il aimait parce qu'elle lui rappelait la déesse qu'il avait adorée dans les sables et la portant devant lui par les épaules, comme un cadavre, l'enfonça dans les flammes, où il la regarda se tordre comme si c'eût été le corps de Rosine.

Tout à coup il songea qu'elle allait venir, qu'il ne voulait pas la chercher, qu'il ne voulait pas la voir et souhaitant qu'une catastrophe l'eût tuée en route, il se jeta tout habillé sur son lit.

Il y eut un bruit dans le couloir, il entendit sa voix qui s'inquiétait :

— Mon mari n'est pas malade ?

Puis des pas dans la chambre. Il se ramassa comme pour bondir et il guettait ces pas qui la rapprochaient de sa couche, et se dressant tout à coup, les mains haineuses, au-dessus d'elle :

— Vous !

Et ses yeux fous la fixèrent. Alors seulement il l'aperçut. Elle avait son sourire d'enfant qui peu à peu s'affaissait dans une grimace de terreur ; son corps tremblait, et toute pâle, et frêle dans sa robe, elle levait vers lui ses grands yeux étonnés. Et Daniel comprenant qu'il les aimait encore, se couvrit le visage et s'affala sur les fragiles épaules, en sanglotant éperdument.

XII

Mais l'étreinte dénouée, son attendrissement se dissipa. Il ne lui en resta que la honte d'avoir été faible, la conviction qu'il s'était dupé dans son rêve, et cette évidence implacable, comme les théorèmes qu'il étudiait jadis : Rosine pareille aux autres et se vendant.

Il l'excusait en songeant à sa propre laideur ; avec ses cheveux roux, son corps malingre, sa face tourmentée, il n'était pas de ceux que l'on aime sans salaire. L'or, l'or seul, tant dédaigné, et dont il devinait à présent la puissance, avait attiré sa maîtresse ; mais qu'il lui avouât sa ruine, que simplement il déçut un de ses caprices, et comme un fer que ne retient plus l'aimant, elle se détacherait de lui.

Cette idée l'affolait et comprenant que sans la lumière, même mensongère de ses yeux, la vie lui serait une intolérable nuit, il s'effrayait sans oser les restreindre, des dépenses qui rognaient sa fortune et rapprochaient d'heure en heure la rupture.

Comme il s'était enthousiasmé dans son amour, Daniel s'exalta dans sa désillusion. Car, si Rosine était perfide, il ne doutait pas que le monde entier ne fût mauvais. Son aventure avec le comte l'avait d'ailleurs édifié et n'ayant plus foi en sa maîtresse, il ne croyait plus en personne. Autour de lui, il voyait ramper les abjections, les vices, les crimes, toute la horde des prostitutions. Lesquelles ? Il n'eût pas su les définir. Au-dessus, dans les régions éthérées, planait l'Idéal intangible. Il niait l'amour, tout en s'étonnant d'aimer encore. Il avait, disait-il, trop vu, tout vu de l'existence. Il se l'imaginait un triste acheminement vers la mort, entre des ronces qui vous arrachent à chaque pas des lambeaux de chair et d'illusion : c'était

aussi une lutte où succombaient d'abord tous les sentiments généreux d'abnégation et de bonté. Ces victimes seules, il fallait les plaindre ; quant aux autres, il voulait s'enclore dans un jaloux égoïsme, le cœur fermé au monde, et ne chercher qu'en lui-même le bonheur.

Ces pensées, il les croyait originales parce qu'il les découvrait dans la nouveauté de sa souffrance. Il voulait les écrire, et chaque soir, tandis que Rosine jouait au cercle, il en formulait les confidences dans un cahier dont la couverture annonçait : *Invocations et Blasphèmes.*

Les premières s'envolaient vers un Beau lointain, inaccessible, dont il n'avait d'ailleurs qu'une intuition vague, tandis que les secondes, pêle-mêle, confondaient en un seul anathème l'homme et la femme, la vierge et la prostituée, les joies, les tristesses, tout ce que sa sensibilité exaspérée appelait les ténébreuses réalités de la Vie.

Au milieu de cette inspiration, un jour, il lut les *Fleurs du Mal* de Baudelaire. Ce qui le frappa d'abord, ce fut le spleen désenchanté du poète : un homme avait souffert comme lui, il le vénéra comme un ami. Puis il s'hallucina au défilé de ses vers escortant le noir corbillard de ses illusions mortes, et, négligeant les poèmes où il avait chanté l'amour de Rosine, il composa une série de *Sonnets Macabres,* sous l'épigraphe.

« Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts. »

Comme il se vengeait dans ses strophes de la femme traîtresse ; avec quelle haine il en disséquait l'âcre et puante charogne ; comme il en agitait les squelettes, comme il faisait rire les dents de leur crâne dans la nuit des ossuaires !

Et lentement, au-dessus de ces charniers, se dégageait une ombre, vague d'abord et transparente comme un rêve, puis précise et palpable, au visage serein comme un clair de lune sur la montagne : elle était la fiancée blanche et liliale, celle qui sèche les pleurs, berce les souffrances ; c'était la Mort, non plus la Destructrice traînant son cortège d'effroi et de pourriture, mais la Mort libératrice, jeune, souriante, le front nimbé d'espérance et dont l'étreinte ne s'ouvrait plus quand elle avait refermé les bras.

Il l'invoquait dans ses vers, l'appelait dans ses détresses ; et peu à peu, se suggérant qu'elle seule était la consolation, il décida d'aller vers elle. Il se fixa même une date, le début du printemps, où, sa fortune étant épuisée et l'abandon de Rosine inévitable, il se jetterait par le suicide dans ce dernier refuge.

Cette idée le rasséréna.

Ce fut l'époque des plus belles fêtes et des plus brillants bijoux. Les amis pullulèrent comme des crabes autour des restes de sa fortune : dédaigneux, Daniel laissait leurs pinces lui arracher un morceau de son

luxe ; il les regardait se gaver, disputer la place aux autres qui venaient. Il secourut ainsi des veuves qui n'avaient jamais eu de maris, des orphelins qui devaient encore venir au monde.

Rosine cependant avait quelque peine à reconnaître son amant. Ses baisers capricieux l'inquiétaient : il ne lui parlait presque plus. C'est qu'il savait combien ses confidences eussent été inutiles et même dangereuses. Tantôt il s'oubliait dans ses caresses avec des larmes et des voluptés éperdues, et d'autres fois, la guettant avec des yeux farouches, il rêvait de l'étrangler, tant il la haïssait.

La jeune femme multipliait ses voyages : elle ne s'en expliquait plus, il n'avait pas un mot pour la retenir.

Il profitait de ces absences pour courir les bars où l'aguichait la danse des jolies courtisanes aux joues fardées. Une vie gracieuse et facile papillonnait autour de lui sous le miroitement des glaces, dans la fumée légère des tabacs. Il s'amusait à suivre le pas mignard des valseuses glissant sur le tapis ou le balancement voluptueux d'une hanche sous la soie. Le voyant riche, elles lui chipaient la cigarette de la bouche, en aspiraient quelques bouffées, ou bien s'abandonnant à demi sur sa table d'un mouvement souple qui dessinait la sveltesse de leurs jambes, venaient un instant choquer leur coupe contre la sienne. Il choisissait la plus douce et ce lui était alors une sombre joie de la ramener à son hôtel, de répondre d'un clin d'œil au sourire complice du portier, de la vautrer dans sa couche, à la place même de Rosine. Bientôt, s'enhardissant, il voulut connaître celles dont le rire pervers, les lèvres teintes ou les yeux cernés promettaient de plus vicieuses complaisances. Mais sa curiosité assouvie, il s'écartait avec dégoût de cette chair qui n'était pas la chair de Rosine.

Sa maîtresse lui paraissait alors la plus haute, la plus belle. Il avait, à son retour, des adorations et des remords ; il s'abattait à ses genoux jusqu'à ce que, l'idée de l'autre surgissant, il retombât dans sa détresse.

Il se promenait souvent seul dans la campagne. Le printemps arrivait. Une joie renouvelée chantait sous le ciel vaporeux ; l'air était plus tiède ; des haleines de vie montaient de la terre remuée. Sachant qu'il mourrait bientôt, il se refusait de contempler cette résurrection ; il dédaignait les bourgeons qu'il ne verrait plus éclore, les semailles dont il ne connaîtrait pas les moissons, toutes les promesses en fleurs qui n'étaient plus pour lui.

Il gravissait les dunes. Une mer de soie verte, à peine onduleuse, chatoyait jusqu'à l'horizon. Elle semblait l'appeler ; elle avait des câlineries d'amoureuse et ses petites vagues se succédaient sur la plage comme des lèvres multipliant leurs baisers. D'autres fois, plus houleuse, elle

semblait plus passionnée. Des bras de femmes se tordaient sous sa transparence, des chevelures flottaient dans son écume et des attirances venaient de cet espace murmurant, de cette eau infinie où il ferait bon se perdre tout entier pour ne plus souffrir et ne plus penser.

Un matin, en vérifiant ses titres, Daniel constata qu'outre une mince hypothèque difficilement réalisable, il ne lui restait plus que dix mille francs, la limite qu'il s'était fixée :

— Ce sera pour aujourd'hui, songea-t-il,

et d'un geste brusque, pour ne pas y penser davantage, il rabattit le couvercle de sa malle.

A Rosine qui l'attendait pour sortir il proposa une longue promenade dans les dunes.

Le même passeur qui jadis leur faisait traverser le chenal les prit dans sa barque, mais bien qu'il les eût reconnus il les salua sans rien dire en tortillant respectueusement sa casquette.

Ils allaient enlacés, les bras à la taille, comme autrefois. Rien ne semblait changé ; la plage était déserte, toute semée de coquillages qui craquaient sous leurs pas. Encadrant la mer, les dunes séloignaient onduleuses et jaunes sous le ciel où la draperie de gros nuages blancs était suspendue. Avidement Daniel se remplissait les yeux du paysage aimé ; il en percevait les détails jamais observés avec une acuité qui les dessinait dans sa mémoire en contours définitifs.

A ses côtés, Rosine cheminait, joyeuse d'avoir découvert le modèle d'une robe nouvelle et s'appuyant au bras de son amant, elle en commentait les futures splendeurs.

Il l'écoutait à peine. Il pensait à l'autre Rosine habillée de son rêve, drapée dans son amour, si différente de celle dont la vanité l'énervait. La même pourtant.

Un instant, comme ils arrivaient à l'endroit où par un soir magnifique, nus et libres, ils s'étaient baignés dans la lumière, il fut sur le point d'avouer sa détresse, de lui crier que pour elle, à cause d'elle, il allait mourir.

Il s'arrêta brusquement, mit les bras sur ses épaules et l'attirant contre lui, lèvres à lèvres :

— C'est ici, Rosine, ici dans ce décor dont la beauté nous survivra, ici que je t'ai aimée le plus.

— Ici ?

Elle regarda le sable étalé sous ses pieds, interrogea les dunes derrière elle, puis la mer au loin.

— Ici ? Tiens, je ne m'en souviens plus.

Il n'insista pas, mais lorsqu'elle se retourna vers lui un peu inquiète quand même de ses paroles, elle le vit qui s'éloignait, le dos secoué comme s'il pleurait.

Au repas du soir, il voulut se griser ; ils burent deux bouteilles de champagne, demandèrent des liqueurs, si bien que Rosine excitée par le vin désira monter directement dans leur chambre. Il affecta de ne pas la regarder, tandis qu'elle se déshabillait. Lorsqu'elle fut au lit :

— Tiens, tu ne te couches pas ?

— Non, si tu veux, je vais écrire. Ne m'attends pas. Repose-toi bien.

Il vacillait un peu. Il la baisa longuement sur le front.

Depuis plusieurs jours, il avait médité les termes de l'adieu qu'il laisserait à son amie. Cet adieu, il le voulait amer et sarcastique, montrant à Rosine la compagne qu'elle aurait dû être, la goule qu'elle avait été, vengeant son rêve meurtri, dévoilant un à un les mensonges auxquels d'ailleurs il n'avait jamais cru. Mais quand il fut devant sa table, qu'il entendit le souffle confiant de la jeune femme, ses mots s'adoucirent en même temps qu'il s'attendrissait sur Elle, qui dormait tout près de lui, qui demain ne le verrait plus et dont il ne voulait pas augmenter d'un remords le chagrin de l'avoir perdu. Et l'adieu sévère qu'il avait préparé se transforma en un cantique d'amour, très doux, sans une plainte. Lui seul était coupable d'imprévoyance ; il avouait ses gaspillages et que, ne voulant pas affronter la misère, il préférait mourir. « Le peu d'argent qui me reste, je te le donne, afin que tu penses quelquefois à moi et que tu sois heureuse. »

Silencieusement, sur la pointe des pieds, il voulut la contempler une dernière fois. Elle reposait la bouche offerte, comme pour un sourire ou un baiser ; le drap découvrait un sein qui respirait paisiblement. Il l'effleura des lèvres. Il promena les mains sur sa face, le long de ses joues, dans sa chevelure, sur son front, dans le creux de ses yeux, la moulant de ses doigts, longuement, comme s'il eût voulu emporter dans les paumes la forme aimée de son visage. Comme elle soupirait, il s'arrêta. Et alors ce fut tout. Il n'eut plus un regard pour sa chambre. Puis il ferma les yeux pour ne plus rien voir et chercha en tâtonnant la porte.

Sur le seuil de l'hôtel, le concierge toucha le bord de sa casquette. Une idée bizarre fit sourire Daniel :

— Toi, mon ami, tu en seras pour tes frais de politesse.

Et il s'avança dans la nuit vers la mer.

Tout de suite, il distingua la balustrade de la digue qu'il fallait enjamber. Il se pencha : contre son attente la marée était basse. Un peu déçu, il

s'accouda une minute. Il avait le temps, après tout. Personne ne le dérangerait ; la promenade était déserte. Un grand apaisement descendait en lui : sa vie, une tâche ennuyeuse, était terminée ; il pourrait se reposer enfin, et il s'y préparait sans hâte, comme un homme qui flâne un peu avant de se mettre au lit.

Il alluma une cigarette, leva son col, car il avait froid. De singuliers souvenirs lui revenaient : il se revit enfant devant la fosse où l'on descendait le cercueil de sa mère, puis dans la chapelle du collège, ensuite adolescent déjà inquiet dans la maison de l'aïeul. L'idée du vieillard l'attrista un instant. Que dirait-il en apprenant ce suicide, mais le...[1]

[1] Ici s'interrompt brusquement le manuscrit revu et mis au point par André Baillon.

En examinant ce qui subsiste des versions antérieures, on se rend compte que la tentative de suicide devait échouer. On sauve le désespéré. Revenu à lui, il a une grande explication avec Rosa — ainsi s'appelait Rosine dans les versions primitives, écrites à la première personne et présentées comme une manière de confession du héros, lequel s'est appelé tour à tour André et Henry Boulant, avant de recevoir ici le nom définitif de Daniel Haudoin :

« J'avouai tout : mes inquiétudes, mes détresses, et qu'elle me quitterait, puisque je n'avais plus d'argent. J'étais à ses genoux, la tête dans son giron. Elle tapotait mes cheveux. Elle dit la seule chose que je n'avais pas prévue :

— Qu'est-ce que cela fait ? Nous travaillerons tous les deux.

Travailler ? »

C'est sans doute ici l'amorce de l'épisode liégeois, qui suit.
(Note de l'Editeur [1945].)

XIII

Un jour, Rosine prit un air grave pour expliquer ses projets. Ils étaient simples. Elle avait à Liège — Daniel ne l'ignorait pas — des connaissances nombreuses qui l'estimaient beaucoup et ne manqueraient pas de la favoriser si elle entreprenait un commerce dans cette ville.

— Mais nous ne sommes pas commerçants, interrompit son amant.

— Je le sais. Mais il existe des commerces faciles qui n'exigent guère d'expérience et où les risques sont légers.

Bref, après de longs ambages et prévenant Daniel que l'idée à première vue le choquerait peut-être, elle exposa son plan : ouvrir un débit de bière.

— Cafetier ! s'exclama-t-il. Jamais. Me vois-tu, moi, après les études que j'ai faites, établi derrière un comptoir, en tablier, verser des chopes à des ivrognes, comme un garçon ?

Elle parut mécontente :

— Préfères-tu le bureau ?

Et comme il courbait la tête sans répondre, elle n'en parla pas davantage. Pendant quelques jours, elle s'enferma dans une bouderie qui tortura Daniel. Puis un matin, s'installant sur ses genoux, lui tapotant les joues :

— Voyons, mon petit Dani, ce commerce t'effraye donc si fort ? Il n'est cependant pas plus vilain qu'un autre. Personne n'en saura rien ; je m'occuperai de tout. Tu ne devras pas te montrer si tu ne le désires pas. Tu auras ta chambre, ta bibliothèque, tes livres... tu pourras écrire.

— Oui, mais toi ? demanda-t-il, un peu radouci par cette promesse.

— Oh ! moi, je consens à tout, pourvu que rien ne nous sépare et que tu sois heureux.

Et comme il hésitait encore :

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, nous aurons une honnête clientèle : des ouvriers, des houillleurs, et ces gens ne sont pas si mauvais. Leur société vaut bien celle des comtes russes.

Ce dernier argument surtout parut le frapper. Et comme il était las, qu'il craignait, s'il s'obstinait, de voir sa maîtresse encore maussade :

— Soit, dit-il enfin, tu feras comme tu voudras.

— A la bonne heure ! Tu le verras, tu ne regretteras pas ta résolution.

Et de fait, en y réfléchissant, comme s'il eût voulu peut-être se justifier vis-à-vis de lui-même, l'idée de Rosine lui parut merveilleuse et de conséquences imprévues. Il l'admira de l'avoir trouvée.

Son dernier argument surtout le hantait. Ces hommes, ses futurs clients, aux mains rudes, aux torses râblés, dépassaient, dans leur laborieuse roture, l'indolence de tous ces seigneurs à noms sonores qu'il avait autrefois admirés. Rosine, qui sortait de cette souche généreuse, détenait dans la simplicité de son âme plus de noblesse que ces gens n'en pouvaient étaler sur leur blason. Le peuple — il l'avait lu quelque part — c'était l'arbre aux ramures puissantes et fécondes où les autres vivaient en parasites prétentieux.

Sur ce tronc, il grefferait ses efforts. Il ne s'avilirait pas en descendant vers ces hommes : la misère l'avait déjà fait leur semblable. Il se souvenait de son enthousiasme social lorsque, étudiant à Louvain, il allait mêler ses rêves aux revendications des prolétaires. L'heure arrivait de les reprendre. A cause d'eux, on l'avait exclu de l'Université et il se glorifiait d'avoir souffert déjà pour la Cause.

Peu à peu, son imagination embellissant ses projets, il en venait à oublier la pompe à bière et le torchon.

Ce n'était plus un vulgaire breuvage qu'il versait pour le peuple, mais le flot somptueux de sa parole. Il trouverait là des cœurs simples qui le comprendraient, dont il se ferait l'apôtre. Il écouterait leurs confidences, il écrirait pour eux !

Dans son exaltation, il poussait Rosine pour qu'elle hâtât leur départ. Déjà, il voyait flamboyer l'enseigne : « A l'Ami du Peuple » en lettres sanglantes, proclamant à la face du monde ses sympathies.

A Liège, dès les premiers jours, ils se mirent à la recherche d'un local convenable. Levés tôt, ils visitaient des établissements, discutaient l'emploi des pièces et déjà Rosine prenait des mesures pour les meubles. Elle s'inquiétait surtout de son comptoir. Daniel lorgnait la pièce dont il ferait sa chambre d'études. Les propriétaires montraient un air aimable en apprenant qu'il s'agissait de leur immeuble, mais leur mine se renfrognait

dès que les jeunes gens confessaient qu'ils n'étaient pas mariés, et les uns brusquement, les autres en phrases onctueuses, ils coupaient l'entretien.

Les amants recommençaient avec moins de courage le lendemain. Ils battirent ainsi presque toutes les rues de la ville.

Enfin, près de la Meuse, aux abords d'un marché, ils trouvèrent une maison, trop vaste pour eux, d'aspect maussade et délabré, mais dont le détenteur consentit à les recevoir.

Ce n'était ni un comte russe, ni un colonel polonais. La simplicité de son nom inspirait confiance : il s'appelait Jeangros et menait la respectable vie des champs dans une maison de plaisance aux abords de la ville. Ils trouvèrent le bon campagnard, en sabots, engraissant ses terres, dans une vapeur de fumier. Il ouvrit lui-même la barrière de son enclos. Il eut un sourire indulgent quand Daniel, suivant un euphémisme préparé d'avance, déclara que la loi n'avait pas encore consacré leur union.

Il hocha approbativement la tête à tous leurs projets, souhaita bonne réussite et comme ils allaient signer le bail, tout à coup il le reprit et annonça qu'il exigeait une caution de mille francs et se voyait forcé d'augmenter d'autant le prix de son loyer.

— Soit, murmura Daniel, craignant s'il discutait de manquer encore cette affaire.

En quelques jours la baraque se purifia : des lettres d'or, et non de couleur rouge, s'étalèrent à la devanture, car Rosine ayant jugé trop provocante l'enseigne imaginée par Daniel, l'*Ami du Peuple* était devenu simplement le *Café Marengo*. De même, au lieu du mobilier qu'il voulait austère, conformément à la gravité de sa mission, elle choisit des chaises coquettes en bois courbé, des tables dont la plaque de marbre luisait de fraîcheur et un comptoir en chêne sculpté montrant dans ses panneaux la joie rustique d'une kermesse flamande. Il y eut aussi contre le mur une étagère où brillaient, entre des cristaux rouges et bleus, des flacons de liqueurs, et la bière lançait ses bulles dans les colonnes transparentes d'une pompe monumentale que chevauchait un petit Gambrinus, levant un broc et riant dans sa barbe d'argent.

Des affiches par toute la ville annoncèrent l'ouverture du nouveau débit, tenu par « Madame Rosine Rechet », et un samedi, à quatre heures, tous les deux ayant endossé le costume de leur rôle, Daniel tourna la manivelle du volet qui se leva comme au théâtre sur la nouvelle scène de sa vie.

Le premier client qui se présenta fut un vieil ouvrier revenant de son travail. Il n'aperçut pas la main que lui tendait le jeune homme. Les coudes au comptoir, il demanda du genièvre et vida gravement sa goutte, en

crachant sur le parquet fraîchement récuré ; puis entrèrent deux amoureux, l'homme en casquette, la femme tête nue sous un châle. Ceux-là s'installèrent dans un coin et, les mains unies, les yeux dans les yeux, tombèrent en extase sans plus s'inquiéter de leur bière qui moussait inutilement dans leur chope. D'autres buveurs suivirent et bientôt la salle entière se remplit.

C'était pour la plupart des connaissances de la jeune femme. Dès la porte, ils criaient : « Ah ! voilà notre Rosine ! », la fêtaient, la taquinaient, et le bras à la taille l'enlevaient pour un tour de valse. Ils bousculaient le jeune homme sans paraître le voir. Rosine aussi semblait l'oublier. Riant avec l'un, plaisantant avec les autres, la riposte sur les lèvres dans un wallon qu'il ne comprenait pas, elle tirait les boissons, les lui tendait par-dessus le comptoir, l'affolait de ses ordres. Et tandis qu'il épanchait maladroitement la bière sur le plateau, qu'il s'embrouillait dans ses comptes, il croyait surprendre dans le regard de ses clients un peu d'hostilité avec une pointe de malice. Vainement il multipliait les politesses, saluant ceux qui venaient, remerciant ceux qui partaient, toutes les réponses, par-dessus sa tête, s'en allaient à Rosine. Quelquefois, cependant, une main distraite s'égarait dans la sienne ; alors il répondait avec conviction à cette étreinte. Sa timidité seule l'empêchait de dire : citoyens et compagnons !

Quelquefois, un passant se présentait hâtivement au comptoir, demandait une grande goutte et filait en s'essuyant les moustaches du revers de la main. Daniel n'avait pas le temps de commencer un entretien. D'autres restaient plus longtemps, les ivrognes surtout, dont il s'humiliait de devoir écouter les bavardages. Rarement venait un groupe d'ouvriers dont l'air plus sérieux, la lavallière et certaine finesse dans la tenue trahissaient des soucis plus intellectuels. Daniel écoutait leur conversation, les interrogeait sur leur rêve. Ils répondaient par une plaisanterie, ou bien leur patois wallon le rebutait ; les moins incultes bouchaient leur cervelle de quelques grands mots : Suffrage universel, Nationalisation du sol, Emancipation sociale, dont ils opposaient l'obturation têtue à toute discussion nouvelle.

Il se lassa bientôt de ses nouveaux amis ; il se sentait étranger au milieu d'eux et les connaissances de Rosine continuaient à le traiter chez lui en subalterne.

Un jour, il lut dans un livre démocratique cette déclaration : « Le problème social est avant tout une question d'estomac ». Cette phrase, ramenant ses rêves à une platée de pommes de terre, acheva de le dégoûter.

C'était d'ailleurs un mauvais commerçant ; il ouvrait des crédits qu'on

ne clôtura pas, ne frelatait ni ses pensées, ni ses liqueurs et dut reconnaître que décidément il ne possédait pas l'impersonnalité du cabaretier, cette machine stoïque et sérieuse qui distribue ses boissons, ses poignées de main, ses approbations, flegmatiquement, à toutes les bêtises.

— Si tu veux, je viendrai moins souvent au café, dit-il un soir à Rosine.

— C'est parfait... tu faisais d'ailleurs depuis quelques jours une de ces têtes...

Il y revint cependant une dernière fois.

Cette année, à l'occasion du 1er mai, le Parti Ouvrier devait solenniser la fête du travail. Un grand cortège était organisé où des jeunes filles, de blanc vêtues et portant en écharpe des guirlandes de coquelicots, devaient symboliser l'aube des Temps Nouveaux, tandis que le groupe des travailleurs compacts sous les bannières signifierait, par sa masse, la force des revendications démocratiques.

Or, Daniel avait dans sa cave un grand stock d'une mixture inbuvable qu'un voyageur malhonnête lui avait cédé sous le nom d'un « Amer ». Elle était si mauvaise que tous ses clients la crachaient avec horreur, mais elle avait une belle couleur rouge.

La veille, le jeune patron étala sur le comptoir tous les flacons, en transvasa un dans une bouteille représentant une Marianne avec son bonnet phrygien et, au moment où le cortège passait, on vit se dérouler à sa vitrine une banderole proclamant en lettres sanglantes : « Ouvriers, venez boire ici la liqueur du 1er mai ».

Un client entra, portant l'œillet à la boutonnière :

— Un 1er mai.

Religieusement, Daniel saisit sa Marianne par le cou, remplit un verre.

L'homme en huma la moitié, la fit couler dans sa bouche, à droite, puis à gauche, ferma les yeux, parut se recueillir une seconde :

— C'est très bon : encore une.

Et celle-là, d'un seul coup, il la versa dans son gosier.

D'autres manifestants l'imitèrent. Ce fut bientôt la cohue, chacun voulait connaître la fameuse boisson ; tous la jugeaient excellente ; on lui demandait la recette ; des pères de famille en emportaient pour la déguster en famille, si bien qu'à midi, comme les dernières bannières défilaient, Daniel constata que, de verre en verre, de flacon en bouteille, il avait déversé tout son stock.

— Voilà, songea-t-il ; une étiquette sur un mensonge, et le peuple se saoule.

Et pour toujours, il se retira dans sa chambre.

XIV

Quelques jours après, je reçus[1] une lettre de mon frère. Grand-père était mort à Termonde. On me conseillait vivement de venir. Pour faciliter mon retour, on m'attendrait à la gare.

Mon frère m'attendait, en effet. Mon grand-père n'avait été au lit que quelques jours. Il avait demandé plusieurs fois après moi.

— On aurait dû m'écrire...

On n'était pas sûr de mon adresse. On n'avait pas eu le temps.

Tante Louise se tenait assise, le buste aussi raide que le dossier de sa chaise. Elle avait vieilli ; elle portait des lunettes à verres bleus. En me voyant, elle se dressa d'une pièce :

— Bonjour, André.

— Bonjour, Tante.

Sans s'embrasser. J'allai droit vers le fauteuil où j'avais vu si souvent mon grand-père. Pauvre fauteuil vide ! Sur la cheminée, dans un coin, une petite coupe : les pipes, un peu de cendre. Je regardai cela longtemps.

— Et maintenant, venez le voir. Il est là-haut.

Comme les objets restent les mêmes pendant qu'on change : l'odeur des pommes, Saint Joseph et sa petite lampe, les chambres aux portes closes comme des cellules de couvent ! J'en poussai une, qui était celle de grand-père.

[1] On rappelle que dans les premières versions, le héros, qui garde encore ici son prénom d'André, est censé raconter lui-même ses jeunes années. (Note de l'éditeur [1945].)

— Il n'est pas là... Par ici.

Le cercueil était déjà scellé. Du silence, de l'eau bénite, une chaise pour prier. On me laissa seul avec lui.

Je logeai ailleurs. Le lendemain, je pénétrai dans le salon où l'on avait descendu le cercueil. Tante priait là, à genoux, raide, très digne, comme à l'église. Elle pleurait certes son père, mais sous sa tristesse on sentait une grande confiance : il était au ciel[2]. Quand la famille entra, je m'isolai dans un coin, n'étant plus rien pour tout ce monde.

Après l'office, je montai dans la dernière voiture, où personne ne me rejoignit. Presque aussitôt on traversa les ponts et roula dans la campagne. Je connaissais bien cette route, arbre par arbre : là, le champ d'un de mes oncles, cette enseigne, au loin, le pavillon de notre Club Nautique, ici le cabaret où j'avais voulu tâter les seins d'une certaine Pauline, qui avait refusé.

Un reproche montait de ces souvenirs : « Vous avez grandi au milieu de nous. Nous étions humbles et modestes ; mais sous notre simplicité se cachait peut-être le bonheur ». J'étais trop jeune pour le comprendre. Aussitôt m'apparaissait le visage maussade des habitants, leur parler fade, leur... Et je me renfonçais dans mon coin... Cependant une autre voix me parlait, plus grave : cet homme qui s'en allait ! comme j'avais mal agi ! Il était temps que cela change. Quand on sortit du cimetière, une grande résolution était prise.

Pendant le repas des funérailles, on parla de l'inauguration récente de la nouvelle église d'un couvent. Des prélats étaient venus, et parmi eux le Père Abbé d'une Trappe. Il avait logé chez tante. On admirait sa douceur et sa dévotion :

— Oui, dit-elle, c'était un saint homme.

Mais sa voix était si lointaine qu'elle parlait peut-être de son père.

Après le repas, on passa dans une pièce où l'on avait rangé sur une table des montres, des chaînes, quelques menus souvenirs du mort. Chacun put choisir un objet. Mon frère dut me pousser :

— Mais si ; prenez donc.

Je choisis l'objet le plus modeste, un étui de cuir patiné par les doigts

[2] De ce passage, un brouillon conserve cette rédaction postérieure : « Quand il descendit le lendemain, le cercueil reposait déjà dans le salon obscurci de tentures, entre des cierges. Tante Louise priait devant. Une indicible tristesse ployait son dos minable et maigre, serré dans un corsage où les os saillaient sous le crêpe. Vers neuf heures, comme les premiers membres de la famille arrivaient, elle se redressa lentement, la figure impassible, les lèvres priant encore. Une dernière fois elle se courba, dans une profonde révérence, devant le corps de son père, puis elle se retira, raide et muette dans son deuil ». (Note de l'éditeur [1945].)

et que je connaissais bien. Quelques oncles et tantes ne manquèrent pas de me sermonner. Ils se doutaient bien où j'en étais. Que ferais-je maintenant ? Ils s'occuperaient certes de me trouver une situation, mais d'abord je devais quitter « cette femme ». Leurs paroles correspondaient si mal à mon genre de pensée que, pour peu, ils eussent tout gâté. Mon frère ne dit rien. Il était entendu que, n'importe quand, il y aurait de la place pour moi dans la maison.

Je retournai seul dans le salon où mon grand-père avait coutume de faire sa petite sieste. Le velours du fauteuil était rapé à l'endroit de la tête. J'y déposai les lèvres. C'est là que Tante Louise vint me rejoindre.

— André, si vous comptez partir aujourd'hui, il est l'heure.

J'allai serrrer la main de Prudent, de mon frère, et revins vers elle. Elle me regarda un long moment, puis elle m'ouvrit ses bras :

— Songez, me dit-elle, au brave homme qui n'est plus.

Une douceur inaccoutumée tremblait dans sa voix.

— Je vous le promets, Tante.

Et pour la première fois depuis longtemps, je la regardai loyalement dans les yeux.

XV

Huit jours plus tard, Daniel descendait du tramway qui, par des landes rugueuses de bruyères, à travers des bois obscurs de sapins, l'avait mené dans ce coin isolé de la Campine anversoise. Il était libre enfin. Un matin, excédée de ses humeurs, dans un accès de rage, Rosine lui avait crié : « Mais va-t-en, va-t-en donc ! » et sans répondre à ce défi qu'il attendait, il avait empilé quelques papiers dans une valise, et il était parti.

Ce qu'il éprouva d'abord fut une impression de délivrance. Il marchait allégrement dans la rue, retint une chambre d'hôtel, passa la soirée au théâtre, où il rit et pleura de bon cœur, bien que parfois trop nerveusement et hors de propos. Mais dans la détente de la nuit, lorsqu'il fut seul dans un lit étranger, il sanglota en pensant au drame de sa vie.

Le lendemain, il avait compris que, s'il ne s'éloignait pas tout de suite, il retournerait chez sa maîtresse. Mais où se réfugier ? Il ne savait où aller, n'avait pas d'ami, ne voulait pas rentrer à Termonde. Et au hasard, comme si, les étirant par la distance, il eût pu casser les fils douloureux qui le liaient encore à cette femme, il avait pris un billet pour Anvers. Il y était arrivé vers midi. Il flâna le long du port, contempla la maison où il était né, que des étrangers occupaient à présent. Il commença une lettre pour sa tante, et tout à coup, au souvenir des funérailles, il songea qu'il n'était pas loin de la Trappe de Westmalle, dont l'abbé avait logé chez sa tante. Une inspiration subite lui était venue : il irait là-bas, et il se félicita de cette idée, non que ses sentiments religieux le poussassent à terminer sa rupture par une prise de froc, mais parce qu'il devait aller quelque part, et que

d'ailleurs cette idée était la première qui raccrochât son indécision, et qu'elle lui offrait un refuge où se terrer pendant quelques jours, et se recueillir.

Le lendemain, sans plus réfléchir, il avait pris le tram campagnard. Aucun voyageur n'était descendu avec lui, et le train filait déjà de toute la vitesse de sa petite locomotive sous la double rangée de hauts chênes, dont les branches se touchaient au-dessus de la route vide.

A sa gauche, au delà du rectangle vert d'une ferme, sur le fond sombre des sapinières qui l'encadraient, le couvent allongeait les lignes sévères de sa bâtisse en briques rouges, percée de fenêtres gothiques, avec la croix de son clocher s'affirmant très haut sous un ciel nuageux d'octobre. Une paix religieuse planait sur le paysage immobile. Daniel en apprécia tout de suite la beauté solennelle. Sans doute en avait-il rêvé lorsque sa tante, voulant stimuler sa vocation religieuse, lui décrivait les douceurs de la vie monastique. Gravement, il salua un trappiste qui le croisa sur la route, austère sous le froc, les mains croisées sous le scapulaire noir. Il relut deux fois la phrase latine *Si non poenitentiam egeritis, omnes peribitis,* qui, gravée sur une plaque de pierre, entre les statues des fondateurs, Saint Benoît et Saint Bernard, proclamait dès le seuil le but expiatoire de l'ordre. Et ce fut presque en pénitent qu'il laissa retomber le heurtoir sur la porte.

Celle-ci s'entrebâilla.

— Je voudrais voir le père Abbé, dit-il timidement au convers qui poussait sa tête rasée.

On l'introduisit. Il traversa un petit jardin silencieux. Un convers en sabots, sa robe brune retroussée jusqu'au-dessus des chevilles, ratissait une allée devant la grotte de la Vierge, un autre arrosait des fleurs ; tous deux se détournaient en apercevant un laïque.

— C'est ici que j'aurais peut-être dû vivre, songea Daniel, en examinant les cadres du petit parloir dallé, où le portier l'avait prié d'attendre.

Presque aussitôt, l'Abbé parut, la lèvre bougonne, les mains perdues dans les vastes manches de son froc blanc, où pendait la croix abbatiale.

S'il l'eût osé, Daniel se fût jeté à ses genoux.

Il se nomma ; il reconnut à peine sa voix dans cette pièce dallée :

— Je suis le neveu de Mlle Louise Haudoin, de Termonde, et vous prie de m'accueillir ici pendant quelques jours.

Le moine ne releva pas l'allusion à son voyage.

— Suivant notre règle, la maison est ouverte à ceux dont le corps est souffrant et l'âme douloureuse. Soyez le bienvenu. Le père hospitalier vous donnera une chambre.

Il tendit sa main droite. Le jeune homme s'inclina pour baiser l'amé-

thyste de sa bague. Quand il se releva, l'abbé avait disparu, docile sans doute à la parole qu'il avait lue au-dessus de la porte, et rappelant que le Saint-Esprit demanderait compte de toute parole inutile.

Un moine vint prendre sa valise, le mena directement au réfectoire. Un ecclésiastique à cheveux gris y mangeait déjà. La fourchette au poing, le couteau dans l'autre, les joues gonflées, il étalait une mine gloutonne dont la vulgarité chez un prêtre, dans ce couvent, déplut à Daniel. De grosses rides taillaient son visage couleur de briques, le crâne au-dessus apparaissait tout blanc. Il jeta sur le nouvel arrivant un regard aigu, qu'il détourna aussitôt, comme un religieux apportait le couvert. Et se replongeant dans son assiette, il y piqua un solide morceau, qu'il engloutit avec un grand fracas de gorge.

Daniel dut s'asseoir en face du singulier personnage, qui pendant toute la collation, le gêna de son regard, sans arrêter des mâchoires. Deux fois, il fit mine de partir : les [1] de l'hospitalier sans doute l'en empêchèrent. Enfin, ayant d'un geste large torché le fond de sa sauce, il se leva, renifla d'une longue aspiration un gros paquet de prise, éternua dans un mouchoir à carreaux, et, comme ils étaient seuls, touchant son compagnon à l'épaule :

— Comptez-vous, demanda-t-il, séjourner longtemps ici ?

— Je n'en sais rien, repartit Daniel, choqué par cette brusque question.

— Cela ne me surprend pas. Quand on a prêché la morale aux Mongols, on ne s'étonne plus de rien.

Puis, comme si cette phrase baroque l'avait radouci, ses yeux s'apitoyèrent, et, levant une main que le jeune homme s'étonna de voir si fine :

— Moi, dit-il, je suis l'abbé Fabien. Peut-être vous parlera-t-on de moi. Tant pis ou tant mieux. Sachez cependant que l'abbé Fabien est un brave homme, et si, comme votre air me le fait supposer, vous faites une cure et que vous ayez besoin d'un médecin, songez à lui... Quand on a fait la morale aux Mongols...

Sans attendre une réponse, il sortit.

Effaré par cette rencontre, Daniel se retira dans sa chambre, où l'on avait déjà monté sa valise. Un papier clair la tapissait ; il tâta sa couchette, dont la mollesse n'avait rien d'ascétique. Des livres s'alignaient sur une planche, au-dessus d'une table où ne manquait ni l'encrier, ni le buvard, avec la farde de papier. Par la fenêtre, il aperçut un moine qui, la tête sous la capuce, marchait lentement dans le jardinet qu'il avait traversé tout à l'heure. Il voulut réfléchir, résumer ses impressions de la journée ; ses

[1] Un mot illisible. (Note de l'Editeur [1945].)

idées s'échappaient, filèrent toutes vers un même but, et malgré ses efforts, dans sa tête lasse, il ne rencontra que Rosine.

Il rêvassa jusqu'au souper, qu'il absorba sans avoir rencontré le missionnaire. Puis il regagna sa cellule, et pour la troisième fois, depuis sa rupture, il se coucha seul. Malgré sa fatigue, il ne parvint pas à s'endormir. Il entendait les moines psalmodier leur office dans la chapelle. Lointaines, graves et lentes, leurs voix lui arrivaient comme une plainte dans un rêve ; elles se turent tout à coup, puis il y eut un long piétinement sur les dalles d'un corridor ; quelqu'un ferma la porte d'une chambre voisine, et le grand silence ensuite le gêna.

De quart d'heure en quart d'heure, l'horloge martelait de graves coups de cloche. Il écoutait les vibrations s'éteindre... C'était l'heure où Rosine montait rafraîchir sa toilette pour la soirée commençante. Il pensait à elle, entendait sa voix, voyait son visage s'éclairer d'un sourire. Quand il fermait les yeux, l'image s'imposait plus nette. Les cheveux dénoués, elle se devêtait, découvrait ses seins, tendait ses hanches ; elle était nue ; elle remuait ses membres, les offrait en attitudes précises et obscènes... Sa chair furieuse s'exaspérait, et il se retournait sur le ventre, pour écraser sous lui son désir, dont il avait honte dans sa cellule...

De soudains coups de vent secouaient les arbres, dont les dernières feuilles frémissaient.

Il retrouvait d'autres femmes, avec le regret de sa jeunesse, dont il ne lui restait rien, qu'un cœur trop bafoué pour croire encore à l'amour, trop endolori pour croire à la vie. Il gémissait dans son oreiller, puis Rosine surgissait encore, avec son petit visage bouclé d'enfant, belle et pure comme il l'avait aimée les premiers jours. Alors il pleurait.

Il commençait à s'assoupir quand des tintements réguliers de cloche le redressèrent : il faisait nuit encore. Quelqu'un doucement frappait à sa porte.

A la clarté d'une bougie, il reconnut le visage du missionnaire, mais son expression était plus douce et son regard plus triste.

— Je sais, dit-il, en insistant sur les mots, je sais que vous ne dormez pas ; on va chanter les matines. Venez à la chapelle. Cela vous calmera.

Les moines se trouvaient déjà alignés le long des murs, dans des stalles. Le visage aux barreaux du jubé, qui le séparaient de l'église, il pouvait les examiner : les pères en coule blanche, rangés au fond du chœur, les frères vêtus de brun, tout le long de la nef. Ces derniers, avec leurs longues barbes et leurs crânes rasés, l'impressionnaient surtout. Il y en avait de vieux, écrasés sous les plis de la bure, dont les gestes étaient lourds et le dos voûté ; d'autres montraient des mines sauvages et des figures crevas-

sées ; des jeunes levaient des yeux extatiques, et tous, raides dans leurs stalles, les mains dans les manches, la tête penchée sur le côté ou tombée en avant, ils faisaient songer à une longue rangée de cadavres. Dans le chœur traînaient des lamentations : les pères chantaient leurs patenôtres, lentes et lourdes, et si adéquates à sa douleur que Daniel s'imaginait quelquefois écouter les gémissements de son amie.

Il comprenait la beauté de l'office, qui illuminait la chapelle au milieu de la nuit, et qui la dressait comme une lampe expiatoire, tandis que, dans les villes, les lupanars flamboyaient, que braillaient les ivrognes, et que partout, dans les soies des alcôves, sur le grabat des bouges, dans la paille des chaumières, de la chair s'accouplait à de la chair. Il avait honte de songer que ces mêmes chants pleuraient déjà pendant que lui-même, aux bras de Rosine... Il en avait tant de honte qu'il n'acheva pas sa pensée...

Tous les moines venaient de se prosterner dans un grand silence, puis la voix de l'officiant s'éleva une dernière fois, les convers quittèrent leurs places, et le dernier avait disparu, on éteignait déjà les lampes, qu'il regardait encore.

Quand le missionnaire l'eut ramené dans sa chambre, il s'allongea dans sa couchette, où bientôt il s'endormit paisiblement, comme on prie.

Le lendemain, le père hospitalier lui annonça qu'en considération de Mlle Haudoin, l'abbé le libérait de certaines restrictions du règlement. Il avait l'accès du cloître, pouvait sortir librement de l'enceinte, et on lui remit une clef ouvrant la porte du couvent. Daniel reçut avec joie cet objet dont la possession l'assimilait déjà aux familiers de la communauté.

Il se choisit une place dans l'église, non plus derrière les barreaux du jubé, où l'on reléguait les visiteurs vulgaires, mais dans la nef latérale, près des stalles mêmes des pères, d'où il pouvait apercevoir toutes les cérémonies du maître-autel. Quand on disait la messe, la brume parfumée de l'encensoir ondulait doucement jusqu'à lui ; il voyait le prêtre, sous la croix de la chasuble, feuilleter le missel, découvrir le calice, présenter ses deux mains à l'onde purifiante des burettes.

Une pénombre religieuse tombait des vitraux. Il ne manquait aucun office, et avant l'aube, au premier coup de cloche, il sautait de son lit pour arriver des premiers aux matines. Leurs monotonie même convenait au bercement de sa pensée, et il écoutait le double chœur des moines se répondre. Il s'attachait surtout aux douloureux épisodes où le Christ, souffrant dans son cœur d'homme, lui semblait plus proche de sa propre détresse : le baiser de Judas, le sommeil des apôtres dans le Jardin des Oliviers, la lâcheté de Pierre devant une servante, toutes ces dérélictions successives, où le cœur du Christ, comme le sien, avait saigné de la

méchanceté humaine. Il l'aimait davantage d'avoir souffert comme lui. La goutte d'essence de mysticisme déposée en lui par son éducation, et si longtemps demeurée en suspens dans son être, s'y dissolvait tout à coup, et d'une lumière nouvelle lui colorait la vie.

Le lendemain, il descendit à l'église pour la première messe, où tous les religieux de la communauté communiaient. Il alla se placer près des frères dont il suivrait tout à l'heure la file vers la Sainte Table. C'était la première fois qu'il allait figurer en acteur dans une cérémonie monastique, mais il ne goûta pas la joie qu'il s'était promise.

Par dessus son livre, ses regards analysaient l'expression dévote des moines qui se préparaient, et il sentait, à les voir, cette espèce de haine qui le crispait autrefois devant les figures fades des pieuses amies de sa tante. Malgré leur barbe, sous la bure qui les émasculait, il lui parut qu'ils ressemblaient à ces vieilles filles.

Les orgues venaient de se taire. Le dos à l'autel, l'officiant découvrait devant lui l'hostie sainte au-dessus du ciboire, et l'on n'entendait plus que le murmure de sa voix, dans le vaste silence, où les chants mêmes de l'orgue s'étaient résorbés.

Pour recevoir l'hôte divin, les moines, ayant quitté leurs stalles, s'étaient placés sur deux files : ils s'avançaient lentement et, avant de s'agenouiller, échangeaient l'accolade fraternelle. Daniel avait souvent admiré, mais il ne retrouvait plus sa ferveur, et tandis qu'il les suivait, les mains jointes et les yeux clos, à la place si longtemps convoitée, il se trouva ridicule de les imiter.

Il eut un frisson quand le convers qui le précédait, se tournant vers lui pour l'accolade, le piqua de sa barbe.

LE PÉNITENT EXASPÉRÉ

Texte établi et commenté
par
Raymond Trousson

Le Pénitent exaspéré (ML 2153) est contenu dans deux carnets « copy book » (19,5×12,5), identiques à ceux utilisés en 1895. Baillon écrit sur la page de droite, réservant la gauche pour les variantes de passages parfois assez longs; les carnets contiennent aussi quelques feuillets volants, employés comme brouillons.

L'écriture est petite, régulière, presque toujours très lisible: manifestement, ce manuscrit autographe de 93 pages n'est pas un premier jet, mais une mise au net déjà très poussée, même si la ponctuation est parfois incertaine et s'il subsiste un certain nombre de négligences ou de distractions (calembours, verbes au pluriel avec sujet au singulier, etc.).

Souvent, sans biffer son texte, Baillon propose dans l'interligne une correction ou une alternative: ce sont en général des hypothèses d'écriture parmi lesquelles il n'a pas pris le temps de trancher. Ces variantes insérées sont d'une écriture beaucoup plus menue, parfois rédigées au crayon et malaisées à déchiffrer.

Fuir, être seul dans le silence et penser !

La rue[1]* m'est odieuse. La Vie autour de moi me brutalise et me bouscule. Chaque passant est un voleur qui m'arrache une parcelle de mon Rêve. Trop de regards l'accrochent, trop de chocs le dispersent[2].

L'une après l'autre, j'ai vu agoniser et mourir mes pensées dans la foule assassine.

Elles étaient des compagnes qui marchaient près de moi. J'écoutais leurs paroles et sentais contre la mienne le rythme tiède de leur hanche. Les badauds, en les dévisageant, les faisaient pâlir ; elles se rétractaient[3], peureuses, et lorsque, poings noués, j'ai voulu les défendre, elles étaient mortes déjà.

Princesses craintives, d'autres murmuraient à peine[4]. Elles étaient si ténues qu'un son de trompe les effara[5]. Dans leur fuite, elles ont roulé les cheveus dans la boue et leur tête coupée a bondi comme une balle sous l'automobile qui les fauchait.

Et voici la dernière, la maîtresse aux joues fleuries qui se pend à mon bras. Un homme est venu, puis *des* hommes : leur poussée nous sépare ; je vois par dessus la houle son beau visage s'éloigner ; entre nous des corps se tassent en barrière. Des mains la palpent, fouillent sa chair orgueilleuse et quand je la retrouve au coin d'une impasse, je ne reconnais plus cette

* Les chiffres renvoient aux variantes p. 168 et suivantes.

catin qui me raccroche avec son rire banal et sa robe souillée par les doigts immondes de la foule.

Dévergondée comme une fille, elle s'échappe vers les étalages. Sa malice déshabille un couple qui flâne, grimpe avec lui l'escalier de l'hôtel, colle son œil à la serrure de la chambre où deux corps vont s'étreindre.

Violemment je la ramène et ne touche plus que la main brûlante et la face tordue de mon Désir.

Vainement pour penser je rentre dans ma chambre et verrouille ma porte. Plus rapide que moi, la Vie a escaladé la façade et cogne à la vitre avec ses poings de bruit.

Les hommes ont inventé la mécanique dont l'affreuse précision assassine le Rêve. Eux-mêmes sont devenus leurs propres automates que le déclic des nécessités met tous les jours en mouvement.

La rumeur de leur travail monte jusqu'à moi ; des limes crissent sur l'acier ; l'enclume flatte en chantant le pilon qui l'assomme ; l'essaim des roues tourne, ronfle, bourdonne, agite l'air de vibrations sourdes qui m'hallucine[nt] le tympan. Je devine des dents de scie qui grincent, du bois qui souffre[6], des planches qui se déchirent avec de longs cris de femmes martyrisées.

Le marteau du menuisier cloue ma pensée une pointe d'acier dans le front ; d'autres l'écartèlent sur les établis, la rabottent *(sic)*, la creusent, la fouillent avec des instruments d'une précision sadique.

Et c'est toute ma chair qu'ils écorchent, toute ma haine qui se tord, toute ma rage tendant le poing à ces voleurs qui m'ont pris mon Rêve, à ces bourreaux qui l'ont tué.

La leçon du fossoyeur

J'ai fui, je vais être seul. Longtemps j'ai marché entre des champs, toujours plus loin de la ville. Le « bonjour » des rustres qui me croisent effleure à peine ma pensée[7]. Je n'entends plus que[8] la caresse soyeuse de la brise sur les blés jaunissants.

Je m'arrête enfin devant une maison qui étend son tapis d'ombre toute seule sur le bord du chemin. Une pancarte d'aveugle sur sa poitrine annonce : *Appartement à louer.*

L'hôtesse est sourde et vieille ; une paupière morte qui pend sur son œil gauche crevé lui dérobe la moitié de la vie ; sa discrétion me paraît certaine.

Elle me vante les avantages de son logis, sans voisin avec une entrée pour moi seul. Un escalier nous guide vers l'étage. Deux chambres, deux fenêtres. L'une aspire la tiédeur résineuse d'une forêt de sapin, l'autre bâille sur la route où le soleil darde sa lumière. De côté, un petit mur noir enclôt un cimetière en pente dont je distingue à peine les tombes entre les arbres touffus. C'est la saison des roses ; leurs guirlandes charnues accrochent à toutes les branches des rougeurs qui remuent, de la clarté qui danse.

Pendant que je m'extasie, un corbillard survient traînant à sa suite un cortège de dos noirs et de nuques penchées. Tout ce deuil fait halte devant la grille et j'assiste en bonne place à la comédie baroque sur quoi se termine le drame d'une existence. Un bonhomme à casquette surgit d'entre des coulisses de verdure. Obséquieux, galonné d'argent, il tient

le premier rôle. Il se multiplie pendant qu'on retire le cercueil ; il écarte un pan du drap funèbre qui gêne, il décroche une couronne ; si l'autre acteur ne s'obstinait pas dans sa bière, il lui tendrait la main pour l'aider à descendre.

Lui aussi, flattant ses locataires, vante sans doute la porte qu'ils auront pour eux seuls, mais la clef, il le sait bien, il la gardera dans sa poche.

Les comparses tirent des mouchoirs, des sanglots éclatent, cependant qu'en apothéose le cadavre s'éloigne au milieu du sourire lumineux des rosiers.

Le spectacle du cimetière me décide. Pourtant je masquerai la fenêtre : il passe encore trop de vivants par ici : s'il n'y avait que les autres, je l'ouvrirais toute grande, pour les écouter pourrir dans le silence.

Je sympathise avec les morts. Bras croisés, ou mains jointes, ils vivent leur vie sagement allongés dans leur boîte ; aucune passion ne fait vibrer leurs narines de cire. Leur égoïsme n'encombre pas : ils s'accommodent d'un peu de terre et que l'on plante dessus un mausolée de pierre ou deux planches croisées, ils n'en restent pas moins graves. S'ils ressuscitent parfois, leur spectre ne renaît que dans la flamme dansante des feux follets et les roses couleur de nymphe.

— J'emménagerai demain, dis-je à la vieille dont la paupière reste immobile au coin de son visage inexpressif.

Comme je sors, l'homme galonné qui accueille les morts, m'accoste sur le seuil. Il a déjà deviné le futur voisin.

Son sourire est narquois et familier : il sait bien que la fierté n'est pas de mise avec lui et qu'on ne rebute pas un personnage qui un jour à pleins bras vous empoignera entre vos planches ; on le flatte même comme s'il dépendait de lui de retarder ce service.

Il me tend une main, rugueuse d'avoir touché trop de cercueils[9] :

— Je suis Jan, le gardien du cimetière et désignant mes cheveux longs :

— Vous êtes peintre, je le vois.

Pour le villageois, quand on a de la crinière, on est artiste[10], par conséquent[11] peintre et même paysagiste. Aucune affirmation ne le détromperait :

— Alors, continue-t-il, venez là haut ; la vue est magnifique.

Nous traversons ensemble le cimetière et dépassons la tombe nouvelle où les fossoyeurs donnent les pelletées doubles au défunt de tout à l'heure.

Sur les croix des épitaphes s'éplorent « A mon épouse regrettée », « A mon enfant chéri », « A ma mère bien aimée ».

Jan côtoie avec indifférence ces regrets. Il est plus fier de me montrer en passant son domaine où poussent prosaïquement, sur des tertres

abandonnés, ses plants de pommes de terre[12]. La sève gonfle leurs tiges lourdes et grasses. Je les admire.

— Sans engrais, Monsieur, me fait observer le gardien.

— Oui, Jan, au-delà de la mort, les hommes ont la pourriture magnifi-cente[13]; dans la vie, il n'en est pas de même[14].

Je renifle les roses: elles embaument. Par grappes, en guirlandes, en gerbes, elles se multiplient comme des lèvres suspendues entre les feuilles. Il y en a de rouges pimentées du carmin des luxures, de blanches qui sourient[15], d'autres d'une chair si pâle qu'on la croirait dérobée aux sépultures des vierges mortes.

Au sommet de la pente, nous nous hissons sur la terrasse d'une crypte où les cadavres plus cossus voisinent dans des alvéoles.

Le paysage en effet s'y étale magnifique. On dirait un tableau sur la toile tendre de l'horizon: des champs dévalent à l'infini, incarnats pour les trèfles, de cinabre pour les prairies où les sablonnières mettent la clarté d'une vigoureuse tache d'ocre; de petites touches floconneuses esquissent les nuages; plus appuyées les cimes d'une forêt bleuissent au bout du ciel et très loin, vaporeux d'un léger coup de pinceau, s'effacent les dômes et les tours de la ville que j'ai fuie.

Jan cligne des yeux:

— Qu'en dites-vous, Monsieur. C'est à peindre, n'est-ce pas.

J'acquiesce de la tête.

— Et puis, continue-t-il, si vous voulez le voir encore mieux, il faut le contempler comme ceci.

Il tourne le dos au panorama, écarte les jambes, se courbe tant qu'il peut et, le derrière épanoui au-dessus des tombes, regarde, la tête en bas, le paysage.

Cette posture[16] en effet doit changer le point de vue, cependant je ne l'imite point; n'ayant nul besoin[17] des leçons d'un fossoyeur pour contempler, à l'envers, la Vie[18].

Jan je crois me guettait[19]. D'aussi loin qu'il a pu me reconnaître derrière la charrette où cahote[nt] mes meubles, il accourt avec de grands gestes.

— Monsieur, c'est admirable. Il y a eu un incendie cette nuit: un homme a été brûlé vif. Si vous voulez le voir, il est à la morgue.

J'entre. Une bâche qu'il soulève découvre quelque chose de sombre sur une dalle. Je distingue un torse de nègre et au-dessus une boule noire qui était la tête. Les dents se serrent toutes blanches à la place des lèvres que la flamme a rongées. Un moignon de bras se raidit vers le plafond. Je cherche les jambes: il n'y en a plus.

Jan frappe deux coups sur la poitrine qui résonne sourdement.

— On dirait du caoutchouc, me fait-il, vous pouvez tâter.

Veut-il me vendre sa marchandise? Mais l'acquéreur est récalcitrant. S'il avait au moins quelque noyée appétissante ou quelque belle goule[20], la gorge ouverte...

— Je repasserai, Jan.

Il faut d'ailleurs que je rejoigne mes déménageurs. Ils me narguent un peu ces confidents musclés de mes détresses intimes. Je ne possède ni le lit en chêne, ni le lavabo à plaque de marbre, ni même l'armoire à glace par quoi s'affirme le luxe indispensable des honnêtes gens[21].

En fait de glace, ils ne sortent qu'un miroir juste assez grand pour que le poème de Mallarmé:

Eau froide par l'ennui en son cadre gelée... en raye toute la surface.

Puis ce sont les livres dans des caisses lourdes, lourdes qui se succèdent

comme un défilé de bières après une catastrophe. Une valise passe, légère au doigt qui la porte : ma garde-robe ; au bout d'une ficelle, une boîte à cigares : ma cuisine. Enfin des statues de femme sans tête, des têtes sans corps, du rêve en plâtre.

— Un petit coup de main pour mettre tout ça en place ?

— Non merci.

Sur la porte que je verrouille, j'inscris la pensée de Pascal :

« PRESQUE TOUS NOS MALHEURS NOUS VIENNENT DE N'AVOIR PAS SU RESTER DANS NOTRE CHAMBRE ».

Rapidement je range mes deux pièces, celle où je dormirai et qui ne compte guère et l'autre où battra la Vie intense de ma pensée.

Le rideau qui mure ma fenêtre ne bougera pas plus que la paupière de mon hôtesse. Pour m'éclairer je suspends une lampe de sanctuaire qui s'étonne de répandre sa lueur dévote dans cette place où manque le tabernacle. Il y a un Christ pourtant, un Christ d'ivoire, douloureux et nu, que je plante sur sa croix au milieu de ma table comme un cadavre d'assassiné au poteau d'un carrefour.

Je rencontre toujours ainsi, au bout de mes routes, le corps d'un Dieu qui saigne.

Très haut, sur un socle, s'érige une Victoire de Samothrace, ailes de triomphe que je voudrais accrochées aux épaules de mon Rêve.

Plus lourde, sur ma cheminée, une tête égyptienne immobilise un sourire qui ne dira jamais ce qu'il sait. Mes caresses ont poli ses joues puissantes ; autant que mes yeux, mes doigts aiment sa forme qu'ils étreignent avec une volupté presque charnelle et j'ai souvent baisé le mystère sur sa lèvre de pierre.

Derrière leur vitrine les reliures de mes livres s'alignent comme des croupes de Chimères toutes harnachées d'or pour la galopade de l'Illusion.

J'écoute en les rangeant, la voix d'un professeur disserter au fond de mes souvenirs :

« Pernoctant nobiscum, rusticantur, peregrinantur... Admirez, Messieurs, les beautés de cette métaphore : Cicéron compare les livres à des amis... »

Fiction banale, fausse d'ailleurs. Si les livres étaient comme les amis, les bibliothèques seraient vides. Les miennes sont pleines. Fidèles et dociles, les volumes répondent à la main qui les appelle, prêtent la page que je leur demande et la caresse de leurs feuillets est velouteuse à mes doigts. Ce sont des miroirs où je me retrouve, des puits sans fond où ma pensée se perd. Ils éternisent le sillage d'une douleur, l'ombre de la Beauté qui passe, le rythme de la Joie qui bondit...

Jan se frotte les mains et dit :

— Avez-vous déjà vu, Monsieur, une descente de parquet ?

— Non Jan. Je n'eus avec la Justice que des accointances par contumace, ayant un soir laissé mon chien vaguer sans muselière, ce qui me valut une amende pour insulte à la police. Je connus ainsi, à peu de frais, que ses balances sont douteuses. Quant au reste, mes yeux sont encore innocents de tout crime.

Il ne comprend pas et continue :

— Voici. Le parquet vient tantôt pour l'autopsie du pauvre homme qui a été brûlé vif dans sa ferme. Il y aura un juge, un médecin légiste, d'autres peut-être. Viendrez-vous ?

C'est en son théâtre des morts un drame nouveau auquel Jan me convie :

— J'y serai.

Vers trois heures, je m'installe dans un fauteuil velouté d'herbe et j'attends. En décor sur un ciel largement brossé, le cimetière s'étale avec la morgue à droite au premier plan. Cariatides rogues, deux gendarmes devant la grille étayent de leurs bonnets redoutables, la majesté de la Loi qui va venir.

Sur un banc, une femme pleure : la veuve du fermier. En sabots, nu-tête, presque jolie[22], elle tient les mains sous le tablier qu'elle porte nerveusement à son visage pour en essuyer les larmes. L'étoffe en déteignant lui maquille à chacun de ses gestes[23] les yeux d'un beau cerne de douleur.

En m'apercevant Jan me salue de la tête pendant qu'il s'affaire à régler les mouvements d'un chœur de villageoises, de vieillards et d'enfants qui figureront la foule curieuse. Indisciplinée elle trépigne avec impatience parce que ces Messieurs de la Justice sont en retard. Il y a un enfant qui braille et que la mère tente vainement d'apaiser avec les oranges flétries de son corsage. Un autre s'est piété irrévérencieux sous le nez de la veuve qui s'obstine à répéter pour elle seule à voix basse son monologue de Niobé rustique.

Un fiacre arrive enfin. Quelconque, sous le haut-de-forme, je devine le juge. Le médecin a mis une belle barbe et des lorgnons savants ; humble et fluet, le greffier penche un peu sous le poids d'un dossier qu'il a choisi trop lourd.

Ils passent dédaigneux devant les gendarmes et pénètrent dans la morgue suivis du gardien et de la fermière. Je me faufile derrière eux.

Entrevue muette[24]. Dans le silence, la veuve renifle ses sanglots ; près de la porte un cercueil attend. De dessous la bâche que Jan soulève le mort reposait tel que je l'ai vu, menaçant toujours de son moignon quelque fantasme que ses orbites trouées peuvent seules apercevoir. Satisfait de son geste, il le maintiendra jusqu'à ce qu'on lui rompe les os pour l'enfermer dans la bière dont la rigidité n'admet pas ces fantaisies éloquentes.

Le magistrat allonge le cou vers cet individu qui n'étant ni assassin, ni une victime, nargue sa compétence. Ses lèvres néanmoins semblent dévider le sacramentel interrogatoire : « Vos nom, prénoms, lieu de naissance », par lequel la Société identifie sur ses registres ses membres, ceux-ci fussent-ils carbonisés. Professionnel, le médecin étudie ce beau cas d'incinération incomplète. Le greffier de plus en plus s'efface.

Je les oublie pour contempler la femme dans son jeu de veuve éplorée. A force de le tamponner son visage est devenu un masque trop bleu. Les sanglots font bondir ses seins élastiques, saillir ses hanches, houler son ventre dont les tressauts rappellent des frissons moins douloureux. C'est surtout à ceux-là que je songe et derrière le dos du juge, je la possède un instant, nue dans sa tristesse sensuelle et frémissante.

Elle n'a encore rien dit, ses yeux fixant avec épouvante la bûche charbonneuse en quoi s'est transformé son mâle[25]. Ce bloc oscille tout à coup sous un geste du docteur qui soulevait la tête et alors sa douleur s'exhale enfin en une tirade où se résume l'immensité de sa ruine :

— Le feu m'a tout pris : mes vaches, mes brebis, un cochon et mon homme...

... Le rideau peut tomber.

Soigneusement Jan reborde sous sa bâche le cadavre que la Justice, en se retirant, lui confie.

Seule, sur la route, la femme s'éloigne, théâtrale, tragique, trébuchant encore sous la suggestion de son rôle achevé. Ses sabots sont des cothurnes ou font la claque derrière elle. J'applaudis avec eux et je l'entends qui déclame, tant le succès la grise, son cri douloureux de Niobé qui a tout perdu : ses vaches, ses brebis, son cochon et son homme[26].

Je feuillette mes souvenirs, pages banales, horizons de tout le monde qui ne m'intéressent que parce que ce sont les miens.

Un autre parcourrait sans curiosité ces landes monotones à peine onduleuses, avec de pauvres touffes de bruyères et des marécages qui dorment. Moi seul, je sais le venin de ces plantes, les noyés mystérieux dont les os verdissent dans la fange assoupie de ces tourbières.

J'évoque avec une infinie gratitude les soutanes des Révérends Pères Jésuites, ces probes déformateurs d'âmes au[x]quel[s] un aïeul pieux confia ma jeunesse. Neuf années de leur discipline m'ont enseigné la liberté ; grâce aux agenouillements qu'ils m'imposèrent dans leurs chapelle[s], je n'ignore pas le mysticisme du blasphème ; les fruits précautionneux que leur prude science m'a épluchés m'ont donné la gourmandise des pulpes succulentes et défendues.

De leur morale j'ai déduit ceci : que les gestes ne sont rien, que leur signification seule importe.

Gestes, lèvres qui baisent, bouches souriantes, mains qui étreignent, paroles... hiéroglyphes spécieux dessinés dans la Vie[27] par l'Idée. Inquiet de leur sens, je l'ai cherché longtemps et j'ai souffert de ne trouver sous leur hypocrisie que les doigts crochus de l'Egoïsme.

J'ai beaucoup aimé autrefois dans l'ignorance ; à présent je sais et l'on m'ignore.

Quelqu'un gratte à ma porte, je reconnais la voix de Gille, l'ami intime, le confident, auquel en guise de bienvenue, on verse le plus de mensonge

dans le moins de vérité. Je ferme le livre qui traînait ouvert, j'en étale un autre que je ne lisais pas. Un sourire avenant me compose le masque sous lequel le visiteur peut me reconnaître[28].

Il entre : cheveux noirs en broussailles dont une mèche mord le front basané, menton volontaire, yeux vifs qui fouillent : une physionomie de brigand calabrais qui serait bien vêtu. Car Gille est un jeune homme qui se soigne[29]. Dans la rue, il sautille sur la pointe de ses chaussures de crainte qu'une poussière n'en ternisse la correction lustrée ; les miennes sont boueuses et généralement crevées ; Gille possède des parents, des oncles, des tantes qui le dorlotent ; les miens sont morts, comme si je les avais tués et je hais d'avance la famille que le destin me réserve. Quand Gille écrit, sa période se déroule en long serpent châtoyant qui digère avec lenteur une idée : on voit par où l'idée passe, mais[30] est-elle colombe ou lapin[?] Ma phrase nette et sèche file droit au but ou le manque.

Si dissemblables, nous devons nous entendre ; nous nous aimons.

— Enfin me voici dans l'antre !

Gille n'a pas encore vu ce qu'il appelle l'antre. L'obscurité rouge de ma lampe l'effare : il va pour soulever la tenture de la fenêtre et s'étonne de la voir clouée[31].

— Je comprends[32] : c'est pour ne pas voir le cimetière. Tu n'aimes pas les morts ?

— Pas quand ils puent, Gille.

Il se campe un instant, en visiteur de musée, devant ma Victoire, puis devant le Sphinx. Mon crucifix le fait sourire.

Mes amis me disent un mystique parce que j'aime le recueillement des églises[33], que je m'y agenouille quelquefois et que j'y prie. Ils savent que mon désir d'absolu, ou ma paresse métaphysique, s'appuient volontiers à la colonne de l'idée divine. Cependant mon incroyance les effare[34] et ils n'ignorent pas les débauches ardentes où je corrode, certains jours, ma chair païenne[35].

Alors ils ne comprennent plus et sourient, comme Gille devant l'image de l'Homme-Dieu torturé.

— Et que fais-tu ?

J'aperçois mon reflet dans un miroir[36].

— Je pense à ma tête... Elle était falote autrefois, avec des yeux très doux et des cheveux tondus courts. Parce qu'ils étaient roux, mes camarades m'appelaient : l'homme de couleur. Ce n'était pas ma faute pourtant[37] : j'en avais honte et j'en gardai une longue timidité, grâce à laquelle la première femme[38] que j'aimai, put me duper tout à son aise.

— Tes cheveux t'encadrent la figure à présent et bouclent sur tes

épaules.

— Ils ont poussé et leur longueur fait oublier leur pigment[39]. Le bourgeois ne rit plus que de leur extravagance et c'est lui l'imbécile. *Innocent* de mes cheveux roux, je souffrais des insultes que je ne méritais pas ; *coupable* de cheveux longs les sarcasmes ne me touchent plus. J'en conclus que les innocents que l'on condamne sont surtout malheureux en ce qu'ils n'ont pas commis l'acte dont on les charge et qu'en toute justice, la Loi devrait leur garantir la consolation de réaliser — ne fût-ce qu'en rêve, le crime pour lequel leur tête va sombrer.

Nous écoutons un instant sombrer la tête.

— Et tu travailles ? interroge Gille.

— Beaucoup.

Je montre vaguement des feuilles qu'il trouverait toutes blanches s'il s'avisait de les retourner. Il s'allonge dans le fauteuil, roule une cigarette, médite à voix haute la prose qu'il prépare pour notre revue.

Je me tais, mon esprit prend des notes : du moins saurai-je, la prochaine fois, discerner ce qui gonfle la peau des nouveaux serpents.

— Et toi que fais-tu ?

Il faut dire quelque chose, je crois que je vais encore mentir, mais à qui ?[40]

— Je rêve quelquefois d'une œuvre qui ne serait faite ni avec de la couleur, ni avec des sons, ni avec des mots et qui ne serait cependant pas de la sculpture : une œuvre taillée dans la Vie, un roman réalisé non avec des phrases, mais avec des êtres humains que je ferais agir conformément à un rythme conçu d'avance.

Gille a dressé l'oreille ; je sens que je me décèle trop et dilue ma pensée dans l'eau trouble d'une phraséologie.

— Je rêve d'une œuvre qui serait un défi à la Morale, au Bon Sens, à la Tradition, une revanche de l'Idée prisonnière de la Vie[41], le geste du pénitent qui se défroque. Napoléon était un artiste : Michel-Ange de la guerre, il a peint avec le sang de ses armées, des fresques aussi puissantes que celles de la Sixtine. Et Machiavel, que penses-tu de ce sournois qui tenait dans sa patte les ficelles de l'Europe et faisait danser à sa guise, les rois, les princes et les peuples ?

— Tu n'es ni Napoléon, ni Machiavel.

— Je n'y prétends pas, mais je pense que l'Art peut exister en dehors de ses conventionnels modes d'expression.

J'oublie que mon ami est là et pour moi-même, je rajuste des fragments de pensée longtemps épars en moi et dont l'édifice imprévu agrée à mon Rêve.

— Tu écris un roman : tu imagines des personnages, tu leur a[s] donné des caractères, tu les as placé[s] dans le milieu de ton choix ; mais dès lors ils agissent suivant une logique précise qui ne t'appartient plus : tu deviens l'esclave de ta création : crétin au prologue, ton héros au dernier chapitre ne sera jamais qu'un crétin développé. Change les rôles, prends un personnage[42] dans son milieu : mettons une femme. Elle a sa palpitation propre, sa destinée inscrite depuis sa naissance dans son caractère. Tu la sors de sa vie, tu la situes dans le cadre qui te plaît, tu la fais agir suivant *ta* logique. Elle vivra comme tu voudras, mourra quand cela te plaira. Tu deviens *son* maître et *sa* destinée. Si sachant ce que tu voulais, tu réalises ton dessein, si tu mènes ton héroïne par des épisodes réglés d'avance[43] jusqu'à la conclusion définitive de la mort, n'auras-tu pas fait, mieux qu'avec les matériaux coutumiers, une œuvre d'Art ?

D'une chiquenaude, Gille nettoie la poussière de sa cigarette sur sa manche : peut-être ai-je versé un peu de cendre dans son cerveau.

En se levant, il me désigne un flacon[44] sur ma table.

— Tes paradoxes sentent l'éther. — Oui Gille.

Je te laisse partir. Seul, je me répète[45] :

— ...ni avec de la couleur, ni avec des sons, ni...

...Et je rêve[46].

Le pénitent se défroque

Malgré l'avertissement de ma porte, j'ai franchi mon seuil et suis rentré dans la ville, à la recherche de celle en qui mon Rêve se réalisera.

La nuit serait belle si les réverbères n'en profanaient le poème qui chante dans le ciel étoilé. Leur flamme éclabousse les trottoirs vides au long des façades qui dorment. Je reconnais les rues aux petites croix que mon souvenir a plantées partout où quelqu'une de mes pensées est morte. Elles sont nombreuses et je marche dans un cimetière plus lugubre[47] que le mien là-bas ardent de roses.

Des ombres de prostituées glissent, tarifant d'un coup d'œil ce monsieur seul qui flâne. Comme Dieu, elles estiment la solitude mauvaise à l'homme. Nos regards se lient un instant et je passe[48].

J'arrive au carrefour où bat, dans la clarté, le cœur luxurieux et nocturne de la Ville. Ici les vitrines flambent ; au faîte d'un édifice, les ailes rutilantes d'un moulin me font des signes pour que j'entre : une salle hurlante de lumière, un orchestre qui beugle, des couples enlacés qui tournent. Roses, bleues ou vertes des courtisanes ondulent au bras sérieux de Messieurs noirs. Du mensonge farde les visages, les cils sont teints[49], tous les gestes pareils. Que m'importent ces gorges trop nues, ces hanches trop faciles, ces épaules que la gaze, en élytres de libellules, tente en vain de rendre plus légères ? Dédaigneux, je me rencoigne derrière un massif de palmiers et je guette.

Qui ?

J'ignore celle qui viendra. Je ne pressens ni le galbe de son corps, ni

quelle eau, cristalline, glauque ou décomposée, dormira dans la coupe de ses prunelles. Pourtant — si dissemblable de toutes — je la discerne dès qu'elle passe.

Lentement elle avance, frileuse et menue sous le satin rouge de sa robe qui lui découvre à peine le haut d'un buste ivoirin. Un homme en la fixant ne lui a pas fait détourner la tête, mais sa paupière méprisante s'est rabattue d'un cillement rapide comme pour se laver le regard. Orgueilleux, cet œil qui ne livre pas de promesse, pour moi les contient toutes.

Ma douceur la rassure : nous causons. Je ne suis pas le conquérant qui assaille ses victimes à la pointe du désir : ma timidité de faible les enveloppe, les noue dans les mailles subtiles de la politesse et je les emporte dans ma victoire, respectueusement sans qu'elles le sachent.

— ... Et tu t'appelles ?

— Jeannine.

Elle s'accoude en face de moi, le menton dans les mains. Le corsage en bâillant trahit[50] une petite tache ronde, sertie à la naissance du sein comme un bijou intime : baiser d'épingle, éraflure perverse d'un ongle, il m'en vient à la lèvre une saveur de sang.

— Tu n'es pas d'ici ?

Sa coiffure simple d'un blond sincère n'est pas d'ici, ni le doigt qui s'effile sur les bandeaux, ni l'arc dédaigneux de la bouche, ni la rêverie de ses yeux où se fonce la tristesse violette de la mer par certains soirs.

— Non, je suis de Ploëmec, à la côte bretonne.

Son regard me quitte, m'entraîne, s'en va très loin, là-bas, nostalgique et mon rêve qui le suit devine ses souvenirs... Des landes, l'embrun salé, des roches farouches que fouaillent les lanières[51] des flots. Tout au bout, à ras de l'océan, le soleil est un œil rouge qui saigne[52]. Des stries meurtrissent les paupières et la pourpre lumineuse[53] s'égoutte dans la mer qui en devient écarlate. Les algues de la falaise en sont éclaboussées. Une petite forme passe, s'appuie un instant à la roche. La coiffe bretonne enserre ses cheveux, la jupe[54] courte moule ses cuisses sous le vent. Elle a les yeux de Jeannine et, sans doute, si elle parlait, en aurait-elle la voix. Elle écoute les vagues gonfler leurs chants. Il y a des cris grêles, des cris stridents, des soupirs monstrueux, de la détresse qui gémit. Un homme arrive, l'étreint, la renverse. Les sifflements[54bis] de l'eau s'exaspère[nt], puis cela se rapproche tout à coup, se précise en sonorités de cuivre, en râclement de cordes et dans la salle flamboyante de lustres et de glaces, je retrouve Jeannine, statuette nostalgique, tournant le dos à la foule qui danse.

Je songe à ma chambre, au Sphinx qui sourit, à la Victoire qui s'essore

dans la clarté rouge de ma lampe.

— Partons, Jeannine, pas plus que toi je ne suis d'ici. Le silence, gardien fidèle, couche devant mon seuil : il te reconnaîtra si tu entres et viendra te lécher la main. Ma solitude sera ton accueil et si, comme moi, tu hais les hommes, mes lèvres se feront si douces que tu croiras sentir sur la tienne, une bouche de femme.

M'a-t-elle compris ? Elle se lève, me donne son regard que je prends tout entier, comme sa main qu'emprisonne la mienne.

Au vestiaire, un larbin luxueux lui présente un manteau.

— Prends, Jeannine, le dernier oripeau que te tende la Vie. Demain, toujours, tu seras à moi, sans défroque... toute nue[55] si tu veux.

C'était prévu : un cri de Jeannine parce que la voiture brusquement s'est arrêtée, le dos du cocher qui se dresse entre ses lanternes, puis dans le noir de la portière ouverte sa face goguenarde qui bougonne quelque chose[56].

A cause des ornières, l'homme refuse de nous mener plus loin. Il faut descendre[,] la route[57] par les champs sera longue.

Il fait nuit encore, une nuit alourdie de vapeurs, avec un ciel, en voûte étoilée, qui attend l'aube. J'offre une main galante à ma compagne qui hésite sur le marchepied et, la voix contrariée, j'interprète l'aventure, tandis qu'elle écoute le véhicule, aux essieux geignants, l'abandonner.

Je me baisse pour décrocher une ronce au bas de sa robe. Dans le chemin creux que nous suivons des formes guetteuses émergent de l'ombre, s'y renfoncent derrière nous ; les feuilles complotent aux cimes des arbres indistincts, dont les racines empoignent, comme des serres forcenées, la chevelure herbeuse des talus.

Jeannine s'effare de marcher dans ce sentier hostile, auprès d'un inconnu dont elle entrevoit à peine le visage. Je sens sur mon bras ses doigts gantés qui tremblent :

— Il y a chez nous un chemin pareil que l'on nomme le carrefour des assassins.

— Ici, Mademoiselle, on n'assassine pas sur les routes.

Je l'appelle « Mademoiselle » et je dis « vous ». Respectueux je la guide plus que je ne l'étreins. Depuis que sur sa face se sont éteintes les lumières

du bal, je la sens mienne, toute, et la protège comme la matière subtile et sainte où je pétrirai mon rêve.

En défi à son inquiétude, je lui dis[58] :

— Si vous avez peur, il est temps encore, je puis vous ramener en ville.

Elle réfléchit un moment.

— Non, j'ai confiance en vous.

Je ne dissimule pas un sourire qu'elle ne peut apercevoir.

Je lui expose qu'elle devra vivre toujours dans ma chambre, qu'elle n'en sortira pas ; qu'elle ne pourra ni se montrer à mes amis, ni recevoir les siens, s'il lui en reste. La monotonie de cette réclusion ne l'a pas effrayée.

— Je n'aime pas les amis et ne m'ennuie jamais seule.

Je lui fais dévaler un chemin pierreux le long d'un mur, remonter un autre que brodent des haies aux branches sournoises. Puis nous contournons le cimetière tout murmurant de la brise qui balance les couronnes de perles entre les tombes.

Un peu d'aube à présent rayonne entre les ifs ; l'obscurité bleuit. Dans le gélinier de Jan, un coq s'égosille, un autre répond, un autre encore plus loin ; la campagne un instant est pleine de leurs chants.

— Voici la maison.

Ramassée sur elle-même, elle repose ses volets clos. Personne sur la route pour nous voir entrer.

Je pousse la porte épiant les mots que Jeannine prononcera quand elle pénétrera dans ma chambre. Rouée, banale, intelligente, toute femme, en ce premier cri, sans qu'elle le sache, avoue son âme.

— Oh ! des livres et des statues !

Sous la veilleuse, le Sphinx a des clartés de marbre rose. Elle en perçoit le sourire et son regard, ravi plus que sa parole, m'interroge.

Je lui montre comment mes mains caressent la sculpture ; mes deux paumes voluptueuses moulant les joues, mes pouces lovés aux commissures ambiguës des lèvres. Puis je me hausse, la bouche tendue vers l'autre, comme vers une coupe dont je hume longuement le mystère.

— Vous pouvez l'embrasser ainsi, Mademoiselle.

Ce rite silencieux ne l'étonne pas. Plus petite que moi, elle s'étire pour en imiter l'un après l'autre les gestes. Ses doigts prennent la pâleur rose du plâtre qu'ils étreignent : elle se cambre sur la pointe des pieds, tête levée, dans une belle pose de dévotion pâmée, vers la face qui se penche monstrueuse au-dessus de son visage frêle. Et quand, sourire à sourire, les lèvres se touchent, je devine deux pattes qui se referment derrière Jeannine et lui plante[nt] leurs griffes dans le creux des épaules.

Son manteau enlevé, je l'aide à s'allonger, lasse, sur un divan. A sa main

je contemple[59] l'améthyste d'une bague et je pense à quelque chose de son regard cristallisé dans un peu d'or. Je m'accoude à ses pieds, nous ne parlons plus.

Ensemble nous écoutons le grand silence nous accueillir.

Luxure froide

Notre solitude est une île où ne clapote aucune voix humaine. Des jours ont passé. Nous n'avons aperçu d'autres faces que la nôtre et de la vie nous n'avons entendu que le lent grincement des corbillards où s'allongent les morts qui passent.

Nous nous aimons comme si nous étions seuls au monde à nous aimer et que nous allions recommencer une race. Une humanité nouvelle est possible en nous qui pourrions reprendre la légende sacrée du Paradis.

Eve fluette, Jeannine m'ouvre le jardin nuptial de sa chair.

Depuis des jours, ses désirs me guettent, rampent, m'évitent ou me frôlent. Les miens grognent encagés et je les sens qui bondissent contre les barreaux de mon corps. L'heure approche où je lâcherai leur meute rugissante.

A mesure que Jeannine se dévêt, mes regards la conquièrent. Ils s'enroulent au cou, gracile comme une tige dont la tête serait la fleur, une fleur un peu triste et lourde, anémiée par trop d'ombre maladive. Ses cheveux répandent sur ses reins cambrés leur onde de soie. Je suis les allées mystérieuses des veinules bleues sous la peau et mes doigts s'amusent à sentir le battement de la vie qui répond à leur pression. De la pointe de l'ongle, j'égratigne, entre les seins, l'inquiétante piqûre rouge qui se liquéfie dans une goutte de sang.

Puis je l'enlève toute, ses bras en détresse autour de moi, et si fragile que j'ignore si je vais aimer une femme ou profaner une enfant.

Blotti au creux du ventre, son sexe révèle sa vie chaude et odorante.

Je rencontre sous la mienne sa chair qui frissonne, ses membres souples qui bougent, ses seins élastiques, toute Jeannine qui soupire, se tord, dont l'œil s'effare jusqu'à ce qu'elle se tende immobile avec un petit râle qui déclôt ses lèvres sur ses dents serrées...

Sexe de la femme, chair de rose, rose de chair,
Blême orchidée ouverte aux pistils impassibles ;
Calice renversé dans le tabernacle du ventre ;
Amphore indigne d'où s'égoutte le vin pourri des menstrues ;
Confessionnal où se perpètre[nt] les crimes,
Porte du ciel, couloir d'enfer,
Vestibule de vie, genèse de mort,
Sexe de la femme, je vous hais.
Coup de pouce satanique dans l'œuvre de Dieu,
Centre sorti de sa circonférence,
Cible qui blesse,
But et moyen,
Fourreau qui use le glaive,
Miroir sans reflet,
Sexe de la femme, soyez maudit dans votre paradoxe.

Stupéfiant du poète, erreur de ceux qui pensent,
Faux poids dans le plateau de la Justice,
Coupe des orgies, délices de Capoue, défaite d'Annibal,
Défilé d'où l'envoyé des Thermopyles ne serait pas revenu ;
Glaive de Judith, ciseaux de Dalila, rouet d'Omphale ;
Sexe de la femme, l'héroïsme vaincu t'exècre par ma bouche.

Tour de Luxure, puits de Vertige,
Phallus vide ;
Creux qui ne s'affirme que par son néant
Phare des perditions, Rocher des naufrages,
cap des fausses espérances ;
Conque des Sirènes
Viatique de ceux qui restent
Sexe de femme, soyez maudit pour vos mensonges.

Trébuchet des désirs,
Tremplin vers la chute,
Eteignoir des rêves,

Extase des brutes,
Pâture où s'alourdissent les Chimères,
Sexe de la femme vers vous monte[nt] les litanies de mes blasphèmes.

Récompense des soudards ;
Fleur qui bouge sous le nombril dansant de Salomé,
Plaie qui demande la plaie,
Vase de pollution aux doigts des Messaline,
Réceptacle des stupres,
Lupanar après le Colysée
Sexe de la femme, soyez maudit dans votre cruauté.

Toison de bête[60], feuillage d'automne, mousse de nuit, crin de misère ;
Venin parfumé
Efflorescence insidieuse sur la tourbe des marécages.
Pelouse où tourne la ronde des convoitises ;
Sexe de la femme, soyez maudit pour votre volupté !

Lèvres qui s'entr'ouvrent, bouche qui se déclôt,
Livre que l'on feuillette ;
Consentement sans prières, refus qui accepte ;
Capitulation avant l'assaut
Sexe de la femme, mon orgueil maudit vos défaites faciles.

Mais je vous aime, Vous, ô sexes impossibles des mortes ; baisers de glace, vulves engaînées dans la chair froide ; frissons immobiles, caresses figées, inertie close, ébauche intangible dans la raideur du marbre.

La chambre est drapée de silence et de nuit.

Nos corps familiers, complices déjà[61], se reconnaissent dès qu'ils se touchent. Celui de Jeannine a des replis soyeux où mes baisers se lovent. Avec un râle, elle se pelotonne voluptueusement contre moi et sa tête alanguie repose légère sur ma poitrine d'homme frêle. Heureux, nos membres sont liés et s'aiment.

— Mon doux amant! Ta bouche est douce à ma bouche; douce ta peau; douce la caresse de tes doigts sur ma chair.

— Ma douce amante! Ta chair est un chemin tiède où divague[nt] mes baisers. Voici les blanches collines de tes seins, voici les roses qui les couronnent, voici le jardin onduleux de tes hanches et le relais parfumé de tes aisselles.

— Comme il bat fort, ton cœur, sous mon oreille et comme j'entends avec joie ton haleine rythmer son souffle sur le mien. Dans la nuit qui te cache je t'écoute vivre, ô mon amant.

Nouée, dans mes bras, je la berce plus étroitement tandis qu'elle murmure comme à travers son rêve:

— Oh! toi qui m'a[s] choisie.

— Oui Jeannine, choisie... Maîtresse d'élection, épi, trié parmi tous les épis de la moisson, un jour, peut-être, la meule te broiera et je pétrirai dans ta chair l'hostie sanglante de mes amours.

Un tressaut la redresse et sa voix inquiète m'interroge.

— Hostie sanglante? Pourquoi m'as-tu dit cela?[62]

— Jeannine, Jeannine, des femmes sont déjà mortes qui m'ont aimé comme toi.

Je ne mens pas. Ma confidence prémédite le souvenir de ce qui n'est pas encore. Assassin aux genoux de sa victime, je savoure la joie de l'éclabousser du sang dont elle sera la fontaine.

— Imprudente Jeannine, pourquoi as-tu franchi mon seuil[?] Ton « doux amant » est mauvais suivant les hommes. Je suis celui qui nargue les Lois. Les mille yeux de la Justice ne perceront pas ces murailles qui te font prisonnière et gardent mon Rêve trop lourd pour sa balance.

Sans voir son regard, je devine deux prunelles d'épouvante qui me fixent dans le noir. Je les cherche des lèvres.

— Je t'aime Jeannine. Mais que mon amour t'absorbe, que tu disparaisses, personne ne pourra m'accuser, personne, sinon le Sphinx dont les lèvres complices ne se décloront pas même devant un crime.

Je resserre l'étreinte dans laquelle Jeannine se débat ; nos corps enlacés sont maintenant des ennemis qui luttent :

— Tu es mienne Jeannine ; tout entière avec ton cœur qui tressaute, avec ta voix qui tremble...

— Et tu me tueras ?

Interrogation anxieuse des amants qui espèrent !

Je suspends ma réponse. Ma main frôle la gorge qu'un jour elle serrera pour en exprimer le dernier souffle. Je me rapproche d'elle, timide, et ma bouche contre la sienne, avec tout mon amour tendre, je lui murmure le « oui » virginal de mon péché futur.

Le jour suivant :

— Tu plaisantais, n'est-ce pas ?

— Jeannine, j'ai des accès de sincérité même avec les femmes, mais elles ne savent pas quand je mens.

— Je ne crois pas à ta confidence.

— La Vérité est une vierge qu'on n'accueille pas quand elle vient nue.

De mes réticences, Jeannine garde un doute, une sensibilité craintive qui la fait haleter à certains de mes regards. Mes mains surtout l'inquiètent : quand elles montent vers elle, je la surprends qui se recule interrogeant la menace enfermée dans leurs doigts : mais la douceur de leur caresse la rassénère *(sic)*. Je sais les mots qui titillent sa peur, les intonations qui l'exaspèrent et aussi les gestes qui l'assoupissent. J'en joue à mon caprice. Sculpture équivoque, je la moule à mon caprice, tantôt recroquevillée sous la peur qui se terre, tantôt élancée dans la joie qui bondit.

Le Moine et le Satyre[63]

Mes amis ne connaissent de ma vie que ce que je veux bien leur en découvrir. Inconstante et variable, ils n'en savent que la surface ; ils ignorent Jeannine. Ma fuite vers les champs, ma retraite entre ces murs les égaient comme le mode récent de mes fantaisies.

Trois fois j'ai refusé la visite de Gille. Par la porte que j'entrebâillais, j'ai vu son œil curieux interroger les ténèbres rouges de ma place. Le grincement de mon verrou a répondu à son enquête.

Ce matin il doit venir. Dès que nous entendons sa voix, Jeannine se lève et va s'enfermer dans la pièce voisine. Lorsqu'il entre je suis courbé sur ma table et je travaille.

Il n'est pas seul. Derrière lui j'aperçois le chapeau pelucheux à larges bords et le complet de velours noir par quoi se caractérise le peintre Warnant.

Nous nous serrons la main, nous causons. Des mots pendant que leurs regards me perquisitionnent le visage, fouillent les recoins à la recherche d'un changement qu'ils s'étonnent de ne pas découvrir. Peut-être un vague relent leur fait-il pressentir le passage embaumé d'une femme. Ils le hument un instant, suivent la piste et s'égarent au parfum d'une gerbe de roses, devant le Sphinx.

Seul Warnant qui s'obstine, promène derrière ses lunettes son œil louche dont on ne sait jamais s'il vous regarde. Une maîtresse maladive lui impose[64] une continence qui lui alourdit le ventre, gonfle les joues,

congestionne le cerveau de la pourriture sexuelle dont il ne peut se débar[r]asser par ailleurs. Alors il s'en venge en suspectant les autres de sa lubricité.

Comme il prétend me connaître, il évitera de m'interroger, mais sa malice médite le piège sournois où je trébuche.

En attendant c'est moi qui le questionne et le dénude, sans qu'il s'en doute, devant une femme :

— Tu t'es remis à peindre[?]

— Oui, mon cher, et j'ai trouvé un modèle...

Sa main, son bras, son corps entier amplifie dans le vide une évocative circonférence. Azurée d'idéalisme autrefois, son inspiration ne va plus au-delà du derrière des dames : leurs fesses rondes emplissent sa vie : il est vrai qu'il les veut copieuses comme son geste, monumentales comme le portique d'une cathédrale où sa dévotion à l'échine de son amie l'empêche de pénétrer.

Gille s'amuse de mon dégoût.

— D'ailleurs, ajoute-t-il, Warnant continue d'écrire.

— Oui, rêve Warnant, mais quel labeur que la pensée écrite. Les mots sont des esclaves indociles qui se dérobent à mon appel. Heureusement j'ai trouvé le moyen de les dompter.

Il savoure d'avance son récit et se carre sur une chaise afin de mieux l'expliquer.

— Quand le mot est rebelle, je descends où vous devinez...

Nous devinons sans peine.

— ...Je m'installe comme ceci...

Il s'accroupit.

— ...J'attends quelques secondes et...

Il lève au bout de sa main, très haut, un index inspiré :

— ...le mot devant moi, net, précis, lumineux[65] !

Pas plus que moi Gille ne répond. Il avise sur ma table une petite statue de moine dont il ne connaissait pas la silhouette recueillie.

— Ta collection s'est enrichie ?

— Oui, Gille, d'un peu de bois sculpté en prière.

Et j'ajoute avec un sourire :

— C'est tout ce qu'il y a de neuf ici depuis ta dernière visite.

Il tourne la statuette entre ses doigts, l'admire et je m'impatiente quand négligemment il la repose dans un coin où elle ne se trouvait pas.

— Non pas là, Gille.

Mes bibelots sont des gestes dont la signification m'importe : ils ont leur raison et leur place chacun, et je n'aime pas qu'on en bouleverse la

symbolique ordonnance.

Je ramène le moine à l'endroit où mon œil a coutume de le voir, c'est-à-dire au pied de la croix, près de son Dieu, mais lui tournant le dos.

Comme devant mon crucifix[66] l'autre jour, Gille sourit :

— Il ne faut pas sourire Gille, même devant un moine, et fût-il apostat. Regarde celui-ci. Son capuce lui tombe sur le front et ses mains sous la bure lui cachent le visage[67]. On ne voit rien de sa chair, on devine à peine son corps mais comme on le sent triste sous sa robe et comme elle le cloître tout entier dans sa prière. Il s'est détourné de la croix, cependant ne s'en éloigne pas[68], il reste sur le Calvaire même et le Dieu qu'il renie n'en est pas moins toujours là.

— C'est toi le moine ? interroge Warnant.

— Il faudrait, continue Gille, écrire de ceci un apologue pour la Revue. Voici longtemps qu'on n'a plus lu de tes proses et les amis s'en attristent. Pourquoi ne vient-tu plus à nos réunions ?... Ce soir ?

La Revue : autour d'une table quelques jeunes gens fument gravement leurs pipes. Elles sont toutes d'un modèle identique, mais chacun bourre la sienne de son propre tabac et trouve que la fumée du voisin sent mauvais : c'est la camaraderie littéraire.

— A ce soir, insiste Gille.

— Oui ce soir.

Eux partis, je ramène Jeannine qui rit de ce qu'elle a entendu.

— C'est ton ami celui qui peint et qui cherche ses mots ?

— Oui Jeannine. Tu regrettes de ne pas l'avoir vu[?]

— L'écouter m'a suffi. Et les autres que tu verras ce soir ?

Peu complexes, sauf Gille dont j'estime la pensée subtile, mon mépris les analyse en une phrase.

— Warnant que tu viens d'entendre peindrait des ordures, s'il ne les voulait écrire ; un autre, Niave, secrète des calembourgs *(sic)* qui engluent ses rimes ; il y a encore Rizon, le philosophe, qui n'a rien à dire et le docteur Lejars qui partage cet avis. Le trésorier s'appelle Sory. Avec une sécheresse égale, il équilibre les comptes et la critique théâtrale de la Revue ; le théosophe Moran y sème l'abstraction de la tuberculose ; son second poumon est entamé ; reste Villiers l'occultiste[69] qui a ajouté une particule à son nom et une aune de drap à sa redingote depuis que les Rose + Croix de France l'ont initié à leurs mystères. Tous, étant eux, ils ont voulu devenir quelqu'un et leur parade les a rendus quelconques.

Ma verve inaccoutumée amuse Jeannine.

— Mais dis-moi, tu ne les aimes pas, tu les méprises et ce soir

cependant tu vas les rejoindre.

Je la fixe dans les yeux :

— Il faut Jeannine que ces gens-là me croient seul.

Et voilà toute sa gaîté qui sombre.

Lorsque j'arrive, le soir, le cercle siège au complet. C'est à l'étage d'une brasserie, une annexe enfumée, quelques charges au mur, une armoire où voisinent avec les nôtres les documents d'une société colombophile. En bas, j'ai salué le cénacle des dames qui attendent ces Messieurs : coup de chapeau correct, crémonieux, mais à distance comme pour un corbillard. Elles ne m'aiment guère moi qui n'exhibe à ces réunions aucune muse. Ma discrétion ou ma chasteté les offusque et leur dédaigneuse réponse à mon salut remue à peine les plumes qui décorent leurs têtes d'oiselles.

Là-haut, les pipes fonctionnent.

— Ah ! voilà l'éthéromane.

Le docteur guette ma future névrose, sa main s'avance vers la mienne comme s'il en cherchait déjà le pouls[70].

Depuis Jeannine, je n'ai pas d'autres poisons. Je prolonge cependant la légende des vices[71] que je n'ai plus, pour ne pas alimenter l'histoire de ceux que je n'ai pas encore. Quelques gouttes d'éther dans un mouchoir y suffisent.

Ils en flairent le parfum tandis que je fais le tour de la table où ils sont installés[72]. Warnant me présente des doigts onglés de mandarin qui vivrait dans la crasse ; la poignée de Gille me comprend, celle de Niave me glace[73] autant que ses calembours.

Debout aux extrémités de la salle, le théosophe Moran et Villiers l'occultiste n'ont même pas interrompu leurs vociférations.

— Pygmée du terroir !

— Charlatan !

Ils discutent à leurs habitudes *(sic)*. Ils sont sur des sommets distants et leurs invectives se croisent au-dessus de la terre, très haut dans l'astral.

Moins culminant, Sory soigne l'évolution matérielle de la Revue.

— Messieurs, il reste trois francs cinquante en caisse, soignons les abonnements.

Il a devant lui des papiers, des liasses de quittance[s], un gros livre de compte. Son déballage encombre la table chargée déjà de pipes et de verres. Il déploie un manuscrit :

— Et maintenant, si vous le voulez bien, je vais vous soumettre ma critique théâtrale de la quinzaine.

Il lit. Sa phrase monte, descend, toujours égale, dans la fumée recueillie des pipes ; elle mesure avec justice le *doit* et l'*avoir* des pièces et de leurs interprètes.

Après lui, Niave déclame de ses vers : il ne pense qu'à ses rimes, on est assourdi par chacun de ses coups de cloche.

Les autres à leur tour sortent quelque poème ou quelque conte. Quand ils s'arrêtent, après un « Voilà » en point d'orgue, il y a un instant de méditation profonde, parce qu'on ne trouve pas tout de suite ce qu'il faudrait dire. C'est glaçant pour l'auteur. Il a chaud cependant et se tamponne le front.

Enfin quelqu'un brise la gêne.

— Il me semble que...

et l'on se met à juger le travail, minutieusement, avec sévérité, suivant la jurisprudence de son propre style. Niave hait les répétitions de mots : il les relance à vingt lignes de distance et quand il en a débusqué une, il jubile comme s'il allait entre ses ongles écraser un pou. Simard inflexible poursuit dans les phrases la possibilité d'une interprétation grivoise : il en voit d'ailleurs partout. Quant aux élans, à l'enthousiasme, aux beautés de l'œuvre, personne, sauf Gille, ne s'en inquiète : ils ne cherchent que les tares.

Le dernier, Rezon a développé un long récit symbolique. Quand il ne se tait pas, le philosophe remue des idées. Celles d'aujourd'hui, banales, précisent les obligations de l'Art, car suivant mes amis l'Art, découverte humaine, a ses devoirs et son utilité sociale comme la locomotive ou le parapluie.

Sur ce thème, tout le monde s'anime, les voix s'élèvent, chacun préconise sa manière de domestiquer l'inspiration, cependant qu'effondré dans mon coin, j'argumente à ma façon — en silence — et recueille des phrases[74].

— Si ce n'était une question d'intérêt, ce serait bête.

Le positivisme de Rezon porte la toge rude des Cyniques.

— Il faut aller aux pauvres par l'Art et moraliser les masses, dit Sory.

— Masser les morales, rétorque Viane.

— ...L'Art qui ne mène pas à l'idéal... c'est Villiers qui déclame.

— ...Voie divine de la Sérénité... et c'est Moran qui tousse.

Sociologues, idéalistes, politiciens, ils ne sont plus des artistes[75]. Ce qu'ils appelleraient mon « aristocratisme » s'insurge de leur obstination à transplanter, dans les terreaux utilitaires, les orchidées[76]. Je souffre de découvrir la vanité qui transforme chacun de leurs gestes en attitude. J'ai presque honte[77] de leur ressembler.

A voix basse, pour moi seul, je médite un apologue :

« Venus on ne sait par quelles routes, pèlerins chacun de son propre dieu, ils s'étaient rencontrés au carrefour de leurs affinités : l'Art.

« Ils avaient jusqu'alors cheminé sur des voies diverses si lointaines qu'ils s'ignoraient, ceux-ci étant poètes, ceux-là peintres, les autres racontant ce que voyaient leurs yeux de la Vie et des Hommes.

« Or s'étant rassemblés, ils confrontèrent leurs Rêves et rougirent de les trouver nus.

« Etre soi, ils ne l'osèrent plus. Par pudeur ils s'affublèrent qui d'une chape, qui d'une toge, qui d'une simarre et le masque dont ils se couvrirent, leur colla si étroitement à la peau qu'ils ne le distinguèrent plus de leur visage.

« Ils eurent une mission. Ceux qui avaient pris la dalmatique se mirent à prononcer des paroles de prêtres ; asservis sous la toge ils imitèrent pour la foule les gestes des tribuns et la pourpre factice de leur simarre attifa de mensonge la splendide inutilité de leur Rêve.

« Et ce fut de la sorte que ceux-là qui étaient des poètes, qui étaient des peintres, qui étaient des conteurs, comme eux seuls, se rabaissèrent à ne devenir que des hommes, — pareils à tous les hommes.

— Messieurs il est minuit. Soignez vos abonnements.

Sory referme sa farde où il y a trois francs cinquante en caisse.

A ce geste tout le monde se lève, descend vers la salle où sans doute s'impatiente le groupe aimé des épouses et des maîtresses. Avant qu'ils ne les rejoignent je me sépare de mes amis en lançant de loin un dernier coup de chapeau vers le coin où se trouvent leurs femmes[78]. Inoffensif, éthéromane et muet, ils m'ont vu comme toujours. Cette apparence ne suffit pas. Je veux compléter l'alibi. Une fille entre, robuste et rebondie, voguant panaches éployés sous le pavillon ostensible de la prostitution. Elle a des hanches puissantes et la poitrine, sous le corsage arrondi,

s'affirme hospitalière et généreuse. J'interroge d'une œillade, nous avons un bref colloque et je passe[79] mon bras sous le sien, tandis que les dames se raidissent de mépris pour ce mufle qui les évite et s'accointe, devant elles, avec des femmes d'une heure et quelles femmes !

Nous sortons. Du contact avec les hommes, il me reste autour des tempes un battement de chauve-souris.

— Par ici, mon petit.

Je me laisse entraîner à travers des rues que je ne connais pas, de plus en plus sombres.

— Par ici, mon chéri.

Machinal, je gravis un escalier, on me pousse dans une chambre, avec un lit tout blanc, les draps ouverts :

— Tiens, une curieuse photographie à ce mur...

Puis des vêtements qui glissent, une bouche mouillée qui me mange les lèvres, deux bras étouffants qui m'écrasent sur des seins mous.

Je ne redeviens moi-même qu'à l'aube devant ma porte où Jeannine m'attend[80].

Oh ! les idées que l 'on enferme dans sa chambre et que l'on retrouve en rentrant. Elles sont les princesses endormies, les blanches almées au visage resplendissant et la danse légère de leurs pieds vous accueille au retour. Idées conjugales et maternelles au front soucieux ; idées voluptueuses qui ronronnent à la flamme du foyer ; idées graves studieuses sous la lampe, ma venue les ranime et je les baise toutes sur tes yeux, ô Jeannine, ô mon rêve, qui glisses vers moi dans la gaîne souple de ta chair[81].

Mon bras à sa taille, ses mains abandonnées sur mes épaules et nos joues se touchant, nous regardons par la fenêtre le soleil qui décline vers la sapinière. Son disque endiamanté agraffe dans le ciel des tentures de pourpre et d'or. Comme d'énormes candélabres, aux futs de bronze, les sapins haussent une flamme à chacune de leurs branches, la forêt entière en est illuminée.

— Vois, Jeannine, l'autel prestigieux qu'allume pour toi le couchant. Tu es aujourd'hui l'Immaculée, la Vierge pure, dont je baise les cheveux en nimbe vermeil autour du front. Vers toi montent l'encens et les hymnes du soir ; vers toi mes mains, vers toi mes lèvres et j'effeuille à tes pieds la jonchée de mon amour en fleurs.

« Donne ta face en extase où se réfugient mes yeux. Par elle oublier les hommes, pour elle effacer dans l'eau des miroirs et le cristal des sources jusqu'au reflet de mon visage pour ne connaître que le tien.

« Donne tes lèvres en sourire où se love ma bouche. Par elle oublier les hommes, pour elle assourdir dans le son de ma chambre et l'écho de la plaine jusqu'au murmure de ma voix pour n'entendre que la tienne.

« Donne tes mains en prière où se blotissent mes doigts, ton front en brasier où se réchauffe ma pensée... Donne.

« Vers tes eaux, je me courbe, fontaine limpide dont les caravanes n'ont pu profaner les margelles. Je me prosterne devant le reposoir flamboyant de la Honte, pécheresse inconsciente, toi qui sanctifias le vice en le touchant de tes mains pures et chastes dans la débauche, sereine dans la

luxure, ô toi qui passas... »

Emue, Jeannine entend la cantilène où je m'exalte. Les oiseaux de la joie gazouillent dans son âme. Quand je me tais[82], c'est encore du bonheur qu'elle écoute frémir dans le silence du soir.

— Heureux, mon amant, si tu voulais, nous pourrions l'être toujours.

Son amour craintif se tend vers moi dans son regard qui m'interroge.

— Le pourrions-nous, Jeannine ?

Du doigt je montre l'horizon : la forêt éteint ses cierges, le dais du ciel s'est effondré et du soleil qui meurt, sous les nuages en décombres, de l'or s'écoule ensanglanté.

Etre heureux, le pourrions-nous jamais ?

C'est la fin d'une journée ardente. Au dehors l'orage gonfle sa voix et forge de la foudre. La peur hagarde des peupliers autour du cimetière se lamente aux mille lèvres de leurs feuilles.

Je rôde à travers mes deux chambres d'une marche inquiète de fauve qui attend sa proie. Une excitation douloureuse me tord les nerfs ; mes regards, quand ils rencontrent Jeannine, s'aiguisent d'une méchanceté sournoise qui la vrillent *(sic)* jusqu'au cœur.

Je veux aujourd'hui torturer mon Rêve.

Nue, elle s'est enveloppée d'un satin rouge dont les plis l'habillent comme d'une chape de sainte ou de la tunique d'un ange. Elle lit le volume que je lui ai mis entre les doigts, mais je sens aussi qu'elle me guette et sous la robe, dont le cri me déchire à chacun de ses gestes[83], je m'exaspère de deviner une animalité moite odorante qui m'attend.

Je suis tombé en arrêt devant elle et soulevée sur un coude, la bouche si près de la mienne que j'aspire son haleine, elle m'offre un « Je t'aime » trop sucré pour ma faim[84].

Sa douceur d'esclave m'irrite ; je la voudrais violente, exacerbée, digne du tigre dont l'ennui grince des crocs au fond de moi.

Je grogne quelque chose et d'un coup de patte à rebours de la gentillesse[85] qu'elle espérait, je la rabats sur le divan.

Avec délices, je lappe quelques larmes qui sourdent entre ses cils et je me radoucis de sentir sous ma main sa poitrine dont les sanglots me

tentent. J'en caresse un instant, sous la robe, la houle tiède.

— Tu es mauvais, soupire-t-elle, mauvais mais pas méchant et je n'ai plus peur de toi. Vois, je me livre tout entière, sans crainte. Tu me tueras, m'as-tu dit un jour ; eh bien aime-moi, me voici morte.

Allongée sur le divan, elle ferme les yeux, mains jointes et pieds unis. Je me mets à genoux devant elle et mon bras enserre sa taille consentante qui plie. Sa bouche passive accepte mes baisers, mais derrière les cils la prunelle vit et son angoisse me guette[86].

D'un brusque recul, je me redresse.

— Non pas ainsi, Jeannine, tu es encore trop près de moi. Ta robe de vivante est une chape de plomb que je ne soulèverai pas. Je veux t'aimer dans l'extase du rêve ou la malédiction du péché. Sois flottante et lointaine, brume, parfum ou pourriture, venue à moi de l'autre rive de la Vie.

Je la guide vers une petite armoire[87] qui érige contre le mur sa forme oblongue[88] de sarcophage. Sa largeur mesure à peine les épaules de Jeannine. Je l'aide à s'y encastrer les coudes au corps à la façon des momies, puis comme un piège, je referme[89] la porte vitrée.

Magie de la transparence et de l'ombre. Sous la lamelle qui l'emprisonne, son visage se perd, s'immatérialise, prend la pâleur cireuse des saintes dans leur châsse de verre : il se dissout parmi les reflets qui traînent, c'est un fantôme sous une glace, presqu'une Ophélie à travers la caresse diaphane de l'eau.

Complaisante, avec un sourire heureux, Jeannine se prête à ma contemplation. Elle choisit les attitudes qui me plaisent et, yeux au ciel ou paupières rabattues, simule l'extase des Madones ou le sommeil des mortes.

A la longue cependant son expression s'attriste et je devine qu'elle s'inquiète de ce jeu équivoque dans la suffocation lourde du meuble.

D'une saccade des épaules, elle cherche à se dégager les bras ; mais les bras sont ligottés entre les planches qui la compriment et elle s'effraie de se sentir prise.

— Ouvre... ouvre... je veux sortir.

Sa voix m'implore assourdie comme sous le couvercle d'un cercueil.

Je n'ouvre pas et tout contre la vitre, pour qu'elle m'entende, je la nargue.

— Jeannine, je ne suis pas méchant, tu n'as pas peur de moi.

Elle n'ose pas répondre.

— Jeannine, si je te laissais là, tu mourrais... tu mourrais, Jeannine.

Un choc de ses genoux a fait trembler la porte. A deux mains, je la tiens

fermée, je ricane, les nerfs tendus à la joie de supplicier une femme, dont je prolonge[90] seconde par seconde la torture. Je m'acharne parce que j'aperçois, en même temps que sa face douloureuse, le reflet de la mienne, avec des lèvres tordues, une mâchoire satanique. J'ai l'illusion[91] de lutter avec mon propre fantôme qui se débat derrière cette porte et me sauterait à la gorge si je le laissais sortir[92].

Des minutes passent. La tête, seule libre, se démène sur le corps[93] immobilisé ; toute sa volonté de vivre travaille sous le front. Je mesure, aux battements des narines, aux veines qui se gonflent, l'effort monstrueux[94] de ses muscles captifs.

— Ouvre, mais ouvre donc... j'étouffe !

Ce n'est plus qu'un râle. Je l'entends à peine[95]. Elle a les yeux ronds de ceux qui voient la mort venir. De l'horreur en découle avec des larmes, de la haine dont je savoure la mimique imprévue. Puis leur regard s'éteint dans l'eau trouble des prunelles.

Une dernière fois, elle bâille vers un peu d'air ou pour un cri d'épouvante qui ne sortira plus et le corps s'affaisse avec la tête qui retombe comme une fleur cassée.

Quand je la libère enfin, elle s'abat en avant, évanouie, dans mes bras et c'est un cadavre que j'emporte, que mes baisers écrasent, où mon exaltation triomphante se détend[96].

Epouvantée de ce qu'elle croit ma folie, Jeannine a voulu fuir. Depuis des jours, elle en méditait le projet. Je pouvais suivre sur son visage ses délibérations et dans le jeu de ses gestes scruter les oscillations de sa pensée.

Une fois qu'elle s'était cachée pour une visite de Gille, je l'avais devinée derrière la porte, la main sur la poignée, prête à demander l'aide du chevalier que le hasard introduisait dans sa prison.

A propos d'un mécompte amoureux dont son inconstance est coutumière, Gille se plaignait de l'instabilité féminine.

— Où est-elle, demandai-je avec une emphase que ne méritait pas cette banalité, où est-elle la femme qui oserait aimer un homme jusque dans la mort ?

Cette parole n'avait pour mon ami que le sens d'une vague condoléance, mais elle pouvait à Jeannine sembler un défi[97].

Bientôt en effet je perçus son pas qui s'éloignait et le craquement du lit où quelques instants plus tard je la trouvai tout en larmes.

Aujourd'hui de sa nervosité plus grande, du ton raffermi de sa voix et aussi de je ne sais quelle insolite câlinerie plus aiguë dans ses paroles, j'ai déduit que sa résolution était prise.

— Ce soir, lui dis-je avec indifférence, je compte rejoindre en ville mes amis.

Elle fit « Oh », la mine contrariée, mais son œil eut un rapide éclair d'espérance et je m'amusai de son effort pour en éteindre la flamme.

— Petite Jeannine, pensai-je, inexperte au mensonge, l'ingénuité même de ta dissimulation trahit ce que tu projettes. L'hypocrisie est une arme trop subtile pour ta main : tu ne blesses que toi-même.

J'étais prêt à partir. Elle me jeta les bras autour du cou, me caressa le front[98] avec des doigts légers pendant que ses lèvres articulaient : « Mon pauvre petit » comme si elle eût regretté déjà le mal qu'elle allait me faire.

Sur le seuil je me retournai :

— A tantôt, lui dis-je. Je rentrerai tard. Tu m'attendras ?

Ne voulant plus mentir, son regard triste seul me répondit et les mains sur la bouche elle m'envoya un baiser où je compris l'offrande[99] suprême de son amour.

Sur la route, je fis sonner mes pas afin qu'elle les entendît s'éloigner. Un détour me ramena[100] dans la sapinière près de la maison. Je me blottis en face de la petite porte percée dans le mur de clôture par où elle s'échapperait. De là je surveillais également la fenêtre de ma seconde chambre dont une lampe illuminait en cet instant le grand store rouge. L'ombre de Jeannine s'y habillait ; ses mouvements[101] saccadés me révélaient sa hâte. Elle demeura un long moment de profil, les bras levés, le buste tendu, à se nouer la voilette. Je distinguai la moue de sa bouche pour en écarter la résille ; ses belles lèvres grossies par la projection, me parurent odieuses et j'en voulus à Jeannine, comme d'une discordance, de sa coquetterie qui en cette minute tragique, prêtait hors de propos à mon Rêve un geste mesquin, commun à toutes les femmes.

Heureusement elle s'éloigna et plus rien ne vint sur la transparence rouge du rideau.

Sans doute écrivait-elle une lettre douloureuse[101bis] d'un dernier adieu. Je m'attendrissais à en supputer les termes[102], quand brusquement la lumière s'éteignit.

Bientôt la petite porte grinça doucement dans le silence. La nuit n'était pas assez opaque pour me cacher Jeannine quand elle sortit. Son corps semblait flotter dans la fluidité bleue des ténèbres et je voyais nettement le découpage de sa silhouette sur le mur blanc où elle venait de s'appuyer. A droite, à gauche, elle tourna la tête interrogeant l'ombre de ces arbres qu'elle n'avait jamais aperçus que de haut et dont les troncs pour elle s'hallucinaient de mystère. Elle hésita longtemps puis elle s'aventura de quelques pas dans l'obscurité. Elle était si près de moi que j'entendais le claquement craintif de ses dents. En deux bonds, j'aurai[s] pu me jeter sur elle, la reprendre et l'étrangler. Je ne bougeai pas.

Elle se remit à marcher, toujours indécise, dépassa le fossé qui me cachait. Je ne la voyais plus que de dos, quant tout à coup elle s'arrêta

et s'étant retournée regarda notre fenêtre qui faisait un trou plus noir dans la façade.

Une branche me dérobait son visage, mais je l'écoutais pleurer à petits sanglots dont j'appréciai le rythme opportun et le timbre comparable à la plainte lointaine d'une tourterelle dans la nuit.

La beauté de ce jeu m'attendrit[103] si fort que je souhaitai de toute ma compassion qu'elle réussît à s'évader.

— Oui Jeannine, pensai-je, pauvre petite chose très douce que j'aime, délivre-toi, fuis la mort qui te guette, et sauve-moi de l'horreur de devoir te tuer.

Mon amour vivait avec elle, partageait ses transes au drame de sa fuite. Je l'encourageais, je l'excitais à partir et en même temps quelque chose me bandait les muscles et je me sentais prêt à sauter comme sur une proie, si elle faisait mine de s'échapper. Mais pourquoi donc ne s'éloignait-elle pas ?

— Fuis, fuis donc, lui conseillait mon amour.

Et elle ne bougeait plus la face penchée vers le sol, elle s'y laissait tomber et la tête dans ses mains poussait des sanglots dont la mélodie de plus en plus m'apitoyait.

— Mais fuis, fuis donc.

J'allais crier.

— Je ne peux pas.

C'était sa voix qui semblait me répondre. Très vite elle se releva, retourna vers le seuil, poussa la porte.

Je reconnus le grincement de la serrure qu'elle refermait et bientôt la lampe, là-haut se ralluma comme un œil très doux dans la nuit.

Quand je reviens à l'aube, Jeannine dort, si pâle entre les boucles dispersées de sa chevelure que je crois un instant qu'elle est morte[104].

J'ai des fleurs plein les bras. J'en sème les pétales sur sa couche ; la plus belle rose, je la glisse entre ses doigts, et noue à ses tempes une frêle couronne de liserons.

Longtemps je respire la fragrance de son souffle au milieu des parfums, puis d'un lent baiser sur la bouche je la rappelle de son Rêve dans la Vie.

Toutes ces corolles autour d'elle la font sourire. Ensuite elle s'attriste, car elle se souvient et s'imagine ma douleur si, elle partie, j'avais retrouvé ma chambre avec mes gerbes vaines.

Ses caresses en sont plus tendres et l'enlacement de ses bras tiède à mon cou. De l'index elle enlève sa bague d'améthyste et me la passe au doigt.

— J'ai rêvé, souffle-t-elle, je te craignais et te voulais fuir. Mais plus puissant que ma peur, mon amour m'attachait à toi. Je ne pouvais briser

ces liens. Alors je suis revenue dans notre chambre et je te disais : Garde-moi, je suis tienne, comme cette bague à la pierre de deuil que je te donne. Aime-moi jusqu'à la mort, jusque *dans* la mort, si tu veux. Je ne te fuirai plus, accepte mon sacrifice, mais qu'au moins tu ne me fasses plus souffrir.

A genoux je me traîne devant elle. Je prends entre mes mains repentantes les siennes qui supplient :

— O chère petite vierge douloureuse, face dolente baignée de larmes,
«Je veux te parer d'une couronne de joie,
Je ne veux plus que tu souffres, je veux que tu sois heureuse, divinement heureuse ;
Je t'aime et veux que tu le saches, et veux que tu le croies,
Je veux que tu deviennes la Madone de mes Sept Allégresses, la Dame Auxiliatrice qui m'abritera dans son cœur, dans sa chair, dans son âme.
O chère petite Vierge douloureuse, dont mon Vice un jour poignardera le cœur saignant».

Nous ne sommes plus seuls : la Mort s'est assise entre nous. Nous sentons son pas silencieux qui rôde, elle nous surveille et bien que nous n'en parlions plus, sa présence alourdit chacun de nos gestes. Nous n'osons plus nous aimer devant elle[105].

Des mois ont passé. Nous avons vu les roses du cimetière se faner et pourrir. Sur le ciel d'hiver, les peupliers ont érigé leurs squelettes nus et voici que le soleil plus tiède gonfle déjà sous les bourgeons l'espoir des fleurs nouvelles.

Nous sommes tristes. Depuis que Jeannine m'a donné sa vie, elle n'a plus peur de moi. J'ouate mes caresses ; j'ai pour elle une dévotion de sacrificateur qui s'apitoie sur sa victime et voudrais apaiser d'avance la dernière douleur que lui portera ma main.

Chaque jour qui s'écoule augmente son deuil. Quand elle sourit, on dirait un visage soudain[106] tiré de l'ombre dans le rapide rayonnement d'une lampe qui passe ; il s'obscurcit aussitôt. Nos étreintes ont l'angoisse éperdue des adieux.

« Quand ? Peut-être ? » Sa résignation oscille entre ces deux incertitudes. Elle attend. Elle n'ose plus penser *demain*.

Demain c'est la muraille aveugle qu'elle ne franchira pas. Au-delà sont les grappes mûrissantes, les corolles qui vont s'épanouir, les joies qui chantent, les douleurs qui hurlent et dont la plainte est encore de la vie. Ces miracles n'existent plus pour elle.

Quelquefois elle se surprend à broder les fleurs du Rêve, mais elle

s'arrête tout à coup ne trouvant plus sous ses doigts la trame du Futur. Alors elle joint les mains et plus souvent elle prie.

L'heure sanglante approche.

Tuer? J'ai relu la *Bête humaine*. L'animalité de Jacques Lantier m'épouvante. Je ne suis pas la brute fatale dont l'obsession guide l'existence vers le fanal rouge du Crime. Aucun besoin de meurtre, aucune poussée de rancune ancestrale ne détermine mes actes. Je puis sans que je songe aussitôt au prosaïsme d'un couteau contempler le poème d'un sein qui respire.

Le geste qui tranche la vie me répugne. Sa matérialité m'effare et n'assouvirait pas mon désir. Cérébral, il rêve au-delà. Le meurtre n'est que l'armature vide qui soutient la pure statue de ma Pensée : c'est la tige de fer qui fixe aux épaules les ailes ouvertes de ma Victoire. Aux hommes qui ont dit : «J'ai créé la Mort». Née un jour d'une parole, mûrie dans la préméditation, quels que soient le recul de mes muscles et les tremblements de ma main, il faut qu'un acte la réalise.

— Sophismes d'assassin.

Je reconnais le reproche lointain de la Conscience dont mes éducateurs ont mis au fond de moi les mensonges. Le soir surtout lorsque la fatigue alanguit Jeannine qui en paraît plus pitoyable, la voix plus âprement insiste. Je discute avec cette ennemie.

— Assassin dis-tu ? Ils ont fait périr mes Pensées et mes Rêves et c'est le pire assassinat. Je croyais à la Bonté, je croyais à l'Amour[107], je croyais à la joie libre et lumineuse de vivre ; à ma Foi[108] ils ont substitué la persécution de leurs règles, les entraves de leurs préjugés et[109] contre les oiseaux de mes Songes, ils ont dressé l'épouvantail de leurs bonnets à poils.

— Singulier artiste, tu prétends créer dans la destruction. Songe que c'est une vie frémissante que tu supprimes, un cœur dont tu arrêteras les battements, de la beauté qui va s'évanouir.

— Des mots ! Tout se continue et tout se recommence. Le dernier souffle que j'extrairai de Jeannine fera palpiter une Beauté nouvelle[110]. Pour que l'une vive, il faut que l'autre périsse.

— Mais Jeannine appartient à la Loi.

— Voleurs ! Jeannine tout entière est sortie de ma Pensée, je l'ai façonnée à mon Rêve, elle est à moi.

— Mais pourquoi Jeannine ? Elle est douce, elle est bonne et tu l'aimes. Pourquoi arracher ce frêle liseron qui grandissait avec confiance dans ta pensée, qui nouait autour de toi les corolles délicates d'un amour si pur que tu n'en avais même pas osé le Rêve. Regarde-la donc avec ses yeux

qui pleurent et son front incliné. Toute la tendresse féminine dort à l'ombre de ses cils mouillés. Elle prie, pas pour elle, mais pour toi. C'est ton crime qui l'effare... ton œuvre de haine... non de mort. Elle t'a déjà donné sa vie, tu l'as, tu l'as... garde-là. Sois bon... bon... bon...

— Oh tais-toi...

Et je grince des dents.

Et voici le dernier jour[111].

Brusquement au réveil ce coup de couteau m'est entré dans la cervelle et me jette bas du lit où Jeannine repose encore. C'est une matinée lumineuse, avec des poudroiements d'or et de la joie qui gazouille à toutes les branches. Sur le tapis ombreux de la forêt, je devine des vols passionnés d'insectes qui s'aiment et vont recommencer la vie.

Jeannine, en ouvrant les yeux, sourit à toute l'allégresse qui frappe à sa fenêtre.

Autour de nous, les choses sont ignorantes encore et sereines. Mes livres rangés, le Sphinx sur ma cheminée, la Victoire du haut de son socle gardent leur attitude coutumière et le petit moine tourne toujours le dos à l'appel de son dieu qui souffre.

Pourtant, à mesure que je m'habille, une angoisse s'infiltre dans l'ambiance et vient rôder par la chambre : la flamme de ma lampe a des sursauts inquiets qui animent la bouche du Sphinx, son sourire s'aiguise d'une ambiguïté plus perverse et j'ai frissonné parce qu'il me semblait voir remuer les ailes de ma Victoire.

Je reconnais le rire de Jan qui parle sur la route, sa voix prend des intonations singulières et jamais elle n'a raconté d'aussi longues histoires. Puis c'est un corbillard qui passe traînant derrière lui le piétinement lamentable d'une foule, une foule que je ne vois pas, mais dont je devine les dos funèbres qui n'en finissent pas de défiler.

Les heures aussi étirent le lent cortège de leurs minutes. Elles se suivent

une à une, lourdes et pareilles sous leur deuil convoyant vers je ne sais quelle tombe la dépouille de je ne sais quel mort.

Inquiet mon esprit ne tient pas en place ; il bouscule des souvenirs, évoque des visages d'autrefois, mais sur tous celui de Jeannine s'interpose pâle et définitif comme je le façonnerai tout à l'heure. Une nervosité insolite m'agite sur ma chaise ; j'ai au bout des doigts la fébrilité du sculpteur qui va terminer son œuvre et suis joyeux d'une joie qui me ferait crier à la fois et pleurer.

Jeannine lit. De ma table où je me penche pour ne pas la voir, j'écoute le frôlement des pages qu'elle tourne ; feuillet à feuillet je suis sa pensée et nos rêveries se rencontrent.

Nous nous taisons. Elle a l'habitude de mes silences et les respecte. Aujourd'hui cependant, me devinant si tendu, elle croit que je souffre et m'interroge.

Sans répondre je me suis dressé et me voici rôdant à pas muets par les deux chambres, comme si je poursuivais l'autre chose qui rôde aussi. Fiévreusement je déplace mes livres ; j'essaie d'apaiser mes doigts en étreignant le Sphinx, mais l'inertie de ses joues, la commissure équivoque de ses lèvres ne leur donnent aucune joie ; d'autres formes le[s] sollicitent, d'autres formes plus frêles, aussi d'une vie plus froide, dont ils ont l'impatience.

Quand je passe près d'elle, Jeannine lève les yeux et m'offre un sourire que je ne veux pas voir parce qu'il m'attendrirait et que j'aurai besoin de toutes mes forces bientôt.

Quelque part l'Angélus égrène ses coups. A peine midi. Elle a fermé son livre pour écouter la cloche qui chante. Ses lèvres remuent. Oh prier, prier avec elle, joindre les mains, croire et retrouver l'âme de ces formules dont l'abus a vidé le symbole.

— Jeannine !

Je me suis agenouillé à ses pieds[112]. Elle prend ma tête entre ses mains et d'un geste compatissant me flatte les cheveux :

— Tu souffres, mon pauvre petit ?

Et ce que je voudrais lui dire s'étouffe dans un sanglot.

Les heures lentement écartèlent mon attente.

Une clarté oblique entre à présent par la fenêtre et dessine sur le plancher un rectangle qui s'allonge comme un doigt vers le lit.

Dehors le ciel se creuse en coupole d'une profondeur insolite avec quelques nuages accrochés très haut ; le soleil décline, la forêt [illisible] déjà son disque rouge.

Tristesse du couchant sans l'espoir de l'aurore. Recueilli je le contemple

pour Jeannine avec les yeux de ceux qui vont mourir. Si elle savait, avec quelle soif de vivre, elle humerait jusqu'au fond la coupe lumineuse que lui tend le crépuscule. Ou peut-être, libérée, elle mépriserait ce viatique et ne verrait plus[113] que les guenilles d'un décor qui s'efface, des arbres qui ont l'inconsistance des choses finissantes et des branches vaporeuses, prêtes à se dissoudre dans l'impossibilité du demain.

Elle ne sait pas. Elle s'est approchée et confiante s'appuie les mains jointes sur mes épaules.

— Regarde, murmure-t-elle, le reposoir est toujours là.

Mais c'est elle seule que je regarde, elle dont la tête se renverse la bouche pâmée vers ma bouche. Chacun de ses gestes s'intensifie d'être le dernier[114]. Une lueur traîne encore sur sa face blanche d'Iphigénie et met dans la nacre de son œil une perle d'or. Un instant son visage a le rayonnement d'une hostie entre des cierges, puis lentement il s'obscurcit, s'atténue, se dissipe dans l'ombre en même temps qu'à l'horizon la lumière s'éteint.

Brusquement je referme ma fenêtre.

Jeannine fatiguée se laisse dévêtir. Câlins mes doigts découvrent ses épaules, ses bras fluets, la chair heureuse de sa poitrine. Sous le sein gauche j'épie un petit coin soyeux et doux. Ma main tremble un peu en le touchant.

Dans un coin de l'espace, entre la limite de ces murs qui la défendent contre les Temps et les Hommes une volonté s'est affirmée. Le silence est grave de ce miracle et mes pas qui le déplacent, glissent dévotieusement comme ceux du prêtre au sanctuaire.

Allongée sur le lit, Jeannine ne bouge plus.

Sous le sein découvert une plaie laïssa couler ses dernières larmes de sang. Elle est pâle, le visage recueilli. Un réseau de veines bleuit les tempes aux transparences délicates d'opales. Les bras au long du corps, elle se fige déjà dans la vie immobile et pensive des œuvres d'art, — la même qui déploie à jamais les ailes de la Victoire et fixe, sans que les lèvres n'en tressaillent, le sourire immuable du Sphinx.

Mon œuvre fut bonne.

De l'avoir osé il me vient un grand calme. Je marche dans de la lumière, le cœur paisible battant avec puissance dans ma poitrine ardente. La joie bouillonne en moi, orgueilleuse et je suis si heureux que je pourrais aimer les hommes.

La mort que j'insinuai dans Jeannine lui fut encore une volupté. Mon amour la chercha jusque dans son cœur. J'ai vu son regard se pâmer et sa prunelle s'adoucir, en me reconnaissant, de toute la langueur de son pardon. Elle défaillit dans mes bras si mollement que jamais elle n'avait connu de plus tendres défaillances. C'est elle qui me donna ces larges roses écarlates qui parent son lit alentour d'elle et dont la sève onctueuse me colore les doigts. Elle tressaillait à peine et se taisait attentive à la caresse

que je lui faisais.

— N'est-ce pas, Jeannine, que je fus bon[?] Te voilà sculptée définitive, ô ma sainte dont la souffrance m'enseigna la bonté. Veux-tu des fleurs ou, sur ton corps, veux-tu le prestige des pierreries ? Ta chevelure est un diadème d'or souple dont je te ceins le front, ta bouche un corail précieusement ouvragé dans l'ivoire de ta face et quels joyaux égaleraient les rubis qui s'égouttent un à un et roulent du pourpre écrin de ton sein déchiré[?]

Elle a gardé le sourire souffreteux de ses derniers jours. Ses lèvres disjointes montrent entre les dents un trou noir et sous la paupière que je soulève l'œil me donne son regard tout entier.

Complice de mes impudeurs, de mes désirs, de mes dévotions, sa chair encore tiède reste souple et ses membres complaisants s'ouvrent, se ferment, se déplacent au gré de mon Songe ou de ma luxure. Léger à mes bras, son corps accepte les attitudes qu'ils lui suggèrent. Que je lui joigne les mains sur la poitrine, que j'entremêle ses doigts et voici la sainte dont ma prière profane la nudité. Cléopâtre livide, elle cache sous sa mamelle le baiser rouge de l'aspic. Acrobate agile, elle se désarticule, bombe le ventre, creuse l'échine comme un arc et je me divertis aux outres tremblantes de ses seins dont les pointes retombent vers sa tête renversée. Puis je l'allonge sur les coussins, la hanche arrondie, courtisane triomphale dont l'inertie passive résiste à tous les spasmes.

Seins de pierre des statues, torses géants vêtus de marbre, gaîne mystérieuse d'Isis, flamme éternelle des Vestales, orgueil des Reines et des Immaculées, tous les jardins clos s'ouvrent en elle.

En elle fleurissent les docilités impossibles, les consentements chimériques. Vers elle, j'ose toutes les supplications, sur elle les stupres interdits et je puis enfin, sans qu'elle me réprouve, murmurer dans une oreille de femme mes vastes rêves informulés.

O belle, définitivement belle, chair où le cœur ne scande plus le rythme conventionnel de l'heure, bouche dallée qui ne morcelle plus dans l'inanité fugitive des mots l'absolu de la Pensée.

... Des coups sur ma porte, des cris au dehors, mon nom qu'on hurle sur la route : c'est la brutale intrusion de la Vie qui ne tolère pas les longues illusions.

Je reconnais la voix de Gille qui dirige ce vacarme, celle de Simard plus aiguë, un calembour de Niave : tous les amis de la « Revue ». Un instant, je les suppose ameutés contre moi derrière le cortège de la Justice et je me dresse prêt à bondir sur le premier qui pénétrera dans mon Rêve.

A la réflexion je me souviens que moi-même je les ai convoqués et il me vient un sourire qui me façonne un visage d'accueil bienveillant.

Ils entrent à la file derrière Gille qui m'embrasse et Simard dont l'érotisme hume déjà une odeur de bonne fortune. Les cheveux en désordre, j'ai les yeux égarés de ceux que l'on dérange trop brusquement. Je ne parviens pas à me hausser au diapason de leur gaîté.

Un long moment de gêne pendant qu'ils choisissent des sièges. Gille plus familier s'est arrêté devant la bibliothèque cherchant de nouveaux titres au dos de mes bouquins :

— Et tu as travaillé ?

Il m'interroge suivant sa formule coutumière, le travail étant d'ailleurs la seule raison de notre amitié intellectuelle.

J'hésite à répondre. Hier j'ai eu la naïveté de vouloir leur révéler Jeannine. Ne les ayant vus depuis longtemps, leurs visage[s] m'étaient devenus sympathiques. Trop brutale leur entrée a suffi à me montrer ma sottise. L'un après l'autre je les regarde. Avec leurs yeux qui fouillent,

leurs bouches qui plaisantent[115], les lieux communs lisibles sur leurs fronts, ils sont semblables à tous les Hommes ; ils sont le Monde, les conventions, la Joie, le Bruit en face de moi qui suis la Solitude : fantoches pareils bourrés de Morale et d'identiques préjugés.

Du même pas impatient qui le mena jusqu'ici, Gille, mon intime, courrait[116] me dénoncer à la Loi ; au nom de principes éternels mais sans doute contradictoires, Simard, Niave, les autres condamneraient mon « crime ». Seule l'indulgence scientifique du Docteur m'octroierait peut-être la grâce d'un cabanon.

Comme pour la défendre, je me plante les bras croisés devant la porte qui leur dérobe Jeannine et je réponds enfin :

— Oui j'ai travaillé. Je pensais même vous montrer aujourd'hui mon œuvre. Cependant excusez-moi. Je viens en la revoyant de constater qu'elle n'était pas encore prête.

— Toujours scrupuleux, interrompt une voix.

Je ricane :

— Oui des scrupules et même essentiels. D'ailleurs l'œuvre existe en soi et n'a pas besoin qu'on l'approuve. Parfaite, il faut qu'elle demeure inconnue, qu'on ne la montre à personne... à personne... à personne entendez-vous. Et jamais vous ne la verrez... jamais.

Pourquoi ai-je dit cela[?] Un tremblement agite mes mains. Ils sont odieux. Ils ont l'air de juges.

Je m'emporte :

— Est-ce un tribunal ici ? Et allez-vous vêtus de rouge et les doigts sur le code, demander l'état-civil de ma Pensée ?

Ma colère les surprend. Derrière ses binocles, les yeux du docteur cherchent le flacon qui l'explique.

— Oh ! moi j'estime... commence-t-il.

Il parle, tous parlent, longtemps, abondamment et je m'apaise. Je n'écoute pas ce qu'ils disent. Interpellé, je réponds d'un sourire. Leurs mots sont une eau tiède qui dégouline, monotone, incolore, où je me laisse bercer.

... A côté une femme dort qui enferme dans le trou noir de sa bouche plus de Vérités qu'ils n'en connaîtront jamais. Une odeur de fleur filtre sous la porte, les fleurs éparpillées sur sa couche. Ils la respirent tous. Je ferme les yeux et vois Jeannine, illusoire et souriante, qui glisse de l'un à l'autre dans sa robe de parfum.

[117]Cette chose qui s'obstine sur mon lit et s'y décompose, je la croyais pourtant sculptée dans la matière incorruptible de mon Rêve.

La pensée de Jeannine en se dissolvant a laissé une dépouille hostile. Je lutte avec une ennemie en révolte qui me dénonce et crie vengeance par la bouche pourrissante de sa plaie.

Sur la route, des Hommes passent qui pourraient l'entendre.

— Fuis Jeannine, ô toi qui fus bonne, toi qui me fis un soir l'offrande alanguie de ton amour. Il ne faut pas qu'ils sachent ; ils ne faut pas qu'ils interrogent ta chair, qu'ils polluent entre leurs doigts de juges la coupe où je bus l'ivresse du Songe.

Comme elle est lourde à présent ta chair, lourde de toute l'horreur de la décomposition qui l'appesantit sur sa couche. Où sont donc les fleurs écarlates dont tu [te] parais ? Je ne vois plus que des éclaboussures où se fait l'activité bourdonnante des mouches. C'est du sang, Jeannine, du sang, qui a giclé de toi, sur toi et dont les caillots, comme un ciment impur, te scellent les dents.

Tes seins à la peau frémissante, où j'aimais caresser mes lèvres, voici qu'ils sont froids, qu'ils sont rigides, qu'ils puent, Jeannine, et mes doigts horrifiés ne peuvent plus les toucher sans dégoût.

Tes lèvres si fraîches qu'embaumait ton haleine, de quel puits fétide sont-ils *(sic)* devenues la margelle, et quels cloaques creusent sous ta paupière les orbites de tes yeux sans regard[?]

Fuis Jeannine. Sois bonne. Tu sais que ton amant est faible et que ses

bras débiles ne sauraient te porter. Viens, je te soutiendrai comme une malade, nous irons loin, à petits pas, ainsi que tu marchais autrefois, frêle et languissante à mes côtés. Souviens-toi ; c'est moi que tu aimais ; vers moi que volaient tes sourires ; c'est moi qui t'ai sauvée d'entre les hommes. Je ne veux leurs regards sur toi comme des mains[118] ; je ne veux plus qu'ils te violent comme l'autre et ton sexe à la mort a mis son cachet virginal, je ne veux pas qu'ils le profanent.

Fuis, ...fuis donc. Réveille-toi, tu n'es pas morte. Tu sens bien que je t'entoure de mes bras, que je te soulève. Ne pèse pas ainsi sur ta poitrine et ne laisse pas prendre tes mains. Comme elle est lourde ta tête qui me retombe sur les épaules et froides ces larmes qui me mouillent le cou.

Comme tu es grande à présent... Ton corps traîne sur le parquet. Il s'allonge, remplit toute la chambre. Mais ils vont le voir Jeannine et jamais je ne pourrai te sauver.

Fuis, fuis donc. Je te cacherai dans la terre. J'accumulerai sur toi des fleurs et des roses. J'entasserai des montagnes, si tu veux. Et tu pourras dormir. Tu écouteras le vent dans les feuillages et le pas lointain des hommes. Puisque tu m'aimes tu reviendras et je croirai retrouver tes lèvres dans le sourire des fleurs.

Fuis, fuis donc. Je veux être seul. Qu'attends-tu ? Tu me nargues de ton sourire, prostituée ignoble[119]. Tu les attends n'est-ce pas ; tu veux te livrer à tout le monde comme une bête en rut. Faut-il[120] que je te paie pour que tu t'en ailles[?] Ou faut-il que je t'écartèle, que je te cherche le cœur dans la poitrine, faut-il, pour que tu partes que je te tue une seconde fois[?]

... Et pour la troisième fois, comme le Christ sous la croix, l'Homme qui portait dans un sac les débris de son Rêve, trébucha sur une pierre et donna du front contre le sol.

Pour la cacher aux autres, il avait disséqué sa Pensée. Ses doigts en étaient pareils aux doigts rouges des bouchers et dans ses yeux flambaient *(sic)* l'horreur d'en avoir contemplé à nu les entrailles.

Tandis qu'il haletait dans la poussière, aucune Véronique ne vint qui essuyât la sueur de sa face et les tempes forées par les épines du désespoir, la peur lui cinglant les reins, il s'arcbouta sur les bras pour se relever seul. Péniblement il fut à genoux, mais le fardeau qui lui écrasait les épaules devint si lourd qu'il ne put se dresser davantage et qu'il continua sa route en rampant dans la posture expiatoire des bêtes asservies.

La nuit qui allumait la clarté guetteuse des étoiles était pour lui un gouffre d'épouvante et les murmures des feuillages une menace[121] qui le chassait vers le creux des broussailles où de nouvelles terreurs aussitôt lui sautaient à la gorge. Alors il reprenait à genoux sa marche de pénitent et de ferme en ferme les chiens, inquiets à leur chaîne, flairaient son passage en hurlant à la mort.

A la sortie[122] d'un bois, il arriva devant une plaine dont l'aube dorait déjà les fleurs naissantes. D'un long effort il se mit debout en reconnaissant au sommet d'une butte la margelle du puits vers lequel il rampait[123].

Près de l'orifice il s'arrêta. Il fit glisser de ses épaules son fardeau et contempla sous la toile la matière éparse de sa pensée[124]. Il en tira d'abord une masse blanche qui avait la lividité de la chair morte. Il chancelait car la chose était lourde. De tous ses muscles il la brandit en offrande

au-dessus de sa tête, et le premier rayon du soleil éclaira un instant un torse de femme, ventre pâle, aux seins meurtris avec quatres blessures rondes[125], sanguinolentes, à la place des jambes et des bras. Il la porta jusqu'au-dessus du gouffre et lorsqu'il l'eut lâchée, il se pencha pour écouter le long roulement de la chute et son arrêt mou quand elle toucha le fond.

L'un après l'autre, il livra de la sorte les fragments de sa belle statue[126]. Tant qu'il ne lui resta plus que la tête, une tête possédée, sculptée dans le sommeil, les paupières closes et dont la bouche s'ouvrait un peu.

La haussant dans ses mains, l'homme la porta comme une coupe à ses lèvres. Il y but follement, à longs traits avec une soif frénétique d'amant qui s'enivre à l'extase de sa maîtresse. Il baisa les yeux, il baisa le front, il baisa les tempes et quand il n'eut plus de baisers, il la mordit. Il la palpa de ses doigts, la pétrit entre ses paumes, se baigna la face dans ses cheveux.

Puis il la tint suspendue par les tresses au bout de son poing et le trou en dessous lui parut élargir une gueule plus béante. Encore une fois, il se remplit le regard de la face qu'il n'allait plus revoir, ferma les yeux, détendit son étreinte.

Et alors, pendant que disparaissait en tournoyant le dernier témoin de son Œuvre, l'homme se redressa, libéré, vers la plaine scintillante, ouvrit les bras et lança de toute sa gorge un rire triomphal qui vibra dans le matin, s'enfla parmi les bois, alla gifler le ciel et lui revint multiplié par les bouches de tous les échos, comme si la Nature entière eût partagé la joie de son blasphème.

Un sursaut me réveille. Je reconnais ma chambre, mes objets familiers, l'essor de ma Victoire, la chasteté claustrale de mon lit, où il n'y a que moi. Seul! Je suis seul; mes mains que je regarde sont pures. Aucun remords ne fausse l'harmonie heureuse de l'ambiance. Rien ne subsiste d'hier engouffré dans le puits du Passé. Aujourd'hui me sourit de sa bouche innocente.

Je songe à mes amis et ne sens plus de haine. Je sympathise avec la voix de Jan qui converse sur la route.

Debout d'un bond joyeux, je m'élance vers la fenêtre, j'arrache les rideaux qui la murent, j'en pousse toutes larges les croisées[127].

— Entrez soleil, entrez parfums, entrez la Vie, entrez regards des Hommes et curiosité des Juges. Je vous brave tous[128]: l'œuvre est terminée et Jeannine partie.

Boendal, le 21 Août 1915[129].

Le Pénitent exaspéré

variantes

1. Feuillets volants

On trouve, insérés dans les deux carnets contenant *Le Pénitent exaspéré*, quelques feuillets volants, de diverses dimensions, sur lesquels sont griffonnés, dans une écriture souvent difficile à déchiffrer, un ou plusieurs états primitifs du texte. Ils ne sont pas classés, mais il est assez aisé de constater à quels passages ils se rapportent.

Feuillet 1

Elle sourit un peu, les lèvres disjointes montrant entre les dents le trou noir de la bouche. Sous la paupière que je soulève l'œil me donne son regard tout entier.

Elle est à [illisible] et a le visage recueilli de ceux qui ne pensent plus à la vie.

Feuillet 2

Des rideaux plissés comme une eau qui bouillonnent descendent [au-dessus : dégoulinent] au long des glaces ; la luxure flamboie derrière. La foule est nombreuse et crie.

L'œuvre me sollicite.

Malgré l'avertissement de ma porte

Malgré l'avertissement de Pascal, je ne suis pas resté dans ma chambre. L'œuvre me sollicite et la femme qui se réalisera en un Rêve. J'ai franchi mon seuil et suis rentré dans la Ville à la recherche de celle en qui mon rêve se réalisera.

Minuit les trottoirs sont vides, la ville dort.

Une heure, les trottoirs sont vides ; la ville honnête dort, la nuit par dessus serait belle si les réverbères n'en profanaient la poésie qui chante dans le ciel étoilé. Etoile en cage leur flamme n'est plus qu'une éclaboussure sur les dalles.

des rideaux plissés, comme une eau qui bouillonne

les dormeurs honnêtes se renfrognent derrière leurs volets clos.

Pourtant — si dissemblable — je la discernerai parmi toutes celles qui passent.

Elles vont, oiselles orgueilleuses dans la volière du vice. Toute seule, les gestes [illisible], le nez méchant en bec crochu, n'est-ce pas une perruche qui jacasse là-bas. Cette autre, poitrinant d'orgueil, traîne sa robe comme une queue de paon, puis les dindes, les poules d'eau puis une autre encore. Lentement elle avance frileuse et menue dans le satin rouge de sa robe. A peine montre-t-elle le haut de son buste ivoirin. Un homme l'a fixée. Elle n'a pas détourné la tête mais sa paupière méprisante s'est rabattue d'un cillement rapide.

Chapeau bas, je l'accoste.

— Mademoiselle...

Ma douceur la rassure : nous causons.

Depuis une heure la ville quittée nous roulons dans le noir. Les lanternes de la voiture traîne au *(sic)* de la route un faisceau de lumière sur les arbres qui glissent. Blottie dans son coin Jeannine se tait. Peut-être attend-elle que je parle ou s'effraie-t-elle de mon silence. Une fois ou deux dans la clarté des rues, [au-dessus : aux derniers réverbères] j'ai senti son regard interroger l'inconnu que je suis encore pour elle. A présent dans le noir nous ne voyons plus [au-dessus : et nous nous laissons entraîner dans le flot de noir] et les roues cahotent notre double silence.

Brusquement elle s'arrête ; le dos du cocher se dresse entre ses lanternes, [au-dessus : ou les lanternes jettent au *(sic)* deux côtés de la route leur nasse de lumière] une saccade de la voiture nous annonce qu'il descend et voici dans le noir de la portière sa face goguenarde qui bougonne quelque chose. C'était prévu et je l'espérais.

Je m'excuse de l'aventure.

Elle ne m'a pas retiré sa main et je la sens trembler tandis qu'elle écoute geindre les essieux de la voiture qui s'éloigne.

Feuillet 3

La pâle hostie ? Mais il faudrait me tuer.

Oui Jeannine ! [biffé]

Te tuer [biffé : Jeannine] oui Jeannine. N'est-ce pas que ce serait doux de sentir mes mains comme collier autour de ton cou, mais si doucement doucement que tu n'en sentirais pas l'étreinte que comme une caresse ; ou bien avec une lame, [biffé : je te chercherai] ou bien avec une lame je m'insinuerai dans ta chair je t'interrogerai le cœur, je le toucherai Jeannine

ce cœur, qui me répondrait en paroles de sang. Et tu défaillerais doucement Jeannine, entre mes bras, si doucement que tu n'aurais jamais connu de plus tendre défaillance et que tu sentirais vraiment que tu disparais en moi, que tu te donne[s] à moi qui serai là à boire ton sang, à prendre chacune de tes palpitations, de tes tressauts comme un amant jaloux et heureux de toute la joie que je t'aurai donnée.

si fine qu'elle en sera presque immatérielle comme une caresse

elle se tait attentive à la caresse que je lui fais et que tu ne connus jamais avant de mourir une plus tendre défaillance.

Feuillet 4

et je m'appitoie sur elle comme le prêtre qui tresse dans les cheveux de sa victime les bandelettes du sacrifice

Une parole peut engendrer un rêve, un rêve un désir, un désir une réalisation. Et cette parole même génératrice indirecte d'un acte, qu'elle *(sic)* la détermina, quelle vibration dans l'espace le passage d'un globule sanguin dans tel sillon de ton cerveau.

Feuillet 5

Comme ces innocents, Gille, je porte le gibet des châtiments immérités. La cagoule sur la tête, le cierge au poing, je gravis à genoux le Calvaire de celui qui mourut pour les péchés des autres. Engendré dans la honte, je porte la tare de mes ancêtres et je n'en suis pas coupable. Ma chair est tissue avec des siècles de mensonges que je ne demandais pas. Les lois, la Société et les Hommes m'ont vidé dans la bouche l'outre saumâtre de leur Morale et si je suis saoul, Gille, si je vomis, si je blasphème sous ma Croix, ce n'est pas de ma faute.

Je suis le pénitent exaspéré des crimes que je n'ai pas commis. Le masque qu'ils m'ont collé à la face et qui ne me laisse que deux trous pour apercevoir la Vie, je veux le déchirer Gille, arracher ce cilice, jeter au nez de la foule ce [biffé : nez] cierge expiatoire et réaliser enfin le crime pour lequel on me châtie. Amusé de ma [biffé : fantaisie] fureur, Gille se garderait bien d'en suivre la fantaisie. Il trouve une diversion.

Gille s'est amusé de ma fureur. Il refuse [au-dessus : se garde] cependant d'en suivre la fantaisie et trouve une diversion.

Feuillet 6

Théâtre de plein air

Je suis le pénitent exaspéré des fautes que je n'ai pas commises. Le flambeau au poing, muré sous la cagoule je [biffé : porte] traîne avec rage

le châtiment des [biffé : fautes] crimes étrangers. Mes parents m'ont transmis leur[s] tares, des lois faites pour tout le monde m'oppriment moi qui ne suis pas tout le monde. Je suis ivre de tout le vin du mensonge que l'on m'a fait boire.

qui ne me laisse que deux trous pour voir
de l'eau fade de la résignation
Je suis le pénitent exas

Je suis le pénitent exaspéré des fautes que je n'ai pas commises. Mais sous la cagoule qui ne me laisse que deux troux pour apercevoir la Vie, je traîne avec rage le gibet mérité par les autres. Je porte les [biffé : vice] tares de ceux qui ne sont plus et ma chair est responsable des vices de ceux qui ne sont pas encore. Ainsi le veulent les Loi[s] faites pour tout le monde

et l'oppression des Lois contre ceux qui ne sont pas encore.

le châtiment d'une vie que je n'ai pas faite d'une pensée qui n'est pas la mienne.

Que m'importe la Société dont je n'ai pas besoin pour vivre qui au contraire m'est menteuse et qui veut cependant que je subisse ses lois

Feuillet 7

Epouvantée de ce qu'elle croit ma folie Jeannine a voulu fuir.

Depuis des jours elle en méditait le projet. Je puis [au-dessus : pouvais] suivre sur son visage ses délibérations et dans le jeu de ses gestes scruter les oscillations de sa pensée.

Gille est ici [biffé : venu me voir]. A propos d'un mécompte amoureux dont son inconstance est coutumière il [biffé : Gille] se plaint de l'instabilité féminine.

Jeannine se cache [biffé : va] dans l'autre chambre. Je la devine derrière la porte, la main sur la poignée prête à demander l'aide de ce chevalier que le hasard introduit dans sa prison.

— Où est, dis-je avec une emphase que ne mérite pas cette banalité, où est la femme qui saurait aimer un homme jusque dans la mort.

Vague condoléance pour mon ami, cette parole peut sembler à Jeannine un défi.

Bientôt en effet je perçois son pas qui s'éloigne et [biffé : quelque] le craquement du lit où quelques instants plus tard, je la trouve tout en larme[s].

Mon défi l'a frappée. Pourtant de sa nervosité plus grande, du ton raffermi de sa voix et aussi de je ne sais quelle câlinerie plus aiguë dans ses paroles, je déduis que sa résolution est prise.

Un soir Gille étant ici, je l'avais devinée qui nous écoutait derrière la porte, la main sur la poignée, prête à demander

Feuillet 8

Sa voix semble sortir d'un cercueil mais

Elle ferme les yeux et pleure ; quelques larmes dont je hume avec délice la rosée entre ses cils. Je me radoucis en sentant sa poitrine qui sanglote. J'en recherche un instant sous la robe la houle tiède

Feuillet 9

Un sursaut me réveille.

Je reconnais ma chambre, mes objets familiers, l'essor blanc de ma Victoire au fond de l'autre place. Dans le lit que je tâte, il n'y a plus que moi.

Seul je suis seul et mes mains que je regarde sont pures. Pure aussi l'ambiance où rien ne subsiste d'Hier englouti au gouffre du Passé. Aujourd'hui me sourit d'une bouche innocente. Debout je crie, je chante, j'exulte.

— Jeannine est partie... partie... partie.

Cet [illisible] vibre en moi. Je veux le soleil la lumière, je ne crains plus les Hommes et brave la curiosité des juges.

— Jeannine est partie.

D'un bond joyeux je me lance vers la fenêtre, j'arrache les rideaux qui la murent et poussant toute large la croisée, je laisse entrer la Vie.

Feuillet 10

Je comprends tout à coup.

Le rêve qui se réalise dans le mal c'est la Mort, c'est la plaie qui pourrit : c'est la chair qui se décompose : tu avais raison Jeannine, c'est l'amour qui réalise.

Arrache les rideaux Jeannine. J'ouvre la fenêtre et à grands flots, je laisse entrer la vie.

2. Variantes

1. La rue où je marche
2. Voleurs ces passants, voleurs ces regards, voleurs tous ces chocs qui le dispersent.
3. Les badauds, en les dévisageant, les ont fait pâlir, elles se sont rétracté[es]
4. ... d'autres murmuraient à peine leurs confidences.
5. ... un son de trompe les a effaré[es].
6. ... du bois qui souffre sous leur morsure
7. Le «bonjour» des rustres ne me distrait plus
8. J'écoute avec plaisir la caresse
9. Il me tend un doigt rugueux comme une râpe à cercueil.
10. Pour le villageois, avoir de la crinière, c'est être peintre.
11. ... on est artiste et par conséquent
12. Il est plus fier de me montrer en passant son potager, un enclos hors d'usage où poussent prosaïquement entre des croix abandonnées, ses plants de pommes de terre.
13. Oui, Jan, quand ils sont morts les hommes ont la pourriture plus généreuse que lorsqu'ils vivent
14. il n'en est pas de même tant qu'ils vivent.
15. Il y en a de rouges pimentées comme des garces après l'amour, de blanches comme un sourire de malades
16. Cul en l'air, tête en bas, yeux renversés, cette posture
17. Je n'ai nul besoin des leçons
18. *Ajouté au-dessous:* je n'aime pas qu'un fossoyeur m'enseigne à contempler à l'envers la vie
19. Jan me guettait je crois.

20. Veut-il me vendre sa marchandise ? Du caoutchouc. Si du moins il avait quelque noyée appétissante ou quelque belle chair [illisible]
21. ... ni même l'armoire à glace qui prouverait que je suis un honnête h[omme]
22. ... presque jolie dans son accoutrement de paysanne
23. L'étoffe déteint à chacun de ses gestes
24. Confrontation muette.
25. ... la bûche charbonneuse qu'est devenu son mari, en quoi s'est transformé celui qui l'accola.
26. *Au-dessous :* Elle répète sa tirade de Niobé qui a tout perdu.
27. ... dessinés par la Vie
28. Je mets un sourire comme un masque et laisse entrer l'ami.
29. ... un jeune homme qui se soigne. Nous ne nous ressemblons guère. Dans la rue...
30. on voit par où celle-ci passe, mais
31. Il va pour soulever la tenture de la fenêtre. La tenture est clouée.
32. Je comprends, dit-il
33. ... parce que j'aime les églises où l'on se recueille
34. Cependant mes blasphèmes les effarent
35. ... les débauches ardentes où je mortifie, certains jours, ma chair lubrique.
36. ... dans un miroir et dis :
37. Ce n'était pas ma faute pourtant s'ils rutilaient
38. ... et gardai de leur tare une longue timidité, grâce à quoi la première femme
39. Ils ont poussé Gille, et maintenant qu'ils [sont] si longs, on oublie qu'ils sont roux.
40. ... mentir, mais à qui ? à Gille ou à moi
41. ... une revanche de l'Idée sur la Vie.
42. ... prends à présent un personnage
43. ... par des épisodes choisis d'avance
44. Il se lève, me désigne un flacon
45. Seul, je rêve
46. *Suit un paragraphe supprimé :* D'un seul bloc l'Oeuvre s'est dressée devant moi ; je la vois tout entière par masses et j'en combine avec

sérénité le détail. J'extrairai une femme de sa vie, je la mêlerai à la mienne si étroitement qu'elle respirera par mon haleine, pensera par mon cerveau et que, dieu de son destin, narguant la volonté des lois et des Hommes, je tiendrai entre mes doigts le don suprême de sa mort.

47. ... dans ce cimetière plus lugubre
48. ... se lient un instant, réciproquement se crachent leurs vices et je passe.
49. ... farde les visages, les yeux sont teints
50. Son geste échancre le corsage dont l'ouverture trahit
51. ... des roches farouches tendent le dos aux lanières
52. ... un œil rouge qui flotte.
53. ... meurtrissent les paupières et leur sang lumineux
54. ... enserre ses cheveux et la jupe
54bis. Un homme passe, l'étreint, la renverse. Tandis qu'ils luttent les sifflements
55. ... toute nue, nue de ta chair
56. *Remplace un paragraphe supprimé:* C'était prévu. Au détour d'un champ un arrêt brusque de notre voiture dans le noir; le dos du cocher qui se dresse entre ses lanternes, puis devant la portière ouverte sa face goguenarde qui bougonne quelque chose et le cri de Jeannine blottie tout au fond sur les coussins.
57. ... descendre et la route
58. ... à son inquiétude, je lui propose
59. A sa main je pense
60. Toison d'automne
61. Nos corps familiers, et complices déjà
62. Hostie sanglante? Que veux-tu dire?
63. L'Alibi.
64. Une vieille dame maladive, que l'on appelle indifféremment sa maîtresse ou sa tante, sans doute parce qu'elle n'est pas l'une et qu'elle ne pourrait plus être l'autre, lui impose
65. le mot jaillit devant moi, lumineux, net. Au-dessus : en même temps que le reste descend, le mot surgit, se dresse
66. Et comme devant mon crucifux
67. ... le visage dans les plis de son froc.

68. ... cependant il reste toutefois

69. ... la tuberculose qui lui creuse son dernier poumon ; enfin il reste

70. *Remplace un paragraphe supprimé :* Lorsque j'arrive le soir, le cercle siège au complet. C'est à l'étage d'une brasserie. En passant dans la salle, je jette de loin un coup de chapeau cérémonieux au cénacle des dames qui attendent ces Messieurs. Elles ne m'aiment guère, moi qui ne traîne à ces réunions ni épouse, ni maîtresse. Leur inclinaison de tête est si dédaigneuse qu'elle remue à peine les plumes, panaches et aigrettes qui couvrent ces oiselles.
— Ah ! voilà l'éthéromane.
Ainsi m'accueille le docteur qui guette ma future névrose et dont la main se tend comme s'il cherchait déjà mon pouls.

71. ... la légende d'un vice

72. ... tandis que je me faufile vers mon coin.

73. la poignée de Gille est compréhensive, celle de Niave glaçante

74. *Biffé :* Tous deux debout, avec de grands gestes, Moran et Villiers ne s'interrompent pas de vociférer : ils sont sur des sommets distants et leurs invectives se croisent au-dessus de la terre, très haut, dans l'astral.
Bientôt tout le monde s'anime pendant que je discute à ma manière, en silence, et recueille des phrases.

75. ... ils ne sont plus des politiciens.

76. ... de leur obstination à vouloir que les orchidées servent à q[uelque] chose.

77. ... la vanité qui fait de chacun de leurs gestes une attitude et j'ai presque honte.

78. *Biffé :* — Messieurs, il est minuit, annonce Sory en refermant [biffé : une] sa farde et tout le monde se lève.
Avec un coup de chapeau dans la salle, je me sépare du groupe qui dépêche ses sourires vers le cercle aimé des maîtresses et des épouses.

79. ... généreuse. Une œillade, un bref colloque et je passe

80. *Biffé :* Je ne me reconnais [biffé : retrouve] qu'à l'aube devant ma porte où Jeannine m'attend.

81. *Au-dessous :* dans ta robe de chair où tu es si nue...

82. ... dans son âme et quand je me tais

83. ... à chacun de ses mouvements

84. *Autre version sur la page de gauche :* Docile elle feuillette le volume

que je lui ai mis entre les doigts. Elle s'est enveloppée d'une tunique de satin rouge dont les plis rigides la font ressembler aux Vierges en brocart invoquées dans les chapelles. Mais je la sens nue en dessous et m'exaspère de deviner son animalité moite, odorante qui m'attend.

— M'aimes-tu ?

Soulevée sur un coude, son autre bras m'enlaçant, elle a modulé sa fade question.

85. ... à rebours de la fadaise

86. *Autre version sur la page de gauche:* Elle ferme les yeux et pleure ; quelques larmes sourdent entre ses cils. Je les lappe avec délices et me radoucis en sentant sa poitrine dont les sanglots me tentent. J'en recherche un instant sous la robe la houle tiède.

— Tu es mauvais, soupire-t-elle, mauvais, mais tu n'es pas méchant. Je n'ai plus peur de toi. Vois, je me livre tout entière, sans crainte. Plus câline elle se blottit contre moi, me tend la caresse élastique de ses deux seins et d'une pesée lente m'amène vers sa bouche si près que j'aspire ses paroles avec son haleine.

— Tu veux me tuer, murmure-t-elle, me posséder dans la mort. Eh bien prends-moi mon amant, me voici morte.

D'un bloc elle s'est renversée sur le divan, mains jointes, pieds unis. Je me mets à genoux [*biffé:* devant elle] et mon bras enserre sa taille consentante qui plie. Ses lèvres passives acceptent mes baisers, mais derrière les cils la prunelle vit et son angoisse me guette.

87. ... une petite armoire vide

88. ... sa forme inutile

89. ... je referme sur elle

90. ...supplicier une femme. Je prolonge

91. ...une mâchoire satanique et j'ai [*biffé:* lutté] l'illusion

92. ... à la gorge si je l'ouvrais.

93. La tête, seule libre ; [*biffé:* travaille s'agite et travaille] sur le corps

94. ... toute sa volonté de vivre s'est refugiée sous le front et je mesure, aux battements des narines, aux artères qui se gonflent, l'effort désespéré

95. ...qu'un râle et je l'entends à peine

96. Autre version sur la page de gauche : Complaisante, Jeannine se prête à mon caprice. Ma joie la console. Elle choisit les expressions qui me plaisent et, yeux au ciel ou paupières rabattues, simule

l'extase des Madones ou le sommeil des morts.
A la longue, elle s'énerve de ce jeu ambigu dans la suffocation lourde du meuble ; ce n'est d'ailleurs qu'un malaise [biffé : imprécis] dont je surprends le rapide passage aux froncements de ses sourcils.
D'une saccade de ses épaules elle cherche à se dégager, mais ses bras sont ligottés, les planches la compriment : elle sent enfin qu'elle est prise.
La bouche tout à coup s'arrête de [biffé : sortir] sourire.
— Ouvre... ouvre je veux sortir.
La voix m'arrive précipitée, assourdie, comme à travers le couvercle d'un cercueil ; elle n'atteint cependant pas encore le ton aigu d'épouvante que je souhaite.
Je n'ouvre pas. Je me colle tout contre la vitre pour qu'elle m'entende et ménageant doucement la progression de sa frayeur je nargue :
— Jeannine, je ne suis pas méchant, tu n'as pas peur de moi ?
Elle n'ose pas répondre.
— Jeannine, si je te laissais là, tu mourrais, Jeannine, tu mourrais.
Comprenant cette fois, elle est devenue livide. Ses paupières battent plus rapidement, son regard un instant m'a fixé.
Un choc etc...
Des minutes passent. Je songe à certains cauchemars écrasants, où raidi comme elle entre d'étroites planches je subissais impuissant, les poumons vides et le cœur figé, les affres de la paralysie et de l'étouffement : angoisse délicieuse dont j'analyse sur le visage de Jeannine le martyre.
La tête seule libre se démène sur le corps immobilisé. Toute sa volonté de vivre travaille sous le front. Je mesure aux battements des narires, aux artères qui se gonflent le travail de ses muscles captifs.
— Ouvre... ouvre donc... je suffoque...
Ce n'est plus qu'un râle, je l'entends à peine. Elle a les yeux ronds de ceux qui voient la mort venir. De l'horreur en découle et aussi un sentiment nouveau dont je savoure la mimique imprévue. Haï ! Jeannine me hait. En cette âme languide j'ai créé de la haine et mis de l'exécration dans ces prunelles d'amour. La joie me fait haleter.
— Je ne suis pas méchant Jeannine... je suis lâche. C'est moi, moi que tu aimais, qui te tourmente parce que ta douceur m'ennuyais *(sic)*. Tu me hais à présent. Comme c'est bon la haine. Comme tu me déchirerais, si tu pouvais Jeannine, comme tu me mordrais et sans doute irais-tu ameuter contre moi l'indignation de tes amis les Hommes. Mais tu vas mourir... l'air est suave, le soleil brille, la Vie

chante, Jeannine et tu vas mourir, entends-tu, mourir... mourir... Me comprend-elle encore ?

La bouche bâille pour un cri d'épouvante qui ne sort plus. Son regard — me fixant toujours — se noie dans l'eau trouble de ses larmes et tout à coup sa tête retombe comme une fleur cassée ; sur les jambes qui ne le soutiennent plus, d'une secousse le corps s'affaisse.

Je la libère enfin. Evanouie et molle, elle s'abat en avant dans mes bras. J'emporte cette proie, je découvre sa chair et c'est un cadavre que mes baisers écrasent, où mon exaltation triomphante se détend...

... Quand elle entrouve les yeux, je suis à ses genoux et pleure.

97. Vague condoléance pour mon ami, cette parole devait à Jeannine sembler un défi.
98. ... me caressa le front doucement
99. ... un baiser où je compris qu'elle mettait l'offrande
100. Mais après un détour je revins
101. Jeannine s'y habillait et ses mouvements
101[bis]. ... une lettre brûlante
102. ... en supputer l'émotion
103. ... ce jeu me touche m'attendrit
104. ... je crois un instant que la Mort l'a sauvée
105. ... bien que nous n'en parlions plus, elle est là et nos gestes en sont lourds. Nous n'osons plus nous aimer devant cette étrangère.
106. ... un visage apparu dans le soudain
107. Je croyais à la Bonté, je croyais à la joie libre
108. ... lumineuse de vivre et à ma Foi
109. ... leurs préjugés et dans le *[illisible]*
110. ... que j'extrairai de Jeannine animera une Beauté nouvelle.
111. Aujourd'hui !
112. Comme un enfant douloureux je me blottis sur sa poitrine.
113. Ou peut-être, libérée, mépriserait-elle ce viatique et ne verrait-elle plus
114. ... elle dont chacun des gestes s'intensifie d'être le dernier.
115. ... leurs bouches qui rient
116. ... Gille, mon intime, cependant courrait
117. Un jour, deux jours, des jours ! Cette chose qui est là sur mon lit,

qui pourrit, et qui ne veut plus partir !

118. Je ne veux pas qu'ils te regardent.

119. ... prostituée immonde

120. ... bête en rut. Ou faut-il

121. ... feuillages une voix menace

122. Alors à la sortie

123. ... vers lequel il [*biffé :* marchait allait]

124. Il fit glisser de ses épaules son fardeau et développa la toile qui contenait la matière éparse de sa pensée [*Au-dessus :* qui ne contenait plus qu'une matière éparse]

125. ... sa tête, et le premier rayon du soleil qui éclaira un instant un torse de femme, avec un ventre pâle, des seins meurtris et quatre blessures rondes

126. ... statue où son Rêve s'était incarné

127. *Autre version sur la page de gauche :* Deux yeux au-dessus de moi me regardent. Jeannine sourit.
— Toi Jeannine.
— Oui. Tu as souffert.
— [*Biffé :* Tu as]
Je comprends tout à coup.
Le Rêve qui se réalise dans le mal, c'est la Mort, c'est la plaie qui pourrit, c'est la chair qui se décompose. Tu avais raison Jeannine : c'est l'amour qui réalise.
— Arrache les rideaux Jeannine.
Je pousse la croisée et à grands flots je laisse entrer la vie.

128. Je vous brave tous : Jeannine est partie

129. Le 21 juillet 1915.

Postface

au *Pénitent exaspéré*

par
Raymond Trousson

La période 1920-1932 fut pour André Baillon singulièrement fructueuse : chaque année, avec une étonnante régularité, cet homme malade, torturé par ses obsessions et ses complexes, s'arrache « de rouges morceaux de vérité » dans l'effort poignant d'une longue confession sans complaisance. Lui qu'on avait souvent rapproché de Jules Renard et de Charles-Louis Philippe, il disait dans une interview de 1924 : « J'accepte à condition qu'on veuille bien admettre que nous nous soyons rencontrés... dans le cœur de Dostoievski »[1]. En le lisant, on songe plus d'une fois, il est vrai, aux *Mémoires écrits dans un souterrain*, mais aussi à Jean-Jacques Rousseau, cet autre tourmenté, qui disait : « Mes passions m'ont fait vivre, et mes passions m'ont tué ». Plus encore peut-être que l'aveu, candide ou scandaleux, cynique ou tendre, ses fervents retiennent chez lui un ton et une écriture et comptent au nombre de ses meilleures réussites ses premières œuvres, les admirables croquis à l'emporte-pièce de *En sabots*, publié en 1922 mais paru deux ans plus tôt sous le titre *Moi, quelque part*, et l'âpre et pitoyable *Histoire d'une Marie*, révélée en 1921. Son style, fait de petites touches juxtaposées, est un tour de force de sobriété, d'économie et vise au maximum d'effet avec le minimum de moyens ; ses portraits charges, tracés à la pointe sèche, s'esquissent avec une science consommée de l'ellipse et du raccourci. A cette époque, l'écriture de Baillon procède d'une doctrine parfaitement maîtrisée dont il livre le précepte essentiel dans ce passage de *En sabots :*

Le paysan qui vous rencontre vous saluera, suivant l'heure : « Jour, Midi ou Soir ». Pas besoin qu'il précise : *Bonjour, Bonsoir.* Puisqu'il vous le souhaite, cela va de soi, et c'est un mot de gagné. Leçon de style[2].

La leçon dont il se plaît à faire honneur aux paysans campinois de Westmalle, il l'a en réalité longuement méditée avant de la livrer en 1921 dans *Le Thyrse*. En dix-neuf aphorismes, son *Traité de littérature* résume des années de recherche, le secret d'un dépouillement condensé en formules définitives : « Pesez chaque mot et le placez juste où il faut... — Je veux ma phrase sans artifice, mais nue et vivante... — Ne pas peindre : faire voir. Souvent un mot suffit. — Il n'y a pas de mots nobles : il y a le mot juste... — Parce que dans mon récit, quelque chose pourrait choquer une bigote, irai-je coller un mot en feuille de vigne ?...[3] ».

Maîtrise, mais non révélation soudaine : lorsque, à quarante-cinq ans, Baillon donne son premier roman, il publie depuis vingt ans et écrit depuis plus de vingt-cinq des textes que la critique, pressée d'en venir aux chefs-d'œuvre, néglige volontiers et relègue au rang de curiosités, signalant tout au plus comme de laborieux exercices la dizaine de contes et de nouvelles parus dans *Le Thyrse* de 1899 à 1902. On s'est donc peu intéressé aux débuts littéraires de Baillon, aux circonstances qui devaient, pour longtemps, déterminer ses thèmes et sa manière. L'amateur peut dédaigner, avec Roger de Lannay, ces « fades *juvenilia* », ou y chercher, de 1895 à 1915, les traces d'une pénible maturation, le cheminement d'un art et d'une pensée, l'élaboration d'une personnalité, non plus reconstituée par l'écrivain lui-même au fil de ses romans autobiographiques, mais saisie, pantelante et déchirée, dans les pages maladroites où elle se cristallise.

De l'*Histoire d'une Marie* à *La Dupe*, Baillon s'est assez expliqué pour qu'il soit inutile de revenir longuement sur des faits bien connus. Très tôt orphelin, confié à la tutelle austère de sa tante Louise Baillon, dite Mademoisellle Autorité, modèle de dévouement sans chaleur, confiné dans la « jésuitière » de Turnhout, chassé du collège sur le soupçon d'amitié particulière, relégué enfin chez les Joséphites de la Trinité, à Louvain, cet enfant rejeté de pension en internat manque désespérément de tendresse. Laid, solitaire, les enfants le persécutent à cause de ses cheveux roux. Une éducation religieuse trop stricte livre cet écorché à la hantise de l'enfer et du péché. Le Dieu dont lui parlent sa tante et ses maîtres n'est pas un être de miséricorde et d'amour, mais « un Dieu farouche édictant son décalogue au milieu de la foudre »[4]. A Turnhout, dit-il, « les Pères insistaient surtout sur le mauvais. En religion tu avais

presque toujours peur : peur de la tentation, peur des démons, peur du péché, peur de l'enfer. [...] Tu vivais presque constamment dans la peur »[5]. Rien d'étonnant si naissent en lui la certitude d'une culpabilité nécessaire, la conviction d'une inéluctacle impureté. Parce qu'il est inconcevable que Dieu soit injuste, il faut, même innocent, mériter ses coups ; c'est pourquoi l'élève qui sait sa leçon refuse obstinément de répondre : « Je veux être puni. Je suis méchant » (*Le Neveu*, p. 132). Etrange théologie enfantine et rédemption inversée, où la créature se veut coupable pour justifier la divinité : « On est le pénitent de ses fautes ; le pénitent aussi des fautes dont on n'est pas coupable. C'est juste, paraît-il ; comme toute loi est juste »[6].

Replié sur lui-même, cultivant un égocentrisme agressivement proclamé dans *L'Autre Evangile*, texte demeuré inédit, il se tourne vers la lecture, évasion des solitaires : « Petit, j'aimais déjà les livres » (*Roseau*, p. 35). Au collège, il lit Hugo et Bossuet, mais aussi Mallarmé et Baudelaire, introduits en fraude par des externes, compose un *Hymne à la Pologne*, met en vers l'*Ave Maria* et le *Notre Père* (*Roseau*, pp. 38, 215) ; étudiant à Louvain, il remanie et retouche ces premiers essais (*La Dupe*, p. 50).

Inscrit, à partir d'octobre 1893, aux cours de l'année préparatoire au génie civil, il a découvert la liberté sans échapper à la solitude. Il fait alors la connaissance d'une jeune ouvrière point trop farouche, Rosine Chéret, qui va lui faire vivre, pendant quatre ans, un véritable calvaire. Une page de son journal inédit permet de fixer la rencontre en avril 1894. Pour ce jeune homme naïf et hypersensible qui attendait « quelque chose de grand et de très haut que j'ignorais » (*La Dupe*, p. 63), cet amour n'est pas une aventure d'étudiant faraud, mais une aspiration à l'idéal : « Il répétait son nom : Rosine, dont les syllabes suaves passaient entre ses lèvres comme une caresse. Il se plaisait à les sertir dans de petits poèmes où elle apparaissait belle comme une princesse, plus puissante qu'une fée » (*La Dupe*, pp. 63-64). Quiconque a lu *La Dupe* connaît l'histoire navrante et grotesque de cette liaison. Baillon quitte l'Université en 1896 et réclame ses comptes de tutelle, dilapide son héritage, arnaqué par des escrocs au Casino d'Ostende, dépensant sans compter pour retenir cette fille qui le gruge et le bafoue, enchaîné à elle par le besoin d'aimer et par une sensualité qui lui fait horreur. A Liège, à peu près ruiné, il tient pendant quelque temps un café où les charmes de sa maîtresse appâtent les clients. Mesurant sa déchéance, il s'arrache à son enfer à la fin de 1898.

Ces faits sont connus, soit par les confidences de Baillon, soit par des relations, assez confuses, d'amis comme Pol Stiévenart et Gaston-Denys

Périer. Or ces quatre années de liaison avec Rosine sont dans la vie de Baillon bien plus qu'un simple épisode : c'est l'époque où il cherche dans l'art un refuge et où s'enracinent des thèmes qui vont l'obséder pendant vingt ans. Même les écrits du *Thyrse*, à partir de 1899, ne s'expliquent que si l'on arrête un instant aux textes inédits que R. de Lannay ou R. Hankart se contentent de citer en passant pour se hâter vers les œuvres publiées.

Plusieurs cahiers manuscrits datent de cette période, et deux d'entre eux méritent l'examen. Le premier, acquis au temps des études à Louvain, est un carnet du genre « copy book », aux feuillets de papier quadrillé. Sur la couverture, Baillon a indiqué sa destination primitive : *Analyse infinitésimale ;* de l'autre côté, le carnet porte, imprimées, les mentions : *Alma Mater. Cahier Académique.* Un peu plus bas, un titre : *Invocations et Blasphèmes.* Dans *La Dupe,* publié en 1944, il en a lui-même parlé en termes qui ont parfois égaré la critique :

> Ces pensées, il les croyait originales parce qu'il les découvrait dans la nouveauté de sa souffrance. Il voulait les écrire, et chaque soir, tandis que Rosine jouait au Cercle [= à Ostende], il en formulait les confidences dans un cahier dont la couverture annonçait : *Invocations et Blasphèmes.*
>
> Les premières s'envolaient vers un Beau lointain, inaccessible, dont il n'avait d'ailleurs qu'une intuition vague, tandis que les secondes, pêle-mêle, confondaient en un seul anathème l'homme et la femme, la vierge et la prostituée, les joies, les tristesses, tout ce que sa sensibilité exaspérée appelait les ténébreuses réalités de la vie (*La Dupe,* pp. 150-151).

Sur la foi de ces déclarations, R. de Lannay et A. Doppagne rangent les *Invocations* parmi les œuvres inédites de l'écrivain. Il ne s'agit en réalité ni de textes personnels, ni de pensées, mais de passages plus ou moins longs de divers auteurs, recopiés avec soin. Baillon a conservé cette habitude pendant quelques années, l'œuvre la plus tardive citée ici étant le roman d'Henri Maubel, *Dans l'île,* publié en 1900. Son choix d'une trentaine d'auteurs est passablement éclectique : Hugo, les Goncourt, E. Faguet, E. Hello, Th. Gautier, E. Goudeau, Nietzsche, A. France, R. de Gourmont, Balzac, A. Bertrand, Villiers de l'Isle-Adam, etc. Dans certains cas, l'extrait retenu est significatif. Par exemple, il s'intéresse au bouddhisme et à la théosophie à partir des *Petites religions de Paris* de Jules Blois, à l'anarchie à travers Paul Adam. Parfois les affinités sont évidentes : des œuvres autobiographiques déchirantes de Léon Bloy (*Le Désespéré,* 1886 ; *La Femme pauvre,* 1897 ; *Le Mendiant ingrat,* 1898), il ne retient pas moins de neuf passages, quelques-uns de plusieurs pages.

L'essentiel concerne cependant le travail de l'écrivain et la fonction de l'art. A la préface de la *Chanson des Gueux* de Jean Richepin, il emprunte cette formule péremptoire: «L'Art a pour pôle le Beau». Dans ce domaine, son maître est surtout Flaubert, dont il a découvert la *Correspondance* publiée en quatre volumes en 1899; il y épingle un précepte auquel il restera fidèle: «L'Art ne doit servir de chaire à aucune doctrine, sous peine de déchoir». Les huit extraits retenus illustrent le même principe[8].

Si ce premier cahier est d'un élève en quête d'affinités et d'une esthétique, le second, assez hétéroclite, contient des écrits personnels. Primitivement destiné à la *Géométrie analytique*, il porte un titre: *Au jour le jour*. Conformément à cette appellation, il comporte des pages de journal intime, mais aussi dix-sept poèmes, dont quelques-uns regroupés sous l'étiquette de *Sonnets Macabres*, et des ébauches de récits, en tout quarante-huit pages rédigées entre le 16 août 1895 et le 28 juillet 1899, c'est-à-dire tout au long de la liaison avec Rosine[9].

Les fragments du journal révèlent un être très jeune et solitaire, avide de se confier. Le 14 septembre 1895, il note: «Souvent déjà, j'ai commencé un journal de ma vie. L'homme est fait pour la confidence; mais les plaintes et les cris de joie trouvent peu d'écho dans le cœur des autres». Les pages suivantes sont une longue litanie de détresse. Inlassablement, il parle de son amour, de sa souffrance, de ses doutes. On n'a pas tardé à le mettre en garde contre cette fille qui l'exploite: «M'aime-t-Elle? On m'a dit que non; on m'a dit qu'Elle en aimait un autre, qu'elle se servait de moi pour soutenir cet autre». Désespérant de la fixer, il rêve de la rendre mère pour se l'attacher: «Un espoir, bien faible, me reste: ce n'est peut-être qu'une illusion. Si oui, un enfant a sauvé le monde, un enfant, si Elle m'aime, nous sauvera tous deux». En septembre 1895, évoquant les seize mois de sa liaison, il en parle comme d'un enfer de jalousie et de déception: «Pour cette femme, cette étrangère que je ne connaissais pas, j'ai désolé ma famille qui m'abandonne, j'ai sacrifié mon avenir et mes rêves les plus chers». De ce désespoir se dégagent deux thèmes propres, dès à présent, à nourrir sa création.

Le premier est celui de la fuite dans l'art, de la retraite dans la tour d'ivoire, à l'abri de la vie, de la réalité vulgaire: «J'ai senti lentement mourir mon cœur. [...] Mon cœur s'est cuirassé d'indifférence; et, sceptique, ne croyant plus aux sentiments purs et généreux, il se renferme en un jaloux égoïsme. [...] Heureux, si je puis produire quelques fleurs d'Art, fécondes en joie et contentements, nourriture de l'âme dégoutée des plaisirs mensongers et vides d'ici-bas». Ainsi se définissent à la fois

une attitude existentielle — fuir le réel pour se réfugier dans le rêve, dans un univers second qui sera celui de ses obsessions et de ses fantasmes — et une esthétique — parce que la vie est laideur, refuser à l'art toute finalité autre que la beauté.

Le second thème est celui de l'horreur de la chair. Romantique et frustré d'affection, le jeune Baillon a idéalisé la femme et voué à Rosine un culte. Il a cru à l'union des âmes, à une communion transcendant la sexualité vulgaire dont son éducation antérieure lui avait instillé le dégoût et la honte. Dans *La Dupe*, Daniel contemple sa maîtresse, consacre à sa peau fine et à ses courbes délicates une oraison d'hiérophante, mais « si fier de la révélation du corps féminin, il ne comprenait pas qu'elle dût aboutir à ce brutal attouchement d'organes dont il n'avait appris à parler qu'avec honte et la crainte du péché ». (p. 67). La conduite de Rosine, fort peu soucieuse de ménager ses pudeurs, et dont il sait qu'elle le trompe, inspire à Baillon des frénésies sensuelles qui, sitôt assouvies, le désespèrent et l'écœurent, lui font voir sa déchéance et l'avilissement de ses rêves. Son journal en porte la trace, avec certaine complaisance « littéraire » qui est en même temps flagellation de soi et mortification. Il écrit, le 16 septembre 1895 : « La sensualité est à l'amour, ce que la fange est à la neige, ce que le poison est à la vie. La sensation tue le sentiment ».

Le 24 septembre, il note encore : « Loin d'en être le couronnement, la possession est la mort de l'amour » ; et le 25 octobre : « De l'amour qui prie à la haîne qui blasphème, il n'y a qu'un pas : c'est l'accouplement ». Cette répulsion, ce dégoût de la femme, on les retrouvera, magnifiés, transformés presque en messe noire, dans *Le Pénitent exaspéré*. D'un rêve semblablement meurtri, Villiers de l'Isle-Adam, que Baillon a lu, avait tiré, quelques années plus tôt, l'*Ève future*, que Léon Bloy, lui aussi déchiré entre la chair et l'idéal, appelait « ce livre de magicien, splendide et désespéré », et surtout vengeance et compensation, refus d'une réalité mensongère.

Comme lui, le jeune Baillon a besoin de couler sa souffrance personnelle dans un moule littéraire. Pouvait-il, au moment de ses déceptions, trouver meilleur maître que celui qui disait : « Je suis la plaie et le couteau » — Baudelaire l'*Heautontimorouménos* ? Spleen, aspiration à la mort, défaite de l'idéal, luxure, blasphème sont les thèmes des dix-sept poèmes composés entre le 16 août 1895 et le 10 mars 1896 et dont il semble bien avoir voulu faire un ensemble concerté, sans doute dans l'espoir de le publier. Un *Sonnet liminaire* (17 février 1896) résume le propos de ces *Sonnets Macabres*, dont la page de titre s'orne du dessin à la plume d'une pierre tombale ombragée d'un saule pleureur et d'une épigraphe : « Les

charmes de l'horreur n'enivrent que les forts. Ch. Baudelaire» :

Je veux la pourriture et les cadavres blèmes,
Pas de chants, mais des cris, des hoquets, des blasphèmes
Hurlant comme des chiens, sanglotant de fureur.
Penché sur le Néant où tout retombe,
Je fouillerai les chairs, les larves de la tombe.
Demandant à la Mort les beautés de l'horreur.

Les poèmes, un à un, laborieusement réalisent ce programme. Le poète, chasseur d'idéal méconnu de la foule (*Vulgum Pecus.* A Charles Govaert, 27 janvier 1896), succombe sous le poids de son rêve effondré (*La Mort d'un jeune poète.* A Jules Bastin, 19 janvier 1896) ; déçu par la raison, la science et l'amour, il soupire après l'inaccessible infini (*Blasphèmes,* 16 août 1895) :

Puisque tout ici-bas n'est que honte et mensonge,
Demande à l'Infini, à l'Idéal, au Beau,
Un assouvissement au besoin qui te ronge,
Donne ton cœur à l'Art et ta chair au tombeau.

Au bout de la souffrance, la mort libératrice, apparition sereine et désirée (*Ma Fiancée,* s.d.).

Douce au poète, cette mort a cependant un autre visage : celui de l'horreur des décompositions fétides, des exhalaisons délétères qui planent sur les ossuaires et les charniers. Le corps, siège des luxures et du péché, y pourrit d'une gangrène immonde (*Le Champ de Bataille,* 1er février 1896 ; *Les Noyés,* 4 février 1896 ; *L'Enterré vivant,* 27 février 1896), rongé par les vers (*Le Festin,* 28 janvier 1896).

Dans les cimetières, des « sorcières en rut » célèbrent le mal et la douleur dans des sarabandes frénétiques (*Le Sabbat,* 5 février 1896 ; *La Ronde,* 9 février 1896 ; *Les Hiboux,* 10 mars 1896).

Surtout, les *Sonnets Macabres* sont l'occasion d'une revanche sur la femme, vase de luxure, être de mensonge (*A Celle que j'aime,* 22 décembre 1895 ; *Le Squelette,* 16 janvier 1896) :

... Un amas d'os pourris, exhalant des poisons.
Mais tu demeurais femme, être des trahisons,
Car à l'endroit du cœur, dormait une vipère.

Elle ignore la pureté, l'innocence ; vivante encore, elle est « charogne », elle est cette « outre aux flancs gluants, toute pleine de pus », évoquée par

Baudelaire dans *Les Métamorphoses du vampire*. Baillon trouve un amer plaisir à salir ce qu'il avait idéalisé, à débusquer partout la prostitution ignoble (*Le Bal*, 23 janvier 1896).

Le naïf que paralyse la jeune fille et qui rêve d'immatérielles étreintes ignore les instincts pervers et les songes luxurieux de la vierge (*Rêves de Vierge*, s.d.).

On peut sourire de ces outrances, de cette complaisance pour le macabre et l'horrible dans des vers pleins d'emphase et de pathos. Baillon a retenu des *Fleurs du Mal* l'aspect le plus extérieur, le plus choquant pour les premiers lecteurs. Ignorant la véritable nouveauté de la poésie baudelairienne, il renoue à travers elle avec certain romantisme «frénétique» pratiqué autrefois par Gautier *(Comédie de la mort, Albertus)* ou par le jeune Hugo dans *La Chauve-Souris, le Cauchemar* ou *La Ronde du Sabbat*, avec une esthétique du frisson et de la mort. On peut dire à sa décharge qu'il n'était pas le seul à ne retenir des *Fleurs du Mal* que le satanique et le morbide: l'esthétisme artificiel et la sensualité pervertie n'inspirent pas moins les *Névroses* (1883) où Maurice Rollinat, une des lectures du jeune Baillon, s'attardait lui aussi aux «putréfactions violettes» et aux moisissures ignobles[10]. Comme tant d'autres, l'auteur des *Sonnets Macabres* procédait moins de Baudelaire que du Baudelairianisme. Il peut y avoir dans cette première œuvre une part d'ostentation, mais la mode littéraire s'accorde avec une expérience personnelle, un vécu existentiel. L'aventure avec Rosine cristallise en Baillon des tendances latentes, des dégoûts préparés par son éducation et ses frustrations; sa poésie est vengeance dérisoire d'idéaliste déçu.

Abandonné le 20 mars 1896, le journal est repris deux ans et demi plus tard, mais il ne contient plus que quelques notes. Le 24 août 1898: «Je retrouve parmi mes bagages ce petit cahier depuis longtemps abandonné. [...] Ma rancœur de cette vie d'esclavage qui m'enchaîna, quatre ans durant, à son caprice, dans un martyre perpétuel de mes sens attisés de désirs et de jalousie [...] De ces quatre années d'amour que me reste-t-il? Rien!» Le 6 septembre, à Ostende, il se souvient que, cinq mois plus tôt, il contemplait la mer avec Rosine, mais, le 17, il ose écrire: «La plaie se cicatrise, j'oublie. Même mon cœur s'ouvre à l'espoir d'*autres* amours plus pures». Rien, en réalité, n'était oublié et la plaie était toujours à vif: les œuvres publiées au cours des trois années suivantes en administrent la preuve.

Le 1er mai 1899 paraît à Bruxelles le premier numéro du *Thyrse*, fondé par Léopold Rosy entouré de quelques collaborateurs, parmi lesquels P. Stiévenart et G.D. Périer qui deviendront des intimes de Baillon. Ce

milieu, dont il fera une peinture féroce dans *Le Pénitent exaspéré*, professe une doctrine faite pour le séduire : « Nous n'admettons pas, à l'art, disait l'éditorial (1er mai 1899, p. 1) de *but* étranger à l'art ». Baillon, qui cherche dans l'art un refuge, a besoin d'écrire — les *Sonnets Macabres* l'ont montré — et il a besoin, non pas de dire quelque chose, mais de *se* dire, avec obstination, dans une littérature de revanche et de confession. S'exerçant aussi à la critique, ses comptes rendus sont l'occasion de formuler les préceptes livrés à son *Journal* dès 1895. A propos d'*Yolaine*, par Jehan Maillart, il réaffirme la primauté du rêve, de l'idéal : « Je regretterais, écrit-il (15 mai 1901, p. 10), qu'un poète [...] ait sacrifié le Rêve à une réalité, fût-elle excellente ». En conséquence, il affiche une esthétique hautaine, élitiste, dont Mallarmé, Flaubert et Villiers sont les illustrations. Son ami Albert d'Ailez ayant donné à *L'Idée libre* une théorie de l'art engagé, Baillon répond dans *Le Thyrse* (15 février 1901, pp. 161-162) par une diatribe contre ceux « qui prétendent assigner à l'Art un autre but que l'Art lui-même, ce qui allait dans le sens de la revue et de l'enseignement de Flaubert, mais il s'en prend aussi, avec violence, aux réalisations de la Maison du Peuple :

> Ces réunions, les pièces qu'on y joue ou les conférences qui s'y donnent ont toujours un fumet de meeting et les mains battent surtout aux bruyantes tirades où le « pauv'peup' » est plaint. Qu'on leur donne *Axel :* ils bailleront ou battront des cartes en suçant des oranges [...] Pour nous attendrir, on bourre les expositions de choses laides, d'une humanité courbée, simiesque, dont la vue donne plus de dégoût que d'émotions artistiques [...] L'Art Social ! Mais si vous admettez cette classification, d'autres trouveront l'Art anti-alcoolique ou l'Art anti-tuberculeux. [...] Eh ! oui ! l'Art est une caste, et même une noble caste dédaigneuse de l'incompréhension de la critique idiote et des masses plus bêtes encore.

En même temps qu'il définit ses principes, André Baillon publie ses premiers écrits personnels : du 15 décembre 1899 au 1er août 1901, une dizaine de brefs récits paraissent dans *Le Thyrse*, répartis assez nettement en deux catégories.

La première comprend des textes « d'un réalisme sans outrance »[11], assez proches des nouvelles de Maupassant. *Les Malvenus* (1er mai 1900, pp. 5-9) se situe exceptionnellement dans un décor paysan. Enfants trouvés, recueillis par un fermier, Jacques et Lise, ignorant qu'ils sont frère et sœur, se sont aimés en toute innocence. Une parente du fermier, jalouse de voir lui échapper l'héritage, révèle la vérité, déclenchant dans le village une émeute ignoble qui pousse les amants au suicide. A l'obsession de la mort — « étincelle d'une Aube libératrice » — se joint la haine

de la foule vulgaire et veule, inaccessible à la pureté et à l'idéal. Les autres récits sont des croquis impitoyables d'une petite bourgeoisie bigote et mesquine, d'un matérialisme terre à terre. *De Père en Fils* (1er janvier 1900, pp. 131-136) raconte la vie terne d'un comptable, « scribe conscient de sa dignité », médiocre et parcimonieux ; la quarantaine venue, il épouse une grenouille de bénitier avec laquelle il procréera sans joie de chlorotiques rejetons. *Après la Fête* (1er avril 1901, pp. 180-181) en est la suite, où un digne bourgeois, parangon de moralité bénisseuse, court les filles louches et débauche les servantes. *Le Bon Propriétaire* (1er août 1901, pp. 44-45) ironise sur un demi-siècle de servitude conjugale et de médiocrité satisfaite[12]. Ces contes, tableaux de vie ordinaire entre *Pot-Bouille* et Maupassant, sont d'évidents règlements de compte de Baillon avec son milieu et son éducation : derrière les vertus bourgeoises et l'ordre se profilent la platitude des esprits, l'immoralité dissimulée sous les apparences de la respectabilité, une religion hypocrite caution du pharisaïsme. Comme dans *Le Journal d'une femme de chambre*, dont il vient de rendre compte (1er septembre 1900), la satire des mœurs familiales s'unit à une assez trouble sensualité mais, chez Baillon, le réquisitoire personnel l'emporte. Lui qui pouvait dire déjà, avec le Gide des *Nourritures terrestres*, « Commandements de Dieu, vous avez endolori mon âme », il ajoutait le : « Familles, je vous hais ».

La seconde catégorie de récits est bien éloignée du réalisme. Emphatiques et recherchés, ils renouent avec l'idéalisme et la morbidité des *Sonnets Macabres* et développent un symbolisme d'un goût douteux à la mode des décadents. La série s'ouvre par *La Complainte du fol* (*Le Thyrse*, 15 décembre 1899, p. 124), appel à la compagne idéale, pure irréalité perçue dans la brume d'un paradis artificiel : « Trop j'ai souffert du regard des hommes. [...] Je hais les yeux, les yeux qui fouillent, les yeux qui souillent, les yeux qui volent. Tout regard sur ta Beauté m'enlève une parcelle de toi. [...] Viens là-bas, [...] nos chairs se confondront comme la pulpe molle de fruits trop mûrs ». Quelques mois plus tard (1er juillet 1900), une nouvelle version, plus exaltée, du même texte renforce le climat de sensualité perverse et d'onirisme sadique :

> D'une morsure à tes seins, si lente et si douce qu'elle te parût le prélude d'une volupté, j'en fis tomber les cimes fleuries, qui s'accrochèrent, toutes rouges, aux épines d'un églantier. Lors, je cueillis deux églantines closes et les posai pour toujours sur les meurtrissures des lobes, humides comme des fruits qui pleurent une sève rouge [...] T'ayant créée telle, tu fus mon œuvre, toute mienne. [...] Mignonne, je voudrais recommencer le Rêve...

La révolte contre les doctrines bourgeoises et la vulgarité le jette dans le rêve comme substitut de la réalité. Quant au mélange de cruauté et d'amour où se fondent le raffinement des tortures et la sensualité pervertie, c'est la leçon du *Jardin des supplices*, paru en 1899, dont Baillon admire beaucoup l'héroïne, « grande dame, buveuse d'éther, quémandeuse de stupres et de luxures, parmi les hurlements équivoques de ceux qui meurent » (*Le Thyrse*, 1er septembre 1900). Quelques mois plus tard, *Des Mains* (15 février 1900, pp. 155-156) est un autre rêve de trouble érotisme, où le narrateur se souvient « des doigts féminins, minces et agiles, experts aux gammes des voluptueux éréthismes de la paume »[13], tandis que *Le Crime d'une foule* (1er décembre 1900, pp. 123-124) dénonce la puissance magnétique d'une populace avide de sang provoquant une catastrophe ferroviaire[14]. Littérature décadente, prolongement des *Sonnets macabres*, dont il n'est pas difficile de reconnaître les sources, d'Anatole France (*Thaïs*, 1890), Pierre Louÿs (*Aphrodite*, 1896) ou Jean de Tinan (*Aimienne*, 1898) à J.-K. Huysmans (*A Rebours*, 1884 ; *Là-bas*, 1891) et Jean Lorrain (*Monsieur de Phocas*, 1901)[15]. On est loin encore de l'économie du style et des phrases hachées des œuvres ultétieures.

Si ce climat est le produit d'une mode littéraire, il convient à l'état d'esprit de Baillon, toujours prisonnier de la crise des années 1895-1898 : hantises, névroses, angoisse le renvoient aux affres de sa liaison avec l'impure Rosine, l'être de matière qui avait souillé son rêve. De là, dans ces récits, le goût de la mort, de la confession autodestructrice et le fantasme du crime, amoureusement caressé. *Vers le repos* (15 janvier 1900, pp. 139-140) raconte l'agonie d'une belle actrice voluptueuse et infidèle. Luc, enfin délivré, regarde cette « Rosine en triomphe de paillettes et de chairs nues aux applaudissements cupides d'une salle en sueur [...] glisser voluptueusement dans la mort, comme dans une eau frôleuse ». Encore une fois, la littérature venge Baillon des humiliations du réel. A cet égard, *Son rire* (1er mars 1901) est singulièremment révélateur de son obsession d'un crime libérateur. Le narrateur vient d'étrangler sa femme. La description du cadavre trahit le besoin d'humilier celle qui l'a bafoué :

> Dans sa pose anormale, elle semblait une acrobate obscène : son ventre se tendait comme un arc, les côtes saillaient et les petites outres de ses seins descendaient vers la tête renversée sur le parquet ; en dessous d'elle, dans la pénombre de la place, sa chevelure fluait ainsi qu'une mare de sang. J'étais calme et n'éprouvais plus qu'un nauséeux dégoût pour cette chose lamentable et pâmée dans un étirement immobile que la mort rendait plus pervers et lubrique.

Suit la confession, transparente, de ce pénitent justicier dans lequel se

devine le Baillon de vingt ans dans sa navrante aventure. Son crime, explique-t-il, c'est « la vengeance du Rêve, avili par cette créature, tabernacle indigne du dieu qu'elle profana ». Comme Lord Ewald dans *L'Ève future*, il chérissait dans cette femme une âme, dont son rire cristallin lui semblait l'expression : « Des heures, en silence à ses genoux, [...] je percevais mon idéal, car par delà son corps, j'aimais une chose impalpable et dont personne ne pouvait soupçonner le vertigineux mystère ». Mais bientôt elle le trompe, le gruge et « sollicite d'autres chairs la bestialité que mon Rêve lui refusait », son rire adoré se fait rare et vulgaire. Un soir qu'elle rentre d'une débauche, furieux il se rue sur elle qui, à demi ivre, profane son idéal :

> Un rire monta, immonde, hoquetant, râclant la gorge comme un blasphème. Je voulus fuir cette voix profanée, ce gargouillis de vices et de vin qui me souillait les oreilles comme un murmure de cloaque, [...] comme si elle en eût dompté mon Rêve.

En rêve — mais en rêve seulement — Baillon se délivre de Rosine et de ses souillures : confession imaginaire et récit-exorcisme. Ainsi se retrouvent l'horreur de la chair et la fuite dans l'irréel avouées, dès 1895, dans son *Journal*. Le calvaire gravi dans la vie, Baillon en revit chaque station dans une création où jamais le moi n'a été plus douloureusement flagellé.

Son Rire est l'avant-dernier conte qu'il donnera au *Thyrse* avant longtemps. En 1900, Baillon s'installe à Forest dans deux pièces, dont l'une donne sur le cimetière et d'où il peut contempler les tombes et les allées et venues des corbillards. Sur la porte, il a copié une pensée de Pascal bien conforme à son désir de fuir le monde : « Presque tous nos malheurs nous viennent de n'avoir pas su rester dans notre chambre ». On connaît la suite. Il a connu Marie Vandenberghe, épousée en 1902, maternelle et bienveillante, qui lui fait une vie calme mais peu exaltante : ce Jean-Jacques a trouvé sa Thérèse. Il s'obstine au travail, mais ses divers emplois — employé chez un marchand de charbon, commis chez un receveur des contributions, rédacteur de nuit à *La Dernière Heure* — sont loin de le satisfaire et deux séjours à Westmalle ne calment pas sa neurasthénie. Il déteste l'uniformité et la monotonie de sa vie.

En mars 1912, il se retrouve soudain bouleversé comme au temps de Rosine : il s'est éperdument épris de la pianiste Germaine Lievens, la première femme qui réponde à ses aspirations. A la fin de 1912, alors qu'il s'efforce de la conquérir, elle publie, sous le pseudonyme de Germaine Vélin, *Va oultre*, un minuscule volume in-32 nourri de pensées altières

célébrant Nietzsche et le Surhomme. Baillon pouvait y lire : « Je vénère ceux dont le rêve trop grand a ébréché la vie. — Tout ce qui constitue la vie proprement dite m'est intolérable ! — Il me faut la lutte et le rêve éternels. — L'essentiel n'est-il pas dans le Rêve ? »[16]. A-t-il enfin rencontré l'âme sœur ?

En 1912 s'est fondée la revue *Exil,* animée par Emile Lejeune. G.-D. Périer, Pol Stiévenart et Charles Viane. Depuis plusieurs années, Baillon n'a plus rien publié, lassé peut-être de tourner dans le cercle vicieux du réalisme et de la déliquescence, absorbé aussi, sans doute, par des projets de plus longue haleine. En octobre 1913, il donne cependant à *Exil* une prose intitulée *Suggestions* (*Exil,* II, 1913, pp. 383-385). A première vue, rien n'est changé depuis les contes du *Thyrse.* Le narrateur, logé près du cimetière, est invité par le fossoyeur à contempler à la morgue le cadavre d'une noyée. La nuit, l'« obsédante image » lui inspire des rêves d'un érotisme malsain : « Je jalouse l'étang qui l'a prise partout avec ses lèvres fluides. Elle s'y est pâmée, les cuisses ouvertes, jusqu'aux stupres de l'agonie ». La hantise va cette fois jusqu'à la nécrophilie : « Le goût de la mort doit être bon aux lèvres des Ophélies qui se dissolvent dans les morgues. Je descellerais les siennes, moins impénétrables que celles du sphinx qui me nargue et, entre ses dents décloses, je chercherais avec ma langue le venin de son néant ». Ce ton conduit R. Hankart à joindre ce texte à ceux de la psychose des *Sonnets Macabres* et des récits de 1899-1901. C'est négliger la finale, soudain sursaut de révolte libératrice. Evoquant la pensée de Pascal que son personnage a, comme lui-même, copiée sur sa porte, Baillon s'exclame :

> Pascal était lâche ! [...] Au dehors, la vie est une femme qui attend qu'on la viole. Elle est à ceux qui broient sa chair, qui osent mordre ses seins, qui s'enfoncent éperdus dans son giron. Il faut succomber à la tentation d'être fort contre elle, arracher sur elle, où l'on peut, les éléments de son œuvre ; se gaver de sa boue, de sa lumière, de ses vices et de ses vertus et de tout cela pêle-mêle pétrir ses rêves, s'en rassasier, s'en gonfler, jusqu'à en crever... et ne pas en crever.

Pour la première fois, l'écrivain sort de sa tour d'ivoire, refuse l'univers du rêve où il s'était réfugié pour accepter le corps à corps avec la réalité ; pour la première fois, il semble prendre conscience d'un avenir, imaginer une victoire possible sur les fantasmes et la déréliction, accepter de lui-même le meilleur et le pire.

Sa vie prend une autre orientation — du moins veut-il le croire. Il quitte Marie en mai 1913 ; il écrit à Germaine :

Je t'aime. Aime-moi bien. Je ne puis te demander que cela.

Ce grand amour m'est si précieux que j'ai peur de tout et de rien, ce grand amour si fort qu'il pourrait soulever un monde pendant une éternité, que je veux voir grandir encore, en dépit de la vie et des hommes... Mon cerveau a besoin de se baigner de ta pensée lumineuse.

[...] Pour la première fois, j'ai travaillé avec sérénité[17].

Perdu autrefois par une femme, Baillon se pense sauvé par une autre. La guerre le libère opportunément de son travail de journaliste. En 1914, il s'installe avec Germaine à Boendal où, le 21 août 1915, il achève sa première œuvre de quelque ampleur, celle aussi qui clôt le cycle de sa première manière : *Le Pénitent exaspéré.*

Inédit, ce petit roman n'est cependant pas inconnu : G.-D. Périer, ami intime de Baillon, en avait entendu lecture en juin 1916 et divers critiques — R. de Lannay, R. Hankart, M. de Vivier, M. Willam, R. Van Nuffel — y font allusion sans s'y attarder ; Franz Hellens avait accepté dès 1933 de rédiger une préface et un bref extrait en fut même publié en 1935[18]. Le manuscrit autographe de 93 pages, est contenu dans deux carnets d'étudiant, identiques à ceux utilisés en 1895 : bien que comportant quelques ratures, ajouts et corrections, il s'agit vraisemblablement d'une mise au net destinée à la publication. Sur la couverture, on lit : *Le pénitent exaspéré écrit en 1915 à Boendael.* En réalité, ce texte, remanié en 1915, est sans doute antérieur et date peut-être de ces années où Baillon a interrompu sa collaboration au *Thyrse.* Tout invite à le croire : identité des thèmes (rêve, idéal, meurtre, dégoût de la chair), le décor (l'appartement en face du cimetière, à Forest), le passage concernant les réunions du *Thyrse,* le fait enfin qu'un paragraphe du roman figure déjà presque textuellement dès 1901 dans *Son rire*[19]. Baillon dit avoir hésité à publier ce récit insolite et macabre et s'explique dans une courte préface, probablement de 1916, rédigée au verso d'un bon de commande de la *Belgian Petroleum Company*[20] :

Cette histoire était conçue depuis des années. Pourtant sa fantaisie, son idéalisme insolite, son égoïste redondance et pour tout dire son immoralité, me laissaient quelques scrupules quant à sa réalisation. Je craignais notamment pour l'assassin qui se confesse au long de ses pages la réprobation d'une Société dont le code interdit à ses Membres même l'intention d'un Meurtre [var. en bas de page : ordonne à ses membres le respect de la Vie Humaine sans lequel tout rapport intellectuel et matériel serait impossible]. Les événements de 1914-1915 bouleversèrent ma compréhension de la Morale [var. : ma façon d'envisager la vie]. En voyant les élans belliqueux de la foule et à quel taux anti-commercial [au-dessus : rabais] elle cotait la Vie Humaine, je me dis que l'heure de laisser parler mon Héros était venue [au-dessus : que la parole de

mon Héros ne bousculerait pas trop la Morale]. Et je lui passai la plume en songeant [au-dessus : convaincu] que les Hommes avaient perdu le droit de condamner un personnage coupable d'avoir accepté pour son Rêve le sacrifice d'une [barré : frêle] existence, inutile et frêle, alors qu'ils dénombraient [au-dessus : chaque jour], — avec Dieu sait quel enthousiasme carnassier —, les milliers de victimes, jeunes, fortes et fécondes, immolées peut-être malgré elles, pour une Cause dont plusieurs n'admettaient sans doute pas la Beauté.

Le récit a déconcerté la plupart de ceux qui ont eu l'occasion de le consulter. « Oeuvre étrange », dit M. Maupoint ; « nouvelle bien étrange », renchérit M. Willam[21], et l'on passe en concluant qu'il est inutile de s'y attarder, car elle « n'ajoute pas grand-chose à la gloire de Baillon »[22]. Marie de Vivier, pourtant auteur d'une longue analyse inédite, la définit : « Notations satiriques sur les soirées du *Thyrse*, à laquelle [sic] se mêle une histoire d'amante assassinée »[23]. Coupée de la longue évolution qui la précède, elle peut, il est vrai, laisser perplexe.

Ecœuré de la vulgarité de la foule, anxieux d'échapper aux hommes, le narrateur a choisi, hautain et distant, la solitude. On retrouve dès les premiers mots l'idéalisme et l'aspiration à la tour d'ivoire présents chez Baillon depuis les *Sonnets Macabres :* « Fuir, être seul dans le silence et penser ! ».

Il a trouvé refuge dans deux petites chambres d'où l'on aperçoit le cimetière : c'est le décor où Baillon vivait à Forest, avec « des statues de femmes sans tête, des têtes sans corps, du rêve en plâtre ». Solitaire ? Pas assez à son gré, car il lui faut subir parfois une visite de ses amis littérateurs. Baillon esquisse ici un curieux portrait de lui-même. Lui que sa tignasse rouquine faisait appeler « l'homme de couleur », il s'est laissé pousser les cheveux, par bravade : « *Innocent* de mes cheveux roux, je souffrais des insultes que je ne méritais pas ; *coupable* de cheveux longs les sarcasmes ne me touchent plus ». La démarche dégingandée, il se compose un masque, une attitude de secret — « Mes amis ne connaissent de ma vie que ce que je veux bien leur en découvrir » — se fait une réputation d'éthéromane — « Je prolonge la légende des vices que je n'ai plus »[24]. Ces prétendus amis sont ceux de l'équipe du *Thyrse*, férocement caricaturés sous de transparents pseudonymes : le bavard théosophe Moran est Julien Roman (dont Baillon avait écrit l'éloge funèbre) ; le peintre Warnant, obsédé par les croupes féminines, est Pol Stiévenart ; Niave, aux stupides calembours, est Charles Viane ; le trésorier Sory, chargé de la chronique théâtrale, est Léopold Rosy ; le docteur Lejars figure Emile Lejeune (qui soigna Baillon dans sa première dépression et à qui il avait dédié, en 1914, *Le Jardin de Monsieur Derbel*) ; le ridicule

occultiste Villiers est Maurice Boué (qui signait Boué de Villiers) ; Gille — le moins égratigné — est Gaston-Denys Périer[25]. « Tous étant eux-mêmes, note-t-il méchamment, ils ont voulu devenir quelqu'un et leur parade les a rendus quelconques ». Est-ce forfanterie, malignité, fureur iconoclaste ? Baillon raille les discussions du *Thyrse* sur la fonction de l'art, peint ses compagnons d'hier en fantoches discoureurs.

Méprisant, insatisfait de toutes les doctrines, le narrateur aspire à une bien autre alchimie : « Je rêve d'une œuvre qui serait un défi à la Morale, au bon Sens, à la tradition, une revanche de l'Idée prisonnière de la Vie ». Retournant dans le monde des hommes, il part « à la recherche de celle en qui mon rêve se réalisera ». La rencontre est bientôt faite de Jeannine, qui le suit, confiante, dans sa retraite ; elle est « la matière subtile et sainte où je pétrirai mon rêve ». Sortie de la vie, elle est devenue son rêve qu'il affine et parfois savamment supplicie — « Je veux aujourd'hui torturer mon Rêve » — et Jeannine, soumise à ce Pygmalion cruel, accepte de l'aimer « jusque dans la mort ». Le poète cependant le sait : ce paradis est artificiel, un rêve est un leurre où le tortionnaire tourmente du néant. Osera-t-il le tuer pour se libérer de lui, affronter l'inconnu ? « Le dernier souffle que j'extrairai de Jeannine fera palpiter une Beauté nouvelle. Pour que l'une vive, il faut que l'autre périsse ».

L'acte s'impose enfin et doucement, tendrement, il poignarde Jeannine endormie. Le voilà démiurge, et ce n'est pas par hasard si, tandis qu'il la contemple, lui viennent les mots du Dieu de la Genèse : « Mon œuvre est bonne ». Le Rêve mort, Baillon se sent fort et libre.

Libre ? Pas encore : le corps est toujours là, dont il ne peut se détacher, dont il joue et qu'il caresse, et qui lentement se décompose. Jadis si beau, le rêve pourrit, s'impose comme un souvenir abject :

> Il faut aller jusqu'au bout, s'alléger même du souvenir du Rêve ; il faut dépecer ce cadavre, en jeter au fond d'un gouffre les débris sanglants, ultime pénitence pour avoir le droit de rejoindre la vie.

Premier écrit de Baillon à atteindre pareille ampleur, ce *Pénitent exaspéré* est une œuvre hybride où un idéalisme exacerbé côtoie le réalisme, où le symbole chancelle aux limites du fantastique. « Ma phrase, y dit Baillon, nette et sèche, file droit au but, ou le manque ». Par instants, on pourrait y croire, lorsqu'il note, devant la maison de Forest : « Une pancarte d'aveugle sur sa poitrine annonce : *Appartement à louer* » — ou dans telle phrase, qui fait pressentir *Délires :* « Le marteau du menuisier cloue ma pensée, une pointe d'acier dans le front ». Sobriété exceptionnel-

le. Est-ce le même écrivain qui décrit une veuve en pleurs comme une « Niobé rustique » et lorgne « les oranges flétries de son corsage », ou parle du soleil comme un « disque endiamanté qui agrafe dans le ciel des tentures de pourpre et d'or » ?

Plus souvent poème en prose que roman, *Le Pénitent* fait place à un lyrisme maniéré, à des préciosités de préraphaélite[26]. Des tendresses nouvelles se font jour, qui pourraient faire croire à un Baillon délivré de ses hantises et célébrant l'amour en chants alternés où se retrouve quelque chose du *Cantique des Cantiques.*

Ces envols vers l'idéal et la sublimation des sens sont rares. Baillon n'évite pas le pathos, l'emphase des romantiques, le style est souvent d'une écrasante luxuriance. Ce premier roman ne bannit pas encore le détail superflu, la complaisance pour une écriture recherchée, tarabiscotée. Baillon n'a pas trouvé sa langue, sa syntaxe syncopée, haletante. L'histoire du *Pénitent* devait être en effet « conçue depuis des années », même s'il date le manuscrit de juillet ou d'août 1915. C'est le dernier produit d'une crise et d'une manière, car déjà s'élaborent des textes bien différents. *Moi, quelque part,* qui deviendra *En sabots,* remonte à 1915 ; *Histoire d'une Marie* est composé d'octobre 1915 à septembre 1918 ; *Zonzon pépette* est entrepris en 1916 ; la nouvelle *Des mots,* insérée dans *Délires,* est de 1918 : c'est le « nouveau » Baillon, incisif, nerveux.

Le Pénitent, c'est le Baillon suite et fin de la période des *Sonnets macabres* et des récits du *Thyrse,* et il est significatif que l'écrivain n'ait jamais cherché à le publier. Pourtant, du Baillon futur affleure sous ce Baillon déjà révolu. On découvre son humour, sa lucidité impitoyable qui flagelle ses amis et lui-même ; son regard curieux, goguenard, l'oriente vers l'esquisse, la caricature. Voir le portrait de Gille : des chaussures, une démarche. Observateur, analyste, il décrit peu, évoque d'un trait, arrache au quotidien le détail qui le sauve ici et là se fait net, agressif, la phrase s'écourte, s'en tient à l'essentiel.

Ce ne sont que velléités, pressentiments : le thème, le plus souvent, submerge encore l'écriture. Surtout, comme les récits du *Thyrse, Le Pénitent* accueille le sadisme, un érotisme morbide, presque nécrophile, qui montrent que Baillon n'a pas renoncé aux décadents, à leurs pompes et à leurs œuvres[27]. Ici encore, la femme et la chair sont au cœur de l'œuvre. « La première femme que j'aimai put me duper tout à son aise », rappelle amèrement le héros. Ici, comme dans *Vers le repos, Son rire* ou *Suggestions,* il prend sa revanche, la séquestre et la martyrise, la plie à ses fantaisies de maître capricieux, il la fait vivre dans la peur et contemple son agonie : dans le *Pénitent,* Jeannine est le dernier avatar de la Rosine

de ses vingt ans. Aussi vivace que dans le *Journal* et les *Sonnets Macabres,* reparaît le dégoût de la chair. En Jeannine, femelle et soumise, le narrateur « s'exaspère de deviner une animalité moite odorante ». Une série d'images hallucinantes compose le long poème luxurieux où Baillon fulmine l'anathème contre le sexe tentateur, corrupteur d'idéal.

En une cinquantaine de vers où se bousculent les images violentes, l'incantation satanique compare ce sexe à tout ce qui trahit et humilie, ment et corrompt, à ce qui avilit l'héroïsme dans les convoitises bestiales et les voluptés malsaines[28]. Après avoir cent fois maudit cet « éteignoir des rêves, [...] Pâture où s'alourdissent les Chimères », leurre ignoble auquel s'asservit toute grandeur, le poète conclut sur un appel aux impossibles symboles, dans un rêve où la mort a transcendé la chair.

Le raffinement des images n'exclut pas un goût douteux, héritage de la pire décadence, des émois morbides et des écœurements de *Là-bas,* des névroses perverses du *Jardin des Supplices,* des « oraisons mauvaises » de *Monsieur de Phocas:* Baillon prolonge jusqu'en 1915 les dégoûts à la mode vingt ans plus tôt, l'esthétisme ambigu des rêves fin de siècle. Dans une longue analyse inédite, datée du 17 août 1932, Marie de Vivier s'est effarouchée de ce passage comme d'une profanation : « Cet hymne est invertébré, d'une inspiration relâchée. Il ne sonne pas *vrai* ». Surtout, on le verra plus loin, elle s'acharne à défendre Baillon d'avoir pu concevoir une telle haine de la chair.

Cette incrédulité procède à la fois d'une idéalisation naïve qui ignore la permanence du thème, et de la volonté de préserver un *vrai* Baillon révélé soudain dans l'*Histoire d'une Marie* et *Un Homme si simple.* C'est pourquoi le critique assure : « Nous ne pouvons accepter le poème de Baillon qu'à titre d'exception littéraire — et encore ». En réalité, on l'a vu, l'obsession d'une sensualité tombeau de l'idéal compte au nombre de ses fantasmes les plus anciens : issue de l'éducation des Jésuites, « ces probes déformateurs d'âmes », et de la hantise du péché, cristallisée en quelque sorte dans son aventure avec Rosine, elle n'a cessé de sous-tendre sa création depuis 1895.

Le Pénitent exaspéré n'est pas cependant la simple répétition des confessions symboliques du *Thyrse.* Comme *Suggestions* qui, deux ans plus tôt, l'annonçait en mineur, ce cauchemar peuplé de monstres est aussi une œuvre de délivrance et un exorcisme, dont il a l'accent solennel et incantatoire. Pour la dernière fois, Baillon s'est enivré du lourd parfum meurtrier des fleurs corrompues cultivées par Baudelaire, Mirbeau ou Rollinat[29]. La finale est un chant de triomphe et une acceptation de la vie. En Jeannine, il a tué le rêve stérile, l'idéal artificiel des esthètes retranchés

du monde, créateurs de proses rares et hautaines où l'Art est incompatible avec la vie. Les dernières lignes clament une victoire.

Il ne dira plus : « Je suis le pénitent exaspéré des fautes que je n'ai pas commises » ; son meurtre est une revendication d'innocence autant que de liberté. Ce premier roman est le testament d'une jeunesse. Dans *Le Pénitent* il songeait à « un roman réalisé non avec des phrases, mais avec des êtres humains que je ferais agir conformément à un rythme conçu d'avance ». Il s'agit de pétrifier le réel dans le glacier du rêve : c'est le sort de Jeannine. Dans les œuvres suivantes se débattront des personnages ni moins complexes ni moins angoissés, mais profondément humains et agissant au rythme de la vie. Baillon poursuivra, par d'autres moyens, son voyage au bout de la nuit et ce seront l'*Histoire d'une Marie*, *En sabots* et les autres. C'est bien lui qui écrit dans *Le Thyrse*, en 1921 : « Se réfugier hors de la vie dans le Rêve ? Regarder la vie en face, oui. L'aimer, si elle est bonne ; cogner si elle est mauvaise, ou bien la posséder et s'en saouler jusqu'au rêve ».

En même temps, il renonce à un style surchargé, redondant, aux somptuosités décadentes et opte pour la sobriété, la lucidité, l'ironie. Loin d'être un commencement *ex nihilo*, l'œuvre nouvelle est le fruit de près de trente années de lutte contre lui-même, qui valent mieux qu'un regard distrait si l'on veut comprendre au terme de quelles épreuves est né un écrivain.

*
**

André Baillon meurt le 10 avril 1932 à l'hôpital de Saint-Germain en Laye. Aussitôt Germaine Lievens s'inquiète de faire publier divers inédits, dont *Pommes de pin*, qui paraît dès l'année suivante, *La Dupe*, qui ne verra le jour qu'en 1944, et *Le Pénitent exaspéré*, pour lequel elle allait combattre pendant plus de quinze ans.

Quelques semaines à peine après la disparition de l'écrivain, Germaine Lievens évoque dans une lettre (FS III 161/178) la possibilité de publier l'ouvrage à Paris, chez Rieder. La solution semblait s'imposer, Rieder étant l'éditeur attitré de Baillon dont il avait déjà publié, de l'*Histoire d'une Marie* à *Roseau*, neuf volumes. Cette fois cependant, la maison doit se montrer réticente devant un texte qui n'a pas grand-chose de commun avec les autres œuvres du romancier, et dont l'esthétique surannée ne laisse guère espérer un succès commercial.

Germaine Lievens entre alors en négociations avec Henri Matarasso, directeur, à Bruxelles, de la Librairie Nationale d'Art et d'Histoire, qui

accepterait de racheter ses droits à Rieder, tout en estimant que « cet éditeur est un peu exigeant » et en proposant une démarche auprès de lui « pour essayer de réduire ses prétentions » (FS III 161/237, 14 juin 1932). Un mois plus tard, il envisage de faire publier le roman « par les soins et aux frais de quelques amis ». Son appréciation est très favorable : « L'œuvre en elle-même est admirable et mérite d'être publiée en un ouvrage de luxe » (FS III 161/235, 30 juillet 1932).

Tout au long des six derniers mois de 1932, les choses vont bon train. Le 12 août, Matarasso se déclare disposé à éditer *Le Pénitent* à ses frais, après révision du texte, en limitant le tirage à quatre cents exemplaires et demande à Germaine Lievens de lui vendre le manuscrit. « C'est un très beau livre, répète-t-il, d'un réalisme symbolique puissant et qui mérite d'être publié *à part*. J'en ferai une jolie édition à tirage restreint et l'enrichirai d'un frontispice à l'eau-forte » (FS III 161/234). Pour ce travail, il a avancé le nom du peintre Lismonde. Mme Lievens a dû répondre par retour du courrier en refusant Lismonde et la révision proposée car, cinq jours plus tard, Matarasso s'empresse de l'apaiser : « On n'en parlera plus [= de Lismonde]. Quant au texte du Pénitent exaspéré, je n'en toucherai pas une virgule. De toute manière, je ne *ferai rien* sans votre approbation et consentement. Tout sera vu et revu ensemble » (FS III 161/233, 17 août 1932).

On a songé aussi à un préfacier, en l'occurrence Gaston-Denys Périer, ami intime de Baillon depuis l'époque du *Thyrse*. Celui-ci a accepté d'écrire un avant-propos pour ce « morceau de maître auquel il n'y a rien à retrancher », et sans garder rancune à l'écrivain des portraits peu flatteurs qu'il y fait de ses compagnons d'autrefois :

> Les amis — dans cette histoire — sont vus avec cette décisive sincérité qui empêchait Baillon d'être un ami conventionnel. Il les pénétrait malgré eux. Il les confessait. Il les sacrifiait à « sa » littérature comme il s'y sacrifiait entièrement lui-même. Il aimait et il regrettait de les apercevoir tels qu'il les devinait, mais pour rien au monde il n'en aurait voulu d'autres. Son Pénitent exaspéré le prouve qu'il n'aurait pas écrit sans eux. Ils sont imaginaires et réels, voilà le charme de cette prose encore si proche de ses premiers poèmes publiés : « La complainte du Fol », etc. (FS III 161/264, 1er septembre 1932).

Sitôt dit, sitôt fait : le 5 septembre, Matarasso confirme que Périer fera la préface (FS III 161/232). Lui-même a écrit à Rieder pour la question des droits (FS III 161/231, 12 septembre) et, le 9 octobre, il achète à G. Lievens, pour quinze cents francs, les manuscrits de *En sabots* et du *Pénitent exaspéré* (FS III 161/230).

L'affaire continue de progresser. Le 10 novembre, Matarasso a reçu la préface de Périer — « étude remarquable du Baillon de l'époque, agrémentée d'anecdotes et de détails inédits » (FS III 161/226) — envoyée le 17 à sa correspondante en lui annonçant un changement de programme : « Je crois d'autre part que je vais être obligé de faire éditer ce livre sous un autre nom que le mien. Je crains des ennuis autrement avec mon Conseil d'administration, mais cela n'a pas d'importance » (FS III 161/227).

Germaine Lievens n'a pas dû partager, à l'égard de la préface de Périer, l'enthousiasme de l'éditeur, qui bat en retraite de son mieux : « Périer est un excellent garçon, intéressant à plus d'un titre, mais il manque de profondeur et il n'a pas compris André Baillon. [...] Mais il est trop tard maintenant ». On s'est mis d'accord sur le remplacement du peintre Lismonde par Eric Wansart, chargé d'exécuter le frontispice, tandis que Matarasso s'occupe de choisir les caractères et le format (FS III 161/225, 23 novembre). Tout paraît donc aller pour le mieux quand, le 10 décembre, le projet se voit soudain compromis :

> J'ai été trois jours malade, écrit l'éditeur, et j'ai repris aujourd'hui la tâche, mais je suis fort déprimé, car le moral ne va pas du tout. J'ai eu d'autre part de graves préoccupations personnelles ces derniers temps. Difficiles à expliquer par lettre. Pour ces mêmes raisons j'ai dû écrire à Rieder que je remettais à plus tard l'édition du « Pénitent exaspéré ». J'en suis bien triste, mais je suis bien obligé de le faire malgré moi. Je serai à Paris vers le 25 courant et je vous expliquerai tout cela. J'essaierai de m'aboucher avec un autre éditeur pour entreprendre ce travail à son nom et à frais communs (FS III 161/224).

Le projet, jusque là rondement mené, ne devait plus connaître que des déboires. Le 11 janvier 1933, Matarasso demande un simple délai : « Je persiste à affirmer que je n'ai pas renoncé à publier le « Pénitent ». C'est une question de patience. Quelques mois ou quelques semaines. La situation économique est fort trouble. Etes-vous au courant des nombreuses faillites d'éditeurs ? » (FS III 161/221). Huit jours plus tard, pour tranquilliser Germaine Lievens manifestement très soucieuse, il promet de « le mettre en train en avril prochain » (FS III 161/220, 19 janvier). Le 4 mai, hélas, rien n'est encore fait et l'éditeur cherche des défaites : ne corrige-t-il pas pour le moment les épreuves de *Pommes de pin,* qui paraît en effet, cette année-là, à l'Institut Supérieur des Arts Décoratifs ? En outre, il a demandé à Franz Hellens une préface d'une vingtaine de pages (FS III 161/216). Quant à celle de G.-D. Périer, il verra à la placer dans une revue : « J'essaierai de me débrouiller sans fâcher l'ami Périer, mais

j'estime qu'une préface de Hellens constitue une meilleure référence pour le succès de la vente» (FS III 161/215, 9 mai 1933). La dernière trace de ces tractations date du 20 mai, quand Matarasso écrit à Germaine Lievens, sans doute peu rassurée sur la suite des opérations: «Je vous dis en bref que si je décide la mise en train du «Pénitent exaspéré», je mettrai tout en règle avec Rieder concernant les droits d'auteur, et je m'entendrai directement avec cette firme concernant tous les détails de l'édition» (FS III 161/214).

La correspondance à une voix — on ne possède pas les réponses de G. Lievens — s'interrompt là. Matarasso a dû renoncer devant les risques de l'entreprise dans une conjoncture économique peu favorable. Le 20 juillet 1946, il lui envoie encore un bref billet: «Je ne vendrai pas pour le moment des livres dédicacés à vous que vous m'avez donnés ou cédés. Je me contenterai de vendre les manuscrits que j'ai achetés et que je ne désire plus conserver» (ML 685/14) — c'est-à-dire les autographes de l'*Histoire d'une Marie*, de *Roseau* et du *Pénitent exaspéré*.

Après la défection de Matarasso en 1933, Germaine Lievens ne se tient pas pour battue. Le 3 juin 1934, elle s'adresse à Colette pour lui demander d'accepter la présidence d'honneur de la Société des Amis d'André Baillon et fait allusion au projet d'une série de *Cahiers André Baillon*. Elle ajoute: «Nous voudrions faire paraître dès octobre en édition de luxe avec des illustrations de Masereel, le *Pénitent exaspéré* qui est une œuvre considérable et unique dans la production de Baillon» (FS III 161/179). Nouvelle attente, nouvelle déception. Le 13 décembre 1934, Pierre Tisne, au nom des éditions Bernard Grasset, refuse, «dans les circonstances actuelles», d'éditer les *Cahiers André Baillon* et les inédits *La Dupe* et *Le Pénitent* (FS III 161/332). Finalement, le premier *Cahier* sortira en 1935, mais les romans resteront en portefeuille.

Deux ans plus tard, autre échange de correspondance, cette fois avec Roger de Lannay, qui prépare un livre sur Baillon et à qui G. Lievens a prêté les inédits. A la réception, le 28 janvier 1936, il a «un peu feuilleté» *Le Pénitent* qui lui semble «contenir des passages extrêmement précieux au double point de vue œuvre et connaissance de Baillon» (FS III 161/130). Le 18 février, il remercie, mais laisse percer son embarras: «On n'y retrouve plus — ou plus exactement, — pas encore la sensibilité simplement humaine de Baillon, enfouie ici sous la richesse exubérante d'un style d'une poésie raffinée» (FS III 161/131). L'essai de Lannay, paru en 1945, s'efforcera de ne pas trop maltraiter l'ouvrage, «étrange et cahoteux mélange de symbolisme, d'irréel, de poésie érotique et luxurieuse et de lyrisme creux» qui n'apporte «pas grand-chose à la gloire de

Baillon» et où l'on ne «retrouve pas grand-chose du véritable Baillon». Une telle appréciation ne dut pas satisfaire l'infatigable Germaine Lievens.

Car elle était entre temps repartie à l'assaut des éditeurs. Dans l'espoir d'obtenir son appui, elle a soumis l'implaçable manuscrit à Jean Giono. Hélène Laguerre, l'un des membres de l'équipe de Contadour, répond le 1er février 1938 au nom de l'écrivain: «Il pense très sincèrement que c'est une belle œuvre, mais imparfaite et comme inachevée. Il pense aussi que le désir de son auteur de laisser ce manuscrit impublié doit être respecté. Si vous décidiez cependant la publication du «Pénitent exaspéré», Monsieur Giono vous aiderait de toute son amitié, qu'il me prie de vous assurer» (FS 161/127). Cette aimable fin de non recevoir dut dépiter Germaine Lievens si elle s'était attendue à voir Giono s'entremettre auprès de Gallimard.

On était à la veille de la guerre: il fallut mettre les projets en veilleuse. Au lendemain des hostilités, *La Dupe* paraît en 1944 à Bruxelles, à La Renaissance du Livre. Restait *Le Pénitent*, que Germaine Lievens n'avait toujours pas renoncé à publier. Dans le brouillon d'une lettre à un éditeur bruxellois, elle écrit, le 29 juillet 1945: «Votre idée de publier le Pénitent exaspéré en demi large avec illustrations me plaît beaucoup. Il faut sauver ce livre d'un contact malsain. Je connais un artiste Eric Wansart (423 chaussée d'Alsemberg à Uccle) qui a beaucoup connu et aimé Baillon et dont la pensée noble pourrait interpréter l'œuvre sans grossièreté ni bassesse» (FS III 161/185). C'était revenir, à peu près, à l'arrangement conclu en 1932 avec Matarasso.

Une fois de plus, les choses traînent: les illustrations sont exécutées, mais le livre ne paraît pas. Découragée après seize années de lutte, Germaine Lievens écrit à G.-D. Périer, le 20 octobre 1948: «Rien d'amorcé pour les rééditions. Peut-être la Renaissance du livre se décidera-t-elle en janvier, mais ils ont déjà dans leurs tiroirs le Pénitent exaspéré avec les très beaux dessins d'Eric Wansart...» (FS III 161/180). Les tribulations du malchanceux manuscrit s'arrêtent là.

Fidèle à la mémoire de Baillon, Germaine Lievens avait fait l'impossible pour publier ce roman, ultime reflet de la grande crise et des recherches obstinées de l'écrivain, qui paraît enfin, plus de soixante-dix ans après sa rédaction.

On peut se demander, comme y invitait Jean Giono, s'il est opportun de publier une œuvre condamnée par son auteur à demeurer inédite; on est en droit aussi d'estimer, comme Roger de Lannay, qu'il convient d'ignorer de «fades *juvenilia*» qui n'ajoutent pas à la gloire de l'artiste.

Question de point de vue.

Une œuvre comme *Le Pénitent exaspéré* n'ajoute peut-être rien au prestige de Baillon, mais elle aide à le comprendre et surtout à mesurer le chemin parcouru entre les premiers essais et la maîtrise. Le spécialiste, mais aussi l'amateur éclairé ne peuvent s'en tenir à l'écrivain surgi *ex nihilo* dans *Moi, quelque part:* quand ce récit paraît en 1920, Baillon a quarante-cinq ans; il écrit et se cherche depuis un quart de siècle. Les préceptes du *Traité de littérature* publié dans *Le Thyrse* en 1921, mais rédigé, selon une lettre à Marie de Vivier (FS III 159/408, 10 juin 1931), dès 1917, sont l'expression d'une esthétique longuement mûrie, douloureusement élaborée. *Le Pénitent exaspéré* nous renseigne sur l'histoire de l'homme et de l'artiste. Qu'est-ce, au surplus, que «le véritable» Baillon dont parle Lannay, sinon tout Baillon? Germaine Lievens le savait bien aussi, qui fit tant d'efforts pour le faire connaître.

Il existe du *Pénitent exaspéré* une analyse inédite (ML 2581) par Marie de Vivier, la poétesse qui fut, de 1930 à 1932, la dernière femme de la vie de Baillon, qui échangea avec elle une abondante correspondance. Ce texte est daté du 17 août 1932, et constitue à la fois une analyse critique et un ensemble de réflexions sur l'écrivain et son œuvre. Nous le reproduisons ci après comme un document traduisant la surprise et la perplexité d'une lectrice fervente de Baillon, mais ignorante de la longue évolution qui l'avait conduit des *Sonnets Macabres* à l'*Histoire d'une Marie.*

Le Pénitent exaspéré

On ne peut absolument pas le considérer comme une œuvre, mais comme *essai* et *document.*

Précieux document, contenant *tout* Baillon. Car son œuvre raconte ce qui lui est arrivé, tandis que ceci dit sa vie telle qu'il aurait *voulu* qu'elle fût.

Analyser ce manuscrit est pour moi trois fois difficile (3).

1° Je l'ai trop rapidement lu. Je suis une lente lectrice.

2° Je le dis trop subjectivement encore, et avec trop de peine. La peine engourdit mon cerveau.

3° Le seul élan que j'aie, à chaque tournant d'idée, est un élan vers l'incomparable Baillon de mes lettres. Je compare, compare, et comme c'est le même Baillon sous deux formes relativement démesurées, je ne puis guère m'arrêter à celui-ci. Toutes les formules qu'il cherchait, il les a spontanément trouvées dans les lettres.

J'y cherche la naissance et la croissance de Baillon.

Dans l'ensemble, *il n'avait pas trouvé son sourire.* « Vous vous prenez trop au sérieux », lui disait-on. Ici, oui. Le sérieux est lourd. Il n'est pas bien sûr de lui, de l'opinion qu'auront les autres. Plus tard, son sérieux le deviendra si fort qu'il passera d'emblée au lyrisme. Et il n'appellera plus le sourire à son secours. Là où il se révèle, le sourire, c'est (déjà dans le Pénitent) du pur Baillon. L'a-t-il systématisé par la suite ? Ou bien la joie d'écrire l'a-t-elle provoqué de plus en plus, depuis ce Pénitent, en passant par Fil spécial, pour éclater crescendo dans « En sabots », et enfin dans la déchirante Histoire d'une Marie ? *Comment* André Baillon est-il *devenu ?*

Il me semble découvrir deux courants dans son perfectionnement.

1. Concentration du lyrisme au moyen de l'humour (et ce lyrisme ainsi contenu devient explosif).

2. Concentration du style, par la suppression de « l'abstrait » et retour aux sources de l'inspiration ; la vie (vie, par opposition à : pensée).

Ce second courant me semble raisonné, méthodique, voire mécanique.

Je revois Baillon taillant des phrases comme des arbustes, biffant d'un trait net toute lourdeur, abrégeant, réduisant les phrases en un mot, un verbe : « Ne pas peindre — faire voir »[30].

Quant au premier courant — nous y touchons à l'ineffable. Ce doit être la mise en action d'une chose innée. Comme une voix qui naîtrait, ou bien un 6e sens. C'est le cœur même du génie. Tandis que les méthodes ne sont qu'exercice du talent. Nous assistons dans le Pénitent à la *naissance du Poète.* L'homme naît de la femme — et le poète naît de l'homme en lui-même.

Mais les forces imaginatives nées là n'ont été libérées qu'en 1930, par la réalisation.

Le chef-d'œuvre d'André devait se réaliser sous le signe de la mort. Ce pénitent n'est qu'un pâle rêve sadique. Baillon sait ce qu'il veut, mais il le sait, comme aspire un vierge en mal d'amour. C'est bien vague. On peut dire qu'il n'y a plus de cet « Absolu » évoqué, dans l'Histoire d'une Marie. Marie souffre pour lui, elle est *partiellement* Jeannine.

Et son œuvre va du Rêve au Pénitent, au demi-réel de l'Histoire d'une Marie, puis à l'humiliation d'abdiquer, en Germaine et Eve-Marie[31]. Elle se rassure auprès de « la Bonté de Paris », des « Colombes de la souffrance ». Elle crie : « Que me reste-t-il ? » à la fin de l'Homme si simple. Elle a le sourire désabusé de celui qui remonte aux causes (« Quel homme, à 50 ans, n'a pas ce sourire au coin des lèvres ? ») dans le « Neveu » et « Roseau » — et, sans doute, dans « Pommes de pin ».

... Alors... Baillon se prit la tête dans les mains et dit : « Je n'ai plus rien, plus rien, plus rien » — et puis le cri « Une fois avant que je meure, ô vous, mon épouse que je cherche ! ».

Là est le chef-d'œuvre, les grandes jouissances de souffrir. Que puis-je moi, dire de l'œuvre de Baillon, si ce n'est renvoyer au Baillon inouï que j'ai connu ? Ce grand amour le met au rang des Plutarque et des Dante. *Il n'y a rien à ajouter.*

Le Pénitent se traîne. Il y manque la réalité poétique de l'amour.

Dans les lettres au contraire, l'incantation devient un cri direct, d'une vie évidente.

Après une grande colère... à deux voix, Baillon me prit dans ses bras et sourit « Nous jouons le V^e^ acte ! » Le Pénitent exaspéré est un V^e^ acte avant le lever du rideau. Que Baillon ait pu écrire sans rire « la foule assassine » — et ait trouvé peu après le sourire de Délires « Tiens, Fox, un su-sucre » — c'est le même revirement, mais avec quelle portée littéraire !

Le lyrisme maladroit du pénitent s'explique par la nature *essentiellement* lyrique d'André, refoulée pendant une enfance, une adolescence et une première expérience de l'amour *humiliées*. Il cache sa tendre nature aux amis, la confie au papier — mais le papier est un ami sans chaleur.

Des éclairs traversent l'œuvre de Baillon, mais son lyrisme ne s'épanouit avec un rythme soutenu que lorsque Baillon n'a plus peur. La foule assassine est une maladroite audace. Elle tient lieu de mots plus vrais qui lui seront dictés bien plus tard. Elle contient aussi l'esquisse d'un sourire. Je l'imagine relisant cela, lui, l'amoureux des phrases nues, et toussant dans sa gorge « Hum ! ».

Non, je n'apprécie pas cet hymne au sexe. D'ailleurs il faut le situer. Il est d'un homme jeune, de peu d'expérience : une expérience malheureuse — et des prostituées. Continence forcée, influence des jésuites... Mais Baillon est mort convaincu de la parfaite spiritualité de la chair : « Quand il s'agit de certains hommes et de certaines femmes », « Goudron l'argent, quand on n'en a pas » — Goudron l'amour... pourrait on parodier ![32].

Cet hymne est invertébré. d'une inspiration relâchée. Il ne sonne pas *vrai.*

« La Dupe », s'il l'avait écrit, nous aurait éclairé ce poème[33].

L'Hymne d'André est un document de notre siècle, et André lui-même une victime de la décadence bourgeoise.

Que l'on compare à « Une femme m'attend. Elle contient tout, car le sexe contient tout... (Enumération cosmique). Je m'appuie de toute ma force. Je pèse d'un muscle lent et fort. Je ne veux pas me retirer avant

d'avoir donné ce qui s'était depuis si longtemps accumulé en moi...

Je viens à vous, ô femmes! Désormais je m'écarterai des femmes insensibles. J'irai à celles qui savent monter à cheval, qui... etc. *Car il ne s'agit pas de nous, mais d'autres êtres.* Je vivrai dans l'expectative des moissons futures... etc., etc.»

Nous ne pouvons accepter le poème de Baillon qu'à titre d'*exception* littéraire — et encore, la forme ne nous satisfait pas complètement. Baillon ne l'aurait plus accepté, ni fond ni forme, *son rythme* y manque. Le 1er quatrain est lourd, on dirait qu'il hésite vers l'alexandrin, il ne scande pas ni ne moule la pensée.

Jamais! (on peut l'affirmer), devant un sexe de femme, Baillon n'a pensé: «Livre que l'on feuillette». C'est de l'invention à l'usage du papier qu'il avait devant lui. Deux choses sont *vraies*, seules *vraies* devant le sexe: l'illusion ineffable, ou le rut à l'état pur, de Whitman. Mais aucune fleur de rhétorique, non. Baillon n'a ni serré sa pensée, ni donné libre cours à son tempérament. Il y a là une double gaucherie de conception et d'expression, où sonnent quelques phrases heureuses.

Peut-être, si je n'avais connu l'*autre* Baillon, serais-je retenue par le bonheur de ces phrases-là, et étonnée de la virulence de l'ensemble. *Mais l'autre Baillon efface tout pour moi.*

Il est curieux de comparer cette phrase qui anticipe sur son rêve:

«Des femmes sont mortes qui m'ont aimé comme toi» — à la phrase splendide, exaltante, de l'Histoire d'une Marie: «Moi, Marie, personne ne m'a jamais aimé».

Cher, cher! Que me demande-t-on une analyse objective? Je sens la pureté de cela, la *vérité*, et cette simplicité générale, qui d'emblée le rapproche de Verlaine, de Charles Louis Philippe, de Mozart.

L'autre phrase (Des femmes sont mortes...) est vraie aussi, mais elle a le son d'une défaite — c'est là ce qui la fait déchirante.

«Le «Oui» virginal de son péché futur» —![34] (J'aime le rapprocher du Oui attendu de Germaine, voulu d'Eve-Marie, obtenu, «sans attendre», de Marie Baillon — ce oui dont nous faisons le thème vibrant de nos lettres — comme une note que frapperait au clavier une main gauche, tandis que la droite jouerait l'imperceptible mélodie des jours.

Des pages de oui, des heures de oui, oui à tout, oui sous les lèvres, oui devant la mort, ce oui exaspéré par les distances, oui pervers, le plus grand mot de la vie de Baillon — tout Baillon, avec son sadisme amoureux.

Les pages 1 et 2 veulent exprimer la fuite du penseur devant la vie. C'est insuffisamment suggestif. C'est long, surchargé. Le Baillon du Perce Oreilles, de Roseau, en 3 mots, disait ce qu'il voulait. Et même, *li-tté-ra-*

le-ment, a demi mot : « Du pur Lou... » Quelle merveille !

Un jour il écrira : « Tel auteur est toujours occupé à exprimer sa pensée, que je l'ai déjà devinée toute. Tel autre dit en quelques mots ce qui exigerait une page entière ».

Plus tard, il trouvera la définition parfaite de la phrase parfaite : « Une phrase qui sait où elle va pose les pieds comme elle veut. Ecoutez comme elle marche ! Elle marche avec rythme »[35]. *Or, ce rythme s'imprimait dans son écriture.*

Si le sens musical nous permet de reconnaître l'authenticité d'un écrivain, le simple aspect d'une page autographe de Baillon me permettait de connaître son état d'âme du moment. Aux jours de dépression, l'écriture en désordre, molle et tombante. Aux jours de lutte, mots en dispute. Mon pauvre Baillon, en novembre, écrivait des mots si défaits, si sens dessus dessous et emmêlés, qu'on eût cru voir *la loque humaine qu'il disait être*, affalée sur un lit, et se démenant de douleur. Aux heures d'énervement, son écriture se crispait, se recroquevillait comme une araignée peureuse. Et aux heures de désir, comme à Rixensart — aux heures sûres et fières — ses lignes se rangeaient comme des armées, et si l'on fermait un peu les yeux, on était étonné de la rigueur géométrique du jambage, *et des diagonales* que cela formait sur la feuille comme une filigranne (sic). D'une lettre écrite en novembre, à un moment où il se disait *Un être inexistant*, j'ai crié d'effroi à la 1re vue : son écriture était morte.

R.T.

Notes

[1] F. Lefèvre, « Une heure avec André Baillon », *Nouvelles littéraires,* 1er mars 1924. Nous reprenons ici, modifiée et complétée, une étude parue sous le titre : « André Baillon, des *Sonnets macabres* au *Pénitent exaspéré* (*Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises,* LX, 2, 1982, pp. 116-150).

[2] *En sabots.* Liège, Les Lettres Belges, 1959, p. 92.

[3] « Traité de littérature » *Le Thyrse,* XVIII, 1921, pp. 130-132.

[4] *La Dupe.* Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1944, p. 36.

[5] *Le Neveu de Mademoiselle Autorité.* Paris, Rieder, 1930, p. 126.

[6] *Roseau.* Paris, Rieder, 1932, p. 40.

[7] R. de Lannay (*Un bien pauvre homme : André Baillon.* Bruxelles, 1945, pp. 30-31) leur consacre une page où il se borne à paraphraser un passage de *La Dupe,* dont il avait lu le manuscrit avant la publication en 1944 ; R. Hankart (*La vie tourmentée d'André Baillon.* Bruxelles-Paris, 1951, p. 31) les cite dans une note.

[8] Par exemple : « Le mot ne manque jamais quand on possède l'idée » ; « ce qui fait pour moi le but de l'Art : savoir la Beauté » ; « Il faut, entendez-vous, jeune homme, il faut travailler plus que ça », « Comme si le but de l'Art n'était pas le Beau avant tout » ; « L'Art ! De tous les mensonges c'est encore le moins menteur », etc. Le manuscrit d'*Invocations et Blasphèmes* est à consulter au Musée de la Littérature de la Bibliothèque Royale, sous la cote : FS III 151.

[9] Dans une lettre à Paul Bay, Germaine Lievens écrit (FS III 161/161, [1932]) : « Avez-vous entendu parler de Rosa ? C'est sa première maîtresse, il venait d'en être séparé (par son frère au moment où il a été recueilli par lui, avant Forest). Cette Rosa était en même temps la maîtresse d'un artilleur, qu'elle a épousé ensuite. C'est elle qui en grande partie a ruiné le patrimoine d'André, avec elle qu'il vivait à Ostende, avec elle qu'il a ouvert un café à Liège où l'artilleur était tous les jours. Maintenant Rosa possède deux maisons au Bd du Régent je crois ».

[10] On peut être curieux des termes les plus fréquents dans les *Sonnets : Cauchemar, sang,*

horreur, tombeau, cercueil, larmes, malheurs, désespoir, sépulture, tombe, vertèbres, fémurs, fossoyeur, squelette, cadavre, os pourris, débris puants, charogne impure.

[11] G.-D. Périer, *André Baillon;* Bruxelles, 1931, p. 10.

[12] Il faudrait joindre à cette série *Le Jardin de Monsieur Derbel* (*La Belgique artistique et littéraire,* XXXIV, 1er avril 1914, pp. 28-46; 1er mai 1914, pp. 152-163), qui raconte comment, dans la ville imaginaire de Ternande (= Termonde), catholiques et libéraux se disputent une propriété. Contrairement à ce que dit R. Hankart (*op. cit.,* pp. 85 et 175), ce récit, de loin le plus long de cette époque, n'est pas inachevé.

[13] Baillon débouche ici sur une sorte de fantastique. Au souvenir de la caresse de la femme, « sa main maudite désormais se séchait, tombait du bras comme un débris de cadavre. Et subitement une vie étrange gonflait cette chose : la paume se soulevait sur les doigts crispés et distendus en façon de pattes inégales d'araignée, au corps plat et velu. Le monstre escaladait d'une course oblique et boîteuse, des cadavres en monceaux, devenait tout rouge au bain sanglant des chairs ouvertes, courait, fou, en rut de sang... et les cadavres c'est Luc qui les faisait pour la nourriture de la bête folle, folle à la recherche vaine du charme maudit : le baiser inoubliable des mains perverses » (p. 156).

[14] Un grave accident avait eu lieu à Forest le 18 février 1899, que Baillon transpose ici sur le plan psychique, peut-être sous l'influence de Maurice Boué, expert en occultisme (R. Hankart, *op. cit.,* p. 42).

[15] Sur les lectures de Baillon, voir : R. Hankart, *op. cit.,* p. 45 ; M. de Vivier, *Introduction à l'œuvre d'André Baillon.* Bruxelles-Paris, 1950, p. 33 ; M. Willam, *La haute solitude d'André Baillon précurseur de l'existentialisme.* Bruxelles, 1951, pp. 206-212 ; G.-D. Périer, « André Baillon, pénitent exaspéré », *Revue Générale Belge,* février 1947, p. 547.

[16] G. Vélin, *Va oultre.* Bruxelles, A. Leempoel, 1912, pp. 8, 9, 13, 43.

[17] A Germaine Lievens, 25 et 27 mai 1913, cité par R. Hankart, *op. cit.,* p. 82.

[18] Il s'agit d'un passage rapportant une réunion des collaborateurs du *Thyrse,* publié dans les *Cahiers André Baillon,* I, 1935, pp. 65-71.

[19] La description de la morte, citée ci-dessus ; dans le roman : « Acrobate agile, elle se désarticule, bombe le ventre, creuse l'échine comme un arc et je me divertis aux outres tremblantes de ses seins dont les pointes retombent vers sa tête renversée ».

[20] Cette préface a été publiée, d'après ce feuillet, par G.-D. Périer dès 1935 (*Cahiers André Baillon,* I, 1935, p. 103), puis en 1947 dans la *Revue Générale Belge* (février 1947, p. 551), où il la présente comme extraite d'une lettre à lui adressée par Baillon. Nous la reproduisons ici d'après le texte autographe (ML 2153), avec ses quelques variantes.

[21] M. Maupoint, *Un romancier belge : André Baillon.* Paris, 1935, p. 7 ; M. Willam, *op. cit.,* p. 92.

[23] M. de Vivier, *La vie tragique d'André Baillon.* Liège, 1946, p. 28.

[24] Forme de snobisme à la mode vers 1900. Dans ses *Histoires de masques,* Jean Lorrain, lui-même intoxiqué, évoque les hallucinations dues à l'éther. Cf. E. Carassus, *Le snobisme et les lettres françaises de Paul Bourget à Marcel Proust 1884-1914.* Paris, 1966, p. 432.

[25] L'allusion est ici plus subtile : le nom est celui du personnage principal du premier recueil de G.-D. Périer, *Proses à Gilles Luyck* (1907).

[26] Cf. R. de Lannay, *op. cit.,* p. 71.

[27] Mort et sexualité vont de pair, comme dans ce passage où le narrateur guette une veuve au cimetière : « Les sanglots font bondir ses seins élastiques, saillir ses hanches, houler son ventre dont les tressauts rappellent des frissons moins douloureux. C'est surtout à ceux-là que je songe et, derrière le dos du juge, je la possède un instant, nue dans sa tristesse sensuelle et frémissante ».

[28] Cf. R. de Lannay, *op. cit.*, p. 69.
[29] Cf. C.M. von Israël, *Cahiers André Baillon*, I, 1935, p. 123.
[30] *Traité de littérature*, dans *La Thyrse*, 1921.
[31] Germaine Lievens et sa fille Eve-Marie, la Michette d'*Un homme si simple*.
[32] Dans l'*Histoire d'une Marie*.
[33] *La Dupe* parut en 1944. C'est le premier long texte autobiographique de Baillon, dont il a tiré *Roseau* et *Le Neveu de Mademoiselle Autorité*.
[34] Ce « oui », dans le roman, répond à la question de Jeannine demandant au narrateur s'il la tuera un jour.
[35] Les deux citations sont extraites du *Traité de littérature*.

Table des matières

Note de l'éditeur 7

La Dupe 9

Le Pénitent exaspéré 101

Le Pénitent exaspéré : variantes 161

Raymond Trousson, Postface au *Pénitent exaspéré* 177

Achevé d'imprimer
le 31 août 1988

On trouvera réunies dans ce volume la première et la dernière œuvres romanesques d'André Baillon.

Presque terminée à la mort de l'écrivain, en 1932, publiée en 1944 et depuis longtemps introuvable, *La Dupe* appartient au même cycle autobiographique que *Le Neveu de Mlle Autorité* et *Roseau*. Contrairement au ton de ces deux livres, qui se voulait démystifiant, Baillon prête au personnage à peine transposé de Daniel Haudoin la candeur et les sentiments d'échec répétés de son enfance et de son adolescence. Le point culminant du récit sera la liaison du jeune étudiant avec Rosine, l'ouvrière sans scrupules et avide de plaisir, dont il sera «la dupe» consentante.

Quant au *Pénitent exaspéré,* qui date de 1915, le texte, établi et commenté ici par Raymond Trousson, en était resté inédit. Aboutissement des écrits de jeunesse, ce premier roman relate une passion perverse où le narrateur finit par assassiner Jeannine, la prostituée, qui a accepté de «l'aimer jusque dans la mort». Dans ce document essentiel pour qui s'intéresse à la formation et à l'évolution de l'écrivain, une emphase et une morbidité encore très marquées par la littérature décadente alternent singulièrement avec la sobriété et l'ironie qui seront celles des grandes œuvres de la maturité.

La collection **Archives du futur** est publiée sous la responsabilité des Archives et Musée de la Littérature à Bruxelles.

Imprimé en Belgique
D/1988/258/29
L 906319

ISBN 2-8040-0343-4